

HISTOIRE
DES
DUCS DE BRETAGNE

**AVEC LA DESCRIPTION DES MŒURS, COUTUMES, VILLES
ET MONUMENTS DE TOUTE LA PROVINCE**

PAR

CÉLINE FALLET



LIMOGES
EUGÈNE ARDANT ET C^{ie}, ÉDITEURS.

LES DUCS DE BRETAGNE

LES DUCS DE BRETAGNE.



Il fit enlever Constance par Ranulfe de Chester.
(P. 32)

1^{re} in-8

HISTOIRE
DES
DUCS DE BRETAGNE

AVEC LA DESCRIPTION DES MŒURS, COUTUMES, VILLES
ET MONUMENTS DE TOUTE LA PROVINCE

PAR

CÉLINE FALLET



LIMOGES
EUGÈNE ARDANT ET C^{ie}, ÉDITEURS.

VOYAGER

Voyager ! quel mot magique, et comme il fait battre vos cœurs, mes amis ! Quitter les bancs de la classe ou le toit paternel, dire adieu à l'existence uniforme qu'on y mène, à ce jardin, à cette campagne qui ont vu vos jeux enfantins, pour vous élancer dans des espaces inconnus, pour découvrir à chaque pas des horizons nouveaux, n'est-ce pas là un bonheur dont l'idée seule fait tourner vos jeunes têtes ? Si je voulais vous gronder, n'en aurais-je pas le droit ? Ne pourrais-je pas vous demander, ingrats, où vous serez plus heureux, où vous serez plus aimés que sous ce toit qui vous a vu naître, et où vos premières années se sont écoulées entre ce qu'il y a ici-bas de plus doux et de meilleur, une mère, un père, des frères, des sœurs ; où serez-vous plus heureux, où

serez-vous plus aimés que dans cet asile où vous avez été accueillis avec tant d'indulgence et de dévouement, où chaque jour on s'efforce de vous instruire et de vous rendre bons ?

Mais pourquoi vous en ferais-je un reproche ? Pour quoi flétrirais-je de l'odieux nom d'ingratitude cette mobilité d'esprit, ce besoin d'émotions, ce mécontentement de la position présente dont nous sommes tous plus ou moins travaillés ? Pourquoi seriez-vous plus sages que la plupart des hommes, vous qui êtes encore presque les enfants ? nous avons presque tous eu notre tour ; comme vous nous avons été gais, rieurs, étourdis ; comme vous nous avons eu nos beaux jours d'étude et de plaisir, et pas mieux que vous nous n'en avons su jouir. Nous les regrettons, maintenant qu'il est impossible qu'ils reviennent ; maintenant que les soucis, les chagrins, les déceptions que nous avons rencontrés sur notre route nous ont remis en mémoire ce temps si éloigné déjà où sûrs d'une caresse ou d'une récompense, nous n'avions, pour être heureux et rendre heureux ceux qui nous aimaient, qu'à écouter leurs leçons et suivre leurs conseils. Nous les regrettons, parce que ces tendres affections qui nous avaient reçus à notre entrée dans la vie, parce que ces guides éclairés, ces appuis tutélaires nous ont été l'un après l'autre enlevés. Nous les regrettons surtout, parce que nous n'avons pas assez profité de ces jours sereins, mais rapides de notre jeunesse, pour témoigner tout notre amour à ces bons parents qui ne sont plus, et qui ne voulaient, pour preuve de cet amour, que nous voir acquérir des talents et des vertus.

Ce qu'ils nous disaient alors de la nécessité du tra-

vail, l'expérience nous l'a répété bien souvent depuis, et, plus d'une fois, elle nous a fait payer cher ses leçons. N'attendez pas qu'elle se charge de vous rendre sages, mes jeunes amis ; fiez-vous à ceux qui ont fait connaissance avec cette dure maîtresse, et suivez leurs avis. Le temps destiné à vos études finira ; employez-le à amasser le bagage dont vous aurez besoin pour entreprendre alors votre voyage à travers la vie, et ne desirez pas trop entendre sonner cette heure du départ, qui viendra toujours trop tôt, soyez-en sûrs ; car il vous restera alors beaucoup à apprendre encore.

Puis, comme je vous le disais, dès que vous jouirez de cette liberté à laquelle vous aspirez, elle ne vous suffira plus ; vous courrez après quelque autre bien dont la possession ne vous satisfera pas davantage ; vos illusions de jeunesse feront place aux préoccupations de l'âge mûr, et vous arriverez à la vieillesse sans avoir jamais cessé de désirer. Et si vous me demandez la raison de cette soif que rien ne peut apaiser, je ne pourrai vous en donner d'autre que celle-ci : Dieu a fait le cœur de l'homme si grand, qu'aucun des biens de ce monde ne peut le remplir, et que, fût-il donné à l'un de nous de les posséder tous, ce serait celui-là peut-être qui mériterait le plus notre pitié. Si, maintenant, vous voulez que je vous enseigne un remède à ce mal, je vous dirai : Habituez-vous de bonne heure à modérer vos desirs ; songez que vous êtes entre les mains de Dieu, votre père ; qu'il agit toujours, quoi qu'il vous arrive, pour votre plus grand bien ; qu'il vous a placé sur la terre, non pour y jouir de tous les plaisirs ; mais pour vous rendre dignes, par votre patience et votre courage, du bonheur qu'il vous réserve. Et si cette fièvre vous

agite encore, elle ne vous consumera pas, elle ne jettera pas le trouble dans vos idées au point de vous faire confondre le juste avec l'injuste lorsqu'il s'agira de vos plaisirs et de vos intérêts.

Revenons maintenant à notre sujet, dont cette amicale causerie nous a un instant éloignés. A votre âge, mes amis, on voudrait tout connaître et tout voir. Cette disposition vous rend l'étude chère, et vous aide à triompher des difficultés que vous y rencontrez. Je veux essayer de l'utiliser, et m'efforcer de tromper un instant ce besoin de mouvement et d'émotions dont je vous parlais tout-à-l'heure. Il n'est pas nécessaire d'aller bien loin pour rencontrer des choses dignes d'attention, pour retrouver de glorieux souvenirs, contempler de beaux monuments, et étudier des mœurs toutes différentes des nôtres. Pour trouver cela, nous ne quitterons pas la France; c'est son pays surtout qu'on doit aimer à connaître, et rien de ce qui se rattache à son histoire ne doit nous être indifférent.

Il y a une de nos provinces dont les costumes, les habitudes, le langage même ne sont ni nos costumes, ni nos habitudes, ni notre langage, une province restée étrangère à la France, bien qu'elle en fasse partie depuis près de quatre cents ans; province qui a en ses rois; terre de patriotisme, d'honneur et de loyauté, que nous allons parcourir ensemble, et à laquelle nous allons demander l'histoire de ce passé dont elle est fière. Cette province, peut-être l'avez-vous nommée : c'est la Bretagne.

LA BRETAGNE

La Bretagne, autrefois nommée Armorique, n'est point un de ces riches pays où il semble qu'on n'ait qu'à entr'ouvrir la terre pour y puiser à pleines mains, ou bien encore où l'industrie ait su convertir tout en or : c'est un sol rude et ingrat, couvert de bruyères et d'ajoncs, au milieu desquels pourtant se trouvent d'admirables et fertiles campagnes, semées la comme pour recevoir, du cadre sauvage qui les entoure, une grâce et une beauté nouvelles. Géographiquement parlant, la Bretagne est une presqu'île baignée par la Manche et l'Océan Atlantique, et partagée en cinq départements : l'île-et-Vilaine, la Loire-Inférieure, les Côtes-du-Nord, le Morbihan et le Finistère; mais, moralement parlant, elle est encore divisées, comme elle l'était jadis, en Haute et Basse-Bretagne.

La première, qui comprenait les évêchés de Rennes, de Nantes, de Saint-Malo, de Dol et de Saint-Brieuc, s'est peu à peu façonnée aux usages français; tandis que la seconde, qui rend-

ermart les diocèses de Vannes, de Quimper, de Saint-Pol de-Léon et de Trégnier, est restée véritablement bretonne. Nous les étudierons l'une et l'autre, après avoir jeté un coup-d'œil sur l'origine du peuple qui les habite.

Le désir de faire remonter bien haut sa généalogie est commun aux nations. Les premiers historiens bretons ont fait peupler leur patrie dès les premiers siècles du monde. D'autres, plus modestes, se sont bornés à dire que Noé, sortant de l'Arche, se trouva sur les côtes de l'Armorique, non loin de l'embouchure de la Loire. Mais des auteurs sérieux font, après de consciencieuses recherches, peupler cette contrée par les Celtes Cimmériens, lors des grandes migrations à la suite desquelles l'Europe fut envahie par ces peuplades, dont le berceau était l'Asie.

Les Celtes, qui s'établirent dans les Gaules, avaient la même origine ; seulement il est à remarquer que l'union, qui fit la force des Armoriciens, manquait aux Gaulois. Ceux-ci d'ailleurs, beaucoup mieux doués que les Bretons sous le rapport physique, avaient moins de force de caractère, moins de ténacité : une valeur plus bouillante peut-être, mais moins raisonnée et moins durable.

César mit dix années à faire la conquête des Gaules, et ne courba qu'avec une peine infinie le front de ces dures peuplades de l'Armorique. Voici les noms des villes qu'occupaient les principales d'entre elles : les Rhedones avaient Rennes pour capitale ; les Nammètes, Nantes ; les Curiosolites, la petite ville de Corseul ; les Venètes, Vannes ; les Osismiens, Concarneau, suivant les uns, et Morlaix, suivant les autres. Ce pays n'offrait que peu d'appas à la conquête ; car c'était un sol âpre, hérissé de montagnes noires, coupé de marais et de ravins presque infranchissables, et couvert de forêts vierges ; mais César voulait tout soumettre à sa redoutable épée.

Lors de cette invasion romaine, la religion druidique était en honneur dans toutes les Gaules ; mais nulle part elle n'était

plus révérée que dans l'Armorique, où nous en trouverons à chaque pas quelque monument.

Comme tous les peuples nomades, les premiers Bretons étaient chasseurs ou bergers ; ils se peignaient et se tatouaient le corps comme les sauvages ; ils s'armaient de haches, de flèches et de couteaux de pierre. Ils habitaient les cavernes, ou se bâtissaient des huttes au milieu des forêts, et n'avaient que des barques d'osier recouvertes de cuir. Mais bientôt ils rapprochèrent leurs demeures, construisirent des vaisseaux et firent le commerce entre la Gaule et la Grande-Bretagne.

Toutefois, lors de l'invasion des armées romaines, ils n'avaient encore qu'un très-petit nombre de villes ; encore la plupart de ces villes n'étaient-elles qu'un amas de cabanes, protégées par un fossé ou par un abattis d'arbres. Les chefs bâtissaient leur demeure sur le bord d'une rivière, au haut d'un rocher, ou au milieu d'un marais qui pût leur servir de fortifications. Ces chefs étaient choisis parmi les nobles ; car la nation celtique, tant celle des Gaules en général que celle de l'Armorique, se divisait en cinq classes, dont les nobles formaient la seconde.

Le premier rang appartenait aux druides, et leur pouvoir était immense. Les autres classes formaient le peuple, et n'avaient aucune part au gouvernement. Leur condition cependant n'était pas égale : les uns se mettaient à la solde des nobles, et les suivaient à la guerre, c'étaient les soldures ; les autres, appelés clients, dépendaient des chefs, comme, dans l'ancienne Rome, les plébéiens dépendaient des patriciens. Le patron devait protéger ses clients, les aider de ses conseils, faire respecter leurs droits, les secourir dans leurs besoins, et servir de père à leurs enfants ; les clients, en retour de ces bons offices, s'engageaient à payer la rançon de leur patron, s'il était fait prisonnier, à fournir une dot à ses filles, s'il était pauvre ; enfin, à contribuer aux frais nécessités par les fonctions publiques lorsqu'il y était appelé. Ces rapports étaient nommés pactes d'amitié, et les clauses en étaient rigoureusement observées chez les Celtes. Plus un chef avait de clients, plus il

était glorieux ; aussi tenait-il à honneur de les soustraire à toute oppression. Le dévouement des clients à leur patron était si grand, que si ce chef venait à périr de mort violente, chacun d'eux se faisait un devoir de le suivre, afin qu'il les retrouvât dans l'autre monde. Ce mépris de la mort était d'ailleurs poussé au dernier point chez les Gaulois ; non-seulement ils ne savaient pas fuir devant l'ennemi ; mais ils eussent dédaigné de quitter leur cabane dévorée par l'incendie ; ils allaient nus contre des ennemis bardés de fer, et souvent, pour une faible somme d'argent, pour un peu de vin qu'ils distribuaient à leur famille ou à leurs amis, ils livraient leur vie à qui voulait conclure cet étrange marché, et en payaient le prix en riant.

La dernière classe du peuple était formée de ceux que leurs dettes avaient réduits à une sorte d'esclavage, auquel ils pouvaient toutefois se soustraire en désintéressant leurs créanciers. Quant aux véritables esclaves, il y en avait peu chez les Celtes.

Lorsque César pénétra dans les Gaules, le droit de vie et de mort que ces peuples s'étaient attribués sur leurs femmes et sur leurs enfants n'existait plus ; la mère faisait baisser à son fils au berceau l'épée nue de son père, pour le rendre plus vaillant, et jusqu'à ce qu'il fût en âge de manier les armes, elle seule s'en occupait ; mais, à dater de cette époque jusqu'à la vieillesse la plus reculée, il devait être prêt à défendre son pays, lorsque besoin en serait. Celui qui eût manqué à ce devoir sacré eût été regardé comme un lâche, et rigoureusement puni. Quant aux expéditions lointaines, l'enrôlement était facultatif. Les prisonniers de guerre furent longtemps impitoyablement massacrés, et l'heureux vainqueur conservait leurs têtes, et les transmettait à ses enfants comme un précieux héritage. Plusieurs mêmes se faisaient du crâne de leur victime une coupe d'honneur dont ils se servaient dans les festins.

Ces mœurs étaient celles de toute la Gaule, et, sauf de légères modifications, celles de l'Armorique, de laquelle nous voulons surtout nous occuper. Les traditions de ce pays assurent

qu'il fut le berceau du druidisme, et répandit cette lumière sur les Gaules.

Les druides enseignaient l'immortalité de l'âme ; et l'on était tellement persuadé qu'on se reverrait dans l'autre monde, que cette certitude inspirait aux clients le sacrifice dont nous avons parlé, sacrifice qu'imitaient souvent la femme et les enfants du mort. Ils enseignaient aussi un seul Dieu ; mais ce Dieu était représenté par différents effets de sa puissance : ainsi, l'on invoquait tantôt le soleil, tantôt la lune, l'eau ou le feu. Au milieu d'une multitude de fables, on retrouve avec étonnement les principaux faits enseignés dans l'Histoire Sainte, tels que le déluge et Moïse sauvé des eaux. L'idée de la Trinité perce aussi dans ces ténèbres : trois est le nombre sacré chez les druides, et on le retrouve dans un grand nombre de leurs chants religieux.

Ces chants étaient la partie des bardes, troisième ordre des prêtres. Ils parcouraient le pays, comme le firent plus tard les ménestrels, racontant les exploits des chefs illustres et inspirant à tous le courage et l'amour de la patrie. Poètes et musiciens, ils redisaient les traditions nationales, en s'accompagnant sur la note, au milieu des fêtes publiques. Guerriers, ils suivaient les armées et animaient chacun à faire vaillamment son devoir.

La deuxième classe des prêtres était celle des ovates. Les ovates étaient chargés des sacrifices. Ils lisaient l'avenir, comme les augures chez les Romains, dans les astres, dans le vol des oiseaux, et quelques fois dans les entrailles palpitantes des victimes. Au temps où les prisonniers de guerre étaient immolés, c'étaient eux qui défrayaient ces sanglants sacrifices, et il n'était pas rare que des fanatiques voulussent partager leur sort. Vous avez tous ouï parler, mes amis, de ces affreuses solennités où des centaines de malheureux, enfermés dans des statues colossales tressées de jonc et d'osier, brûlaient au milieu d'une ronde infernale, qui s'efforçait d'étouffer leurs cris sous le bruit de ses chants. Si je vous rappelle ces atroces

Êtes, c'est pour vous faire apprécier les bienfaits de la divine religion, qui vint prêcher la miséricorde et apporter la charité sur la terre. Quand la barbarie commença de s'effacer, ces horribles cérémonies devinrent plus rares, et les malfaiteurs furent presque seuls immolés.

Ces sacrifices avaient lieu dans les *cromlech*, enceintes marquées par d'énormes pierres, qui conservent encore le nom de *menhirs*. Le condamné était étendu sur le *dolmen*, sorte de table de pierre, et, après l'invocation du druide, au soleil levant, l'ovate frappait sa victime avec un couteau de pierre. Dans l'excursion que nous allons faire en Bretagne, nous retrouverons plusieurs de ces temples et de ces pierres isolées, monuments encore debout de ce culte sanglant.

On n'arrivait à la dignité de druide qu'après de longues études et de sévères épreuves. Ce corps redouté était présidé par un chef dont le pouvoir était absolu. Les druides habitaient les sombres forêts; ils décidaient de la paix et de la guerre, faisaient les lois, et rendaient une justice sans appel. Les nobles leur étaient soumis comme les derniers de la nation; et c'est lorsque, fatigués de cette sujétion, ils s'unirent pour essayer de s'en affranchir, que la Gaule devint accessible à ses ennemis. Ce pouvoir demeura plus longtemps dans sa splendeur au milieu de la sauvage Armorique, et résista à l'effort des Romains, pour ne céder que devant la pure lumière de l'Évangile.

Ces prêtres avaient acquis, par une continuelle étude, des connaissances profondes en astronomie. Quant à l'art de guérir, dans lequel on croyait qu'ils excellaient, il se réduisit à de superstitieuses pratiques dont plus d'une sorcière de vi^e âge a recueilli l'héritage, et que nous pouvons encore de temps à autre entendre vanter par quelque commère. Ainsi, c'étaient les manières diverses de recueillir les plantes, c'étaient les formules qu'on récitait ou les signes qu'on faisait sur ces plantes qui leur donnaient de merveilleuses vertus.

La plus fameuse de ces panacées était le gui de chêne. Le gui croît sur les branches nues des arbres; mais rarement sur

le chêne. On le cherchait donc à travers les forêts, et, lorsqu'on l'avait trouvé, on allait le recueillir suivant le rite consacré. Le sixième jour de la lune, chacun se rendait à cette fête, la plus grande du culte druidique, et c'étaient, de toutes parts, des cris et des transports de joie. Le druide, en grand costume, robe et manteau de lin blanc comme la neige, bracelets d'or, ceinture de lames d'or, couronne de lierre, montait sur l'arbre enrichi de la précieuse plante, et la détachait à l'aide d'une faucille d'or. Le gui était recueilli dans une sorte de nappe blanche, dont quatre druides tenaient les coins; puis un autel s'élevait au pied du chêne, et l'on immolait, en réjouissance, deux jeunes taureaux blancs. Le gui ainsi recueilli appartenait aux prêtres, qui le vendaient chèrement. Ils spéculaient aussi sur différentes sortes de talismans qu'ils fabriquaient, et auxquels la crédulité populaire attachait un haut prix.

Le druidisme avait ses prêtresses; on les vit plus d'une fois remplir l'office des ovates en immolant elles-mêmes les victimes humaines, et en demandant à leur agonie le secret de l'avenir. On attribuait à plusieurs d'entre elles le pouvoir d'exciter ou de calmer les tempêtes, de fertiliser les champs ou de détruire les récoltes, de guérir toutes sortes de maladies ou de faire tomber des fléaux sans nombre sur ceux qui les avaient offensées. C'est de là, sans doute, que sont venus les comtes de fées que vous aimez tant, mes amis, lorsque vous étiez tout petits encore, et dont vous riez aujourd'hui. On a toutefois cru longtemps, en Bretagne, à ce pouvoir des fées, et je n'oserais affirmer que personne n'y croie plus, tant on conserve fidèlement en ce pays l'héritage des souvenirs.

La conquête des Gaules vint substituer les dieux de Rome au druidisme. Nous l'avons déjà dit, sans les divisions intestines, un peuple qui se riait de la mort, et qui se battait pour le plaisir de se battre, n'eût pu être soumis, même par ce génie puissant qu'on appelait César. Il eut besoin d'employer toutes les ressources de son esprit pour triompher de ces hommes indomptables, contre lesquels son épée seule n'eût pas suffi. L'am-

Histoire des Ducs de Bretagne.

bition, la haine, la soif de la vengeance furent autant d'instruments qu'il appela à son aide, et au moyen desquels plusieurs tribus celtiques s'entre-détruisirent à son profit. Il séduisit les autres, les attacha à sa cause, arracha de leur pays les moins traitables, et les vendit comme de vils troupeaux.

L'Armorique, défendue par la mer, et conservant, mieux que le reste des Gaules, l'esprit national, tint plus longtemps contre le proconsul, qui eut à accomplir des merveilles de patience et de valeur pour en triompher; encore ce triomphe ne lui fut-il assuré que quand presque tous les braves Celtes se furent fait tuer, soit dans leurs marais, soit dans leurs forêts sauvages, soit sur les vaisseaux qu'ils avaient construits pour tenir tête à la flotte de César.

Si épuisée que fût la Gaule, elle ne subit pas, sans faire un suprême effort, le joug que lui imposaient les maîtres du monde. Vercingétorix, l'un de ses chefs, lui fit entrevoir l'espoir de reconquérir sa liberté, et ce généreux espoir fit des Gaulois autant de héros. Ils résolurent de livrer leurs villes aux flammes, pour que les vainqueurs ne trouvassent plus dans ce beau pays qu'une affreuse solitude, et ce projet reçut un commencement d'exécution. Mais bientôt les malheureuses divisions auxquelles la Gaule était en proie vinrent prouver à Vercingétorix l'inutilité de ses efforts, et il offrit son sang à César, en lui demandant d'épargner celui de ses frères. Le proconsul se fût peut-être gagné les cœurs si la clémence eût répondu à ce noble dévouement; mais il fut sans pitié, et pour celui qui s'était livré, et pour ceux qu'en se livrant il avait cru sauver.

Vercingétorix languit dans les fers jusqu'à ce que la conquête des Gaules fut achevée.

Devenue l'une des plus belles provinces du vaste empire romain, la Gaule adopta les mœurs, les usages, le culte et la langue de ses vainqueurs. Le druidisme et l'idiôme celtique semblèrent se réfugier dans les épaisses forêts de l'Armorique. De vastes cités s'élevèrent sur les ruines des villes détruites par César; des aqueducs furent creusés, des cirques construits, et

la Gaule fut sillonnée de ces routes auxquelles on a conservé le nom de voies romaines. Ces œuvres gigantesques, dont tant de fragments existent encore, signalèrent partout le passage des maîtres du monde; mais elles ne firent point le bonheur des Gaules. Quelques-uns de ses chefs, il est vrai, furent appelés aux dignités et aux richesses de Rome; ses vaillants soldats oublièrent leur défaite dans l'enivrement des victoires auxquelles les conduisaient les généraux de Rome; mais le peuple tomba dans la misère et dans l'esclavage.

Non contents du sang que versaient chaque jour pour eux les Gaulois, les Romains les ruinèrent par d'odieux impôts violemment arrachés à ce malheureux pays. Si l'Armorique ne fut pas mieux traitée que le reste des Gaules, elle secoua plus tôt ce joug qui lui avait été imposé; et, lors même que ses villes furent devenues toutes romaines, ses campagnes, et surtout celles qui formèrent depuis la Basse-Bretagne, gardèrent leurs costumes et leur langage. Quand les gouverneurs voulaient user des droits de la victoire, chacun, pour leur résister, devenait soldat, et quelques centaines de paysans ne craignaient pas d'affronter les légions romaines.

Ces luttes continuelles durèrent pendant près de quatre siècles, et plus d'une fois l'île de Bretagne, aujourd'hui l'Angleterre, dont la population avait avec celle de l'Armorique une origine commune, envoya des secours à la péninsule. Sous le règne de Maxime, qui avait été gouverneur de cette île, une armée entière passa le détroit, et vint s'établir en Armorique sous les ordres de Conan. Alors, malgré la fraternité d'origine, des querelles éclatèrent entre les nouveaux venus et les anciens possesseurs du pays, querelles que le besoin de s'unir pour s'affranchir du joug de Rome put seul faire cesser. Conan, en récompense de ses exploits, fut élevé à la dignité de chef suprême de ce petit Etat.

L'Armorique fut dès lors indépendante; chaque terre fut, comme jadis, gouvernée par son seigneur, et, seulement dans

les grandes circonstances, ces seigneurs se choisirent un chef suprême qui reçut le titre de roi.

Même avant cette époque, la lumière de l'Evangile avait commencé de pénétrer dans la Bretagne. Nulle part ces sublimes enseignements ne furent reçus avec plus d'avidité ; et il ne pouvait en être autrement, le christianisme apportant aux peuples la véritable liberté, relevant l'homme à ses propres yeux, et lui ordonnant d'aspirer à d'éternelles félicités. Les croyances religieuses jetèrent de profondes racines dans ce sol de granit ; et ce qui rend encore aujourd'hui la Bretagne digne de tout respect, c'est la fidélité avec laquelle elle a conservé la foi vive et la sincère piété des premiers temps du christianisme.

Ce coup d'œil jeté sur l'histoire de la vieille Armorique, nous allons parcourir la Bretagne, recueillant çà et là, sur notre chemin, les glorieux souvenirs du passé, jusqu'à l'époque où la duchesse Anne réunira cette province à la couronne de France, par son mariage avec Charles VII, puis avec Louis XII. La Bretagne, devenue française alors, n'en garda pas moins ses privilèges ; et, reportant sur les rois de France, ses souverains légitimes, l'amour et la fidélité qu'elle avait voués aux ducs, elle se montra, en 1795, le digne appui, la dernière défense de son Dieu et de son roi.

Nous écouterons aussi le soir, au coin d'un foyer hospitalier, les récits du bon vieux temps, les naïves traditions, les pieuses légendes ; car ces traditions et ces légendes peignent les mœurs des peuples, surtout en Bretagne, où, conservées dans la langue même où elles ont été composées, elles n'ont subi aucune altération.

Cette langue, nous l'avons dit, a été reconnue pour l'ancien celtique ; on l'appelle *brezouneq* en bas-breton. Presque toute la population des campagnes, dans les départements du Morbihan et du Finistère, s'en sert exclusivement, ainsi qu'une partie de celle des Côtes-du-Nord. Tous les habitants des villes la comprennent et la parlent. Elle se divise en plusieurs dialectes : celui du léonais passe pour le plus pur. La différence qu'on y

remarque est toutefois plutôt due à la prononciation qu'à la langue même. La grammaire bretonne est loin d'offrir les mêmes difficultés que la langue française, les adjectifs y étant invariables et les temps des verbes ne changeant pas de terminaison, à quelques personnes qu'on les emploie. On nomme *Bretons bretonnants* ceux qui parlent le *brezouneq*.

RENNES.

Condate Rhedonum, ou Rennes, ancienne capitale de Rhedones, est une belle et majestueuse ville, bâtie en amphithéâtre sur les bords de la Vilaine, et arrosée par le canal d'He-et-Rance. Elle a des rues et des places publiques remarquables, de magnifiques promenades, parmi lesquelles on cite le Thaber, d'où l'œil découvre à plusieurs lieues de distance la délicieuse vallée baignée par la Vilaine. Le quartier du Palais, dont on admire les constructions, a été bâti sur l'emplacement de cent cinquante maisons, détruites, en 1720, par un incendie, qui, allumé par un homme ivre, ne put être éteint qu'au bout de huit jours et ravagea presque toute la ville. Le Palais-de-Justice est un édifice grandiose, dont les salles sont décorées de peintures de Jouvenet et de ses meilleurs élèves. Un tableau surtout mérite de fixer l'attention, c'est celui qui représente le mensonge démasqué.

Rennes a aussi un beau Champ-de-Mars, un superbe Mail, et une cathédrale ; mais, au lieu de cet édifice, d'une construction récente, on aimerait à voir, dans la vieille capitale d'une glorieuse province, quelqu'une de ces antiques basiliques que chaque siècle qui passe laisse plus belles et plus vénérées au siècle qui suit ; on aimerait à retrouver dans cette cité la trace de ces splendeurs passées. On évoque Rennes avec ses ducs et son Par-

lement ; et l'on regrette que les ravages de cet incendie n'aient épargné aucun des monuments dont elle eût été fière.

Les états de la province se tinrent longtemps à Rennes. Ces états se composaient des députés des trois ordres : la noblesse, le clergé et le peuple. Le duc les présidait en personne ; il s'y rendait en grande pompe, au milieu de toute sa cour. Ses archers, vêtus de riches habits brodés d'or et d'argent, ouvraient la marche ; les ménétriers les suivaient ; puis un grand nombre de hérauts, d'officiers et de poursuivants d'armes, tant du duc que des autres seigneurs. Tous portaient une cotte aux armes de leur maître. Enfin venaient les gentilshommes de la maison du duc, les évêques et les abbés suivis des sergents d'armes, qui, portant des masses d'argent, faisaient faire place à ce magnifique cortège. Le premier écuyer, chargé de l'épée du duc enrichie d'or et de pierreries, un gentilhomme portant son cercle royal et un carreau de grand prix, un autre tenant au bout d'un riche bâton son bonnet fourré d'hermine, venait ensuite. Le duc paraissait enfin, revêtu de son manteau ducal aussi fourré d'hermine. Les armes des ducs de Bretagne étaient des hermines sans nombre, avec ces mots : *Or ma vie !* Et les députés gravaient sur leur cachet cette devise : *J'aime mieux la mort qu'une souillure.* (On sait, en effet, que l'hermine se laisse tuer plutôt que de salir sa belle robe). Lorsque le duc portait son manteau, deux seigneurs en soutenaient les côtés, et son grand chambellan en portait la queue. Lorsqu'il n'en était pas revêtu, un autre gentilhomme en était chargé, et ce manteau devenait, à la fin des états, la propriété de ce seigneur privilégié. La marche était fermée par une multitude de conseillers, de barons, de bannerets, de chevaliers et d'écuyers.

Le duc prenait place sur un trône, couvert d'un dais, entre les princes et le chancelier. Au près du chancelier s'asseyaient, à la droite du duc, les évêques et les abbés ; les députés du tiers-état venaient ensuite. Les nobles occupaient la gauche du duc. Chaque ordre avait son président : ceux de la noblesse et du clergé avaient un siège élevé et couvert ; celui du tiers-état n'a-

vait qu'une sorte de fauteuil recouvert de serge. En l'absence du duc, la présidence des états appartenait à l'évêque de Hennes, à celui de Nantes ou à celui de Dol.

Les états s'occupaient de tous les intérêts de la province, discutait les lois, fixaient les impôts, décidaient les levées d'armes. Pour qu'une décision fût adoptée, il fallait qu'elle obtint l'assentiment des trois ordres. Chacun d'eux votait séparément, et le résultat de ces délibérations était proclamé par le président du clergé.

Après la réunion de la Bretagne à la France, rien ne fut changé à la mission des états ; seulement les commissaires du roi présentaient les demandes qu'il les avait chargés de faire, et lui reportaient les représentations des états. Le doyen des évêques présidait la section.

Une cour de justice fut érigée en Bretagne vers l'an 1483, par Alain Fergent, et reçut le nom de Parlement. Il y eut d'abord à ce Parlement deux chambres, dont l'une siégeait à Rennes et l'autre à Nantes ; mais Rennes finit par les réunir.

Les ducs de Bretagne battaient monnaie à leur effigie, et un grand nombre des pièces qui nous restent ont été frappées à Rennes.

Enfin, cette ville, lors de la guerre de la ligue, se distingua par sa fidélité à Henri IV, qu'on voulait à toute force priver du trône qui lui appartenait. L'attachement de la Bretagne à la foi catholique y rendit sans doute plus sincères que partout ailleurs les motifs de l'opposition faite à l'héritier des Valois, et là peut-être elle mérita le nom de sainte ligue, chez le peuple surtout qui agissait d'après sa conscience et non d'après les conseils de l'ambition, comme bien des grands le faisaient. La Bretagne voulut profiter des dissensions de la France pour s'en détacher, et se donner un souverain particulier. Elle fit choix du duc de Mercœur, représentant de l'ancienne famille de Penthièvre, dépossédée jadis de ses droits sur le duché de Bretagne par la maison de Montfort. Il y avait pourtant, dans la vieille province catholique, un certain nombre de réformés. Le

frère de l'amiral de Coligny y avait prêché le protestantisme. Rennes et Nantes avaient des temples d'où la vierge et les saints étaient bannis, au grand scrupule de la pieuse population. Aussi, quand éclatèrent les guerres de la religion, ces deux cités bretonnes eurent leurs émeutes, et furent souillées du sang des catholiques et des réformés. Séduite par la duchesse de Mercœur, la ville de Nantes abandonna la cause du roi et prit parti pour les ligueurs ; Rennes ne suivit point cet exemple, et après la mort de Henri III, le Parlement prêta serment à Henri IV, à la condition que la religion catholique serait maintenue, et que le nouveau roi serait supplié d'abjurer le calvinisme.

Le duc de Mercœur créa alors à Nantes un parlement ligueur qu'il voulait opposer aux états royalistes de Rennes, et la guerre continua de désoler la Bretagne. Les ligueurs appelèrent les Espagnols à leur secours, et bientôt cinq mille de ces étrangers débarquèrent à l'embouchure du Blavet. Philippe II, en envoyant ce renfort aux rebelles, n'avait d'autre vue que de s'emparer de la Bretagne, à la faveur des dissensions qui y avaient éclaté. Mais les Espagnols rencontrèrent de la part de la population une résistance sur laquelle ils n'avaient pas compté. Pour les repousser chacun se fit soldat ; les femmes, les enfants même combattirent. Le bourg de Loquéran, assiégé par les ligueurs, donna l'exemple d'un véritable héroïsme. Mais ces glorieux efforts devaient échouer : le bourg fut pris et saccagé, presque tous les habitants moururent les armes à la main, et trente jeunes filles cherchèrent dans la mort un refuge contre le déshonneur.

Je ne vous raconterai pas, mes amis, toutes les scènes de dissolution qui se passèrent alors dans le pays dont nous étudions l'histoire. D'un côté les royalistes ou les royaux, comme on les nommait à cette époque, soutenus par les Anglais ; de l'autre les ligueurs et les Espagnols ; et, comme si ce n'eût pas été assez de ces deux armées pour porter partout la terreur et la ruine, un grand nombre de gentilshommes, accompagnés de bandes sou-

joyées, ravageaient la Basse-Bretagne et en rançonnaient les habitants.

Le vœu exprimé par les états de Rennes, à l'égard du roi Henri IV, fut enfin réalisé. Il adjura les croyances qui avaient donné à tant d'ambitieux un prétexte pour se déclarer contre lui. L'abjuration du roi eût dû détruire aussitôt la ligue ; mais cette ambition qui l'avait formée la soutint pendant quelque temps encore.

La ville de Rennes apprit avec une extrême joie l'entrée triomphale dans Paris de ce roi si longtemps repoussé, et une procession solennelle y fut célébrée en actions de grâces de cet événement qui, on l'espérait, allait pacifier le pays. Toutefois, la Bretagne devait souffrir longtemps encore. Le duc de Mercœur attendait une nouvelle flotte espagnole ; cent vingt voiles avaient été promises, et la Bretagne attendait comme Mercœur, mais pour repousser l'étranger que, lui, appelait à son aide. Toutes les places de la côte avaient reçu, pour garnison volontaire, la noblesse, la bourgeoisie et jusqu'au petit peuple du pays. Ceux qui ne pouvaient combattre priaient, et toutes les saintes chapelles de la Madone, tous les lieux où l'on venait invoquer les patrons de la Bretagne, étaient jour et nuit assiégés.

Le 1^{er} novembre 1597, la flotte fut signalée. Un cri d'alarme retentit ; et, suivant la vieille coutume celtique, ne tarda point à faire le tour de la province, en se transmettant de ville en ville, de bourgade en bourgade.

Toute la population des rivages courut se ranger sur la grève pour recevoir ces nouveaux ennemis, bien décidée à mourir en se défendant, plutôt que de subir le joug des étrangers. Le duc de Mercœur, aveuglé par le désir de la puissance, n'avait pas songé, peut-être, à la liberté de sa patrie, qu'il risquait en y appelant les Espagnols ; mais le peuple, que rien de pareil n'aveuglait, découvrait les secrets desseins de ces prétendus amis. Les prières des morts furent interrompues, et chacun se disposa à aller rejoindre ceux auxquels il payait, en cette lugubre fête, le tribut de ses souvenirs. On allait pouvoir compter les navires de la Bretagne.

res espagnols et apprécier leurs forces, lorsque la nuit, qui tombe vite en cette triste saison, vint dérober aux yeux de tous la redoutable flotte. Que faire alors ? Prier... prier toujours. Les Bretons n'y manquèrent pas.

La voix de la tempête répondit aux cris qu'ils élevaient vers le ciel ; pendant toute la nuit, les vagues irritées battirent avec un effroyable bruit les rochers de la côte, et quand, le lendemain, le corps d'armée s'y reforma pour le protéger, tous ces raiillants hommes tombèrent à genoux, en apercevant les débris de cette formidable flotte que Dieu s'était chargé de détruire.

Le duc de Mercœur, dont l'espoir s'était évanoui, entra en négociation avec Henri IV. Le roi venait en personne combattre en Bretagne les restes de la ligue, et il serait impossible de dire avec quelle joie on y attendait son arrivée. Les États de Rennes, après avoir prodigué pour sa défense le sang de leurs provinces, lui offrirent de fortes sommes pour faire reflourir l'ordre et la paix dans ce pays si cruellement maltraité. Henri accueillit la soumission de Mercœur, grâce à la ruse de la duchesse, qui sut se concilier la faveur de d'Estrées, alors toute-puissante auprès du roi.

Pendant que Mercœur mettait dans l'angoisse toute cette vieille terre, si jalouse de son indépendance, Guy Eder de La Fontenelle, plus connu sous le nom de Fontenelle-le-Ligueur, portait la désolation dans la Basse-Bretagne, où, comme nous l'avons dit, le brigandage s'était organisé, à la faveur des dissensions civiles et religieuses. Le chanoine Moreau, qui vivait alors, a retracé tout au long l'histoire des crimes commis par La Fontenelle, dont le nom est encore redouté aujourd'hui dans la Cornouaille.

« Guy Eder avait commencé, dit-il, par suivre les appétits de la bouillante jeunesse. En 1520, étant au collège de Boncolost, à Paris, toujours aux mains avec ses compagnons, plus prompt aux coups qu'à la parole, il vendit ses livres et sa robe de classe, et du revenu de l'argent, acheta une épee et un poignard, se

déroba du dit collège, et prit le chemin d'Orléans, pour aller trouver M. le duc du Maine, lors lieutenant-général de l'état et couronne de France, et chef du parti catholique ; mais il n'alla guère loin qu'il ne fût dévalisé et dépouillé par quelques coureurs, si bien que la nécessité le contraignit de retourner à Paris, à son premier maître de collège, où toutefois il ne tarda guère qu'il ne retournât en Bretagne, en 1529, que tout le royaume était en trouble et en combustion. Agé de quinze à seize ans, il se mit parmi la populace qui était sous les armes pour le parti des ligueurs, qui en fit état, parce qu'il était de bonne maison (de la maison de Beaumanoir, l'une des plus illustres de Bretagne) et du pays, et, le voyant d'un esprit actif, lui obéissait volontiers ; il prit le titre de La Fontenelle, maison noble de leur patrimoine ; se fit suivre de quelques domestiques de son frère aîné, et d'autres jeunes seigneurs de la commune qu'il connaissait plus remuants, hardis à suivre les hasards de ses desseins, et commença à piller les bourgades, prendre prisonniers de quelque parti qu'ils fussent ; s'ils avaient de l'argent pour payer leur rançon, leurs prises étaient bonnes. Tous les malins et bandits du pays se rallièrent autour de lui, si bien qu'en peu de temps ses troupes furent très-augmentées. »

Tels furent les débuts de La Fontenelle. J'ai voulu vous citer ce passage d'un historien contemporain, pour vous faire voir, mes jeunes amis, jusqu'où peut aller celui qui ne veut point modérer ses mauvais penchants et combien ceux qui sont chargés de vous instruire et de vous diriger, sont en droit de s'affliger et de trembler pour votre avenir, lorsqu'ils vous voient ne tenir aucun compte de leurs avertissements, et suivre en tout, selon l'expression du bon chanoine Moreau, les appétits de la bouillante jeunesse.

La Fontenelle devint le fléau du pays de Cornouaille. Fortifié dans un château, d'où il sortait avec les siens quand le moment lui en paraissait opportun, il exerça tant et tant de ravages, que les habitants de plusieurs communes vinrent l'y attaquer. Il leur résista, et, pour se venger de leur audace, il en tua,

dit-on, plus d'un mille. Leurs corps furent laissés sans sépulture ; car ce brigand les fit garder de peur que les parents ou les amis de ces victimes ne les vissent reconnaître, et ne les enlevassent ensuite pour les inhumér en terre sainte. Les chiens et les loups en firent leur pâture, et comme, un jour, quelqu'un s'étonnait de ce que La Fontenelle pût supporter l'horrible puanteur qu'exhalèrent ces cadavres abandonnés autour de son château, il répondit : Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

La Fontenelle eut bientôt à ses ordres une véritable armée, dont les bandes se répandirent de tous côtés, brûlant et pillant les châteaux, les villes et les villages, détruisant les maisons et les fruits de la terre. La misère devint telle en ce pauvre pays, que les habitants furent réduits à vivre d'herbes crues, à errer dans les champs, se cacher dans les ravins ou sous les buissons, pour ne pas livrer leur vie à ceux qui avaient détruit leurs demeures, et enlevé tout ce qu'ils possédaient. De cette famine résulta une peste qu'on appela le mal jaune, et de la peste, un fléau plus terrible encore.

Les loups, habitués à se nourrir de tous ces morts, que les vivants n'avaient plus la force d'enterrer, prirent goût à la chair humaine, et attaquèrent indistinctement tout ce qu'ils rencontrèrent. On les vit rôder autour des habitations en plein jour, y entrer pour chercher leur pâture, et guetter sur le seuil de celles où ils ne pouvaient pénétrer, qu'une proie vint s'offrir à eux. On n'osait plus sortir qu'en troupes, et bien armés, et quand venait la nuit, les cris : Au loup ! ne cessaient de retentir. Ils avaient commencé par détruire tous les chiens, leurs ennemis les plus redoutables, et ils avaient bon marché des hommes demi-morts de faim et de douleur. On raconte qu'ils prenaient leurs victimes par la gorge, pour les empêcher de crier, et mettaient telles ruses dans leurs attaques, que le peuple crut n'avoir pas affaire à des animaux, mais à des soldats morts, auxquels Dieu aurait rendu l'existence, sous cette

forme, pour affliger les vivants et les trépassés, et, dans sa naïveté, les appela Gens-Loups.

La Fontenelle, loin d'être touché de tant de maux, poursuivait le cours de ses sanglantes prouesses, marquant chacun de ses succès par des cruautés et infamies sans nombre, se riant des serments faits aux vaincus, et massacrant, après leur avoir fait subir mille outrages, ceux auxquels il avait promis la vie. Ce qu'il y a de plus honteux à dire, c'est que la terreur qu'il inspirait était si grande, que plus d'une fois il osa se présenter à la cour du duc de Mercœur, sans qu'on songeât à l'arrêter et à le punir de tant de crimes. Il résista longtemps aux troupes royales, et ce ne fut que lorsque Henri IV vint en Bretagne qu'il se soumit. Le roi lui pardonna, regardant comme faits de guerre tous les actes dont il s'était rendu coupable ; mais quelques années après, il fut accusé de conspiration, et attaqué alors par quelques-uns de ceux qu'il avait si indignement traités ; il fut condamné au dernier supplice.

Henri IV ne quitta pas la Bretagne sans visiter sa bonne et fidèle ville de Rennes. Il fut si touché de la misère des pays qu'il traversait, misère qui pourtant était bien loin d'égaliser celle de la Cornouaille, qu'il fit remise des sommes exigées pour frais de guerre, et diminua de moitié l'impôt sur les boissons. Les Etats, reconnaissants, lui votèrent, à titre de secours, une somme considérable, et offrirent à Sully dix-huit mille livres, que ce grand homme ne voulut point accepter.

On voit encore à Rennes la porte Mordelaize par laquelle ena- que duc de Bretagne entra dans sa bonne ville pour s'y faire sacrer. Il descendait à l'abbaye de Sainte-Mélanie ; il y passa la nuit, et, le lendemain, dans l'après-midi, il en sortait vêtu de noir, et allait faire sa prière à Saint-Etienne. Montés sur de magnifiques chevaux, parés d'une housse d'écarlate, les princes le conduisaient jusque devant la porte Mordelaize, qu'ils trouvaient fermée. Le duc mettait pied à terre ; l'évêque de Rennes, en habits pontificaux, accompagné des prélats, venait au-devant de lui, et ouvrait le guichet et le pont-levis en demandant ce

qu'il voulait. Le duc répondait qu'il voulait entrer dans la ville. Alors il était reconnu pour le duc de Bretagne; on lui faisait prêter, sur le livre des Evangiles, le serment d'usage, de garder les libertés et franchises de l'Eglise et de ses ministres, et de maintenir les droits, libertés et prérogatives de la noblesse et du tiers-état.

Ces cérémonies terminées, le duc se retirait dans une chambre qui lui avait été préparée, où il quittait l'habit noir pour le remplacer par l'habit ducal en drap d'or. Il rentrait par la grande porte, et entendait le service divin dans la cathédrale; après quoi il se renfermait dans une chambre qui lui était préparée auprès de l'église, et y veillait toute la nuit. Le lendemain, au point du jour, il se retirait dans son logis, et vers les neuf heures, il en sortait vêtu d'une robe de pourpre fourrée d'hermine, et d'un manteau ducal également fourré, accompagné des grands officiers de Bretagne, tous en habits de cérémonie, des princes et des barons richement parés.

L'évêque et tout son chapitre, revêtus de leurs ornements pontificaux, le venaient recevoir à la porte de l'église et le conduisaient devant le grand autel. Quand il s'était agenouillé, l'évêque récitait les prières et les bénédictions accoutumées; puis il lui mettait sur la tête un bonnet de velours couleur de pourpre, fourré d'hermine, et par dessus une riche couronne d'or à hauts fleurons, orné de pierreries.

En le coiffant de ce cercle ducal, il lui adressait ces paroles : « On vous donne, au nom de Dieu et de monseigneur saint Pierre, ce cercle, qui désigne que vous recevez de Dieu votre puissance, puisqu'étant rond, il n'a ni commencement ni fin. L'Eternel vous réserve une couronne plus durable dans le ciel, si vous remplissez vos devoirs en contribuant à l'exaltation de la foi et la tranquillité de l'Eglise de vos sujets. Vous jurez à Dieu et à monseigneur saint Pierre, sur les saints Evangiles et les saintes reliques qui sont ici, que vous conserverez les libertés, franchises, immunités et coutumes de l'Eglise, et que vous ne

terez aucun tort ni que vous ne serez point injuste à nous ni à vos autres sujets. » Le duc répondait : « Je le jure. »

Après le diadème, l'évêque remettait au duc l'épée nue, en lui disant : « On vous donne cette épée au nom de monseigneur saint Pierre, comme on l'a donnée aux rois et ducs vos prédécesseurs, en signe de justice, pour défendre l'Eglise et le peuple qui vous est commis en prince équitable. Dieu veuille que ce soit ainsi, et que vous en puissiez rendre vrai compte au jour du jugement, au sauvement de vous et dudit peuple. »

On conduisait alors le duc en procession à l'église de Notre-Dame-de la Cité, où il faisait sa prière; puis on le ramenait à la cathédrale, où l'évêque célébrait la sainte messe. Le duc recevait ensuite les hommages de ses barons et les faisait asseoir à sa table.

En l'année 1510, Rennes vit diminuer sa population par une maladie épidémique qu'on nomma coqueluche. Elle causait, disent les auteurs du temps, une grande douleur à l'estomac, aux reins et aux jambes, accompagnée de fâcheux délites et d'un grand dégoût de toutes les viandes ainsi que du vin. On lui donna le nom de peste, tant la mortalité était grande. Elle contraignit les religieux de Sainte-Mélanie à se retirer dans l'abbaye du Trochet.

Je n'en finirais pas si je voulais vous faire l'histoire de tous les sièges qu'a soutenu la ville de Rennes, de toutes les guerres dont elle a eu à souffrir; en sa qualité de capitale de la Bretagne, elle se trouve mêlée à toute l'histoire de cette province; aussi, j'aurai plus d'une fois encore à vous en parler dans le cours de ce voyage historique que nous entreprenons.

Quittons donc cette ville, après avoir donné un coup-d'œil à sa population de trente mille âmes, aujourd'hui industrielle et commerçante, et aux riches campagnes qui l'entourent. Le froment, l'orge, l'avoine, le sarrasin, le cidre et le miel en sont les principaux produits. Il ne faut pas, toutefois, oublier le beurre de la Prévalaye, qui jouit d'une réputation méritée, et qui se prépare dans les environs de Rennes.

MONUMENTS DRUIDIQUES.

Il existe dans le département d'Ille-et-Vilaine, dont Rennes est aujourd'hui chef-lieu, plusieurs monuments druidiques d'une grande dimension. Près de Grabusson, à sept lieues de Rennes, on voit un menhir formé d'un bloc de marbre de dix pieds de hauteur; un autre un peu moins élevé se trouve dans la forêt du Teil, Près de Cugneu, on en montre un qui n'a pas moins de vingt pieds; mais le plus remarquable de tous est celui qu'on nomme la Pierre-du-Champ-Doleus. C'est un bloc de granit élevé d'environ quarante pieds au-dessus du sol, et qui, large de trente pieds à fleur de terre, forme une sorte d'obélisque grossier, qu'on assure être du double de sa hauteur visible; car des fouilles faites jusqu'à dix mètres n'en ont pu atteindre la base. Ces menhirs ou peulvens marquaient les lieux destinés aux assemblées religieuses, présidées par les druides. Les dolmens étaient les pierres sur lesquelles s'accomplissaient les sacrifices; on en rencontre aussi plusieurs dans le département. Celui qu'on visite avec le plus d'intérêt est situé à peu de distance du village d'Essé-au-Rouvray, à sept lieues de Vitré. Il est formé de quarante-deux blocs de schiste d'une couleur rougeâtre, recouverts par des mousses et des lichens. Il est long d'environ soixante pieds et large de douze. L'intérieur de ce monument, connu sous le nom de la Roche-aux-Fées, se divise en deux chambres qui, sans doute, ont vu s'accomplir les mystères des druides.

La forêt de Fougères a aussi deux dolmens remarquables. Celui qu'on appelle le Monument est une table de douze pieds de long, soutenue par dix pierres placées parallèlement, cinq de chaque côté. L'espace renfermée entre ces deux rangées de pierres forme une sorte de rue qui a trois pieds de largeur. L'autre, moins important, se nomme la Pierre-du-Trésor.

On ne peut contempler ces monuments sans se reporter par la pensée aux temps éloignés où tout un peuple les entourait en tremblant; sans voir debout, auprès de ces pierres consacrées, le druide couronné de verdure et drapé dans sa longue robe blanche; le barde, chantant sur sa rote les traditions religieuses du pays, et l'ovate, tenant en main le couteau de pierre du sacrificeur. On croit voir se dresser encore l'ombre de la prêtresse, qui, pâle, échevelée, les yeux sanglants, s'appretait à interroger l'agonie du supplicié, à lire dans la couleur de son sang, dans ses mouvements ou ses plaintes, les destins de la patrie. On s'explique la terreur qui courbait devant le prêtre le front des grands et du peuple, et l'on bénit du fond de son âme la bienfaisante et sublime doctrine d'amour et de pardon que le Sauveur du monde est venu substituer à ce culte terrible et aux turpitudes du paganisme.

VITRÉ.

De Rennes, rendons-nous à Vitré, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement, autrefois baronie indépendante. C'est une ville d'agréable aspect, ceinte de remparts gothiques, flanquée de tours rondes. Son ancien château aux tourelles aiguës, son clocher élevé, ses maisons à pignons d'ardoise, produisent un effet des plus pittoresques. L'intérieur de la ville ne répond pas à l'idée qu'on s'en fait lorsque, après avoir traversé d'admirables campagnes, on se dispose à y entrer: les rues en sont malpropres et les constructions irrégulières. L'église, placée sous l'invocation de Notre-Dame, est un ancien édifice; on remarque au-dehors de cette église, une chaire de pierre sculptée, d'où la parole sainte tombait jadis sur la population rassemblée devant le temple. Vitré fait le commerce de toiles, de flanelles, de bonneterie et de cuirs. On ne saurait visiter cette ville sans

se rappeler le séjour que fit, sous le règne de Louis XIV, dans son habitation des Roches, madame de Sévigné,

.....Cette femme immortelle,
Qui, seule dans son art, sans rivaux ni modèles,
Puisa tout son génie au foyer de son cœur ;
Et qui, dans ses écrits, plutôt mère qu'auteur,
Consacrant à sa fille et ses jours et ses veilles,
Oisa, sans y songer, le siècle de merveilles.

On montre encore aujourd'hui le cabinet où elle travaillait et son portrait, dont le fameux peintre Mignard est, dit-on, l'auteur.

Vitré a donné naissance à une célébrité d'un genre fort différent, qui va nous reporter à l'histoire de la Bretagne sous le règne de François II, son dernier duc : je veux parler de Pierre Landais. Il était fils d'un tailleur du faubourg du Rachat, et tailleur lui-même. De cette humble position, il sut s'élever au rang de grand trésorier du duc, ce qui était la première charge de l'État. Son génie le rendait digne de cette haute faveur, et si, à toutes ses grandes qualités, il eût joint ce qui fait l'honnête homme, la Bretagne le citerait comme un de ses plus illustres enfants. Mais c'était un esprit plein de ruse, et capable de tout pour mener à bien ses entreprises. Il apprit son état au service d'un tailleur du duc, et, ayant eu souvent l'occasion d'entrer dans ses appartements pour lui essayer des habits, il sut s'en faire remarquer comme un garçon plein d'intelligence, sur la discrétion duquel on pouvait compter. François le chargea de plusieurs commissions et finit par se l'attacher en qualité de valet ; puis, il en fit le maître de sa garde-robe, l'éleva à la dignité que nous avons nommée, et lui accorda une telle confiance, qu'il ne voyait plus que par ses yeux, au dire des historiens du temps. Louis XI régnait alors sur la France. Le projet de ce prince était, on le sait, d'abaisser l'orgueil des grands vassaux, et de réunir à sa couronne les beaux duchés de Bourgogne et de Bretagne. Il fit si bien, il développa tant d'habileté,

ou, pour mieux dire, tant de perfidie, que le téméraire Charles de Bourgogne, pris dans le piège qu'il lui avait tendu, alla se faire tuer sous les murs de Nancy.

François II n'eût point opposé peut-être autant de résistance à Louis XI que Charles le Téméraire : mais la vaillante noblesse bretonne, mais la population toute entière, jalouse de sa nationalité, ne se laissa point subjuguée. Le duc de Bretagne entra des premiers dans la ligue du Bien-public, avec le consentement des États. Le duc de Berry, frère du roi, vint en Bretagne pour échauffer les esprits, et y fut suivi d'une foule de mécontents ; il se joignit à François, et, suivis de dix mille hommes, ils s'avancèrent vers la Loire, pour s'unir aux troupes du duc de Bourgogne ; mais Louis XI battit cette dernière armée, à Montlhéry, avant que la jonction préméditée eût pu s'effectuer. De là il retourna à Paris, où les Bretons et les Bourguignons vinrent l'assiéger. Trop faible pour résister à tant d'ennemis, il prit le parti de les diviser, et y réussit en comblant François II de faveurs apparentes ; mais en l'obligeant de faire hommage de ses États de Bretagne au duc de Berry, devenu duc de Normandie. Quand il vit les ennemis, il se déclara pour François II, et vint assiéger Rouen. Mais le duc de Bretagne reprit parti contre le duc, son ancien allié, et, redoutant la vengeance de Louis XI, s'assura l'appui de l'Angleterre, de la Savoie et du Danemark. François fit quelques conquêtes ; mais il ne put les garder, et le traité d'Ancenis mit fin à cette guerre.

En 1472, une nouvelle ligue se forma contre le roi, qui sut la désunir comme la première, et enleva à François les plus puissants seigneurs de la Bretagne en les comblant de faveurs. Il y en eut, toutefois, qui reçurent des deux mains et prêtèrent une oreille à Louis et l'autre à François. C'était l'époque des intrigues et des perfidies ; le roi en donnait l'exemple, et l'on ne se faisait pas faute d'imiter le roi. Le traité de Senlis rendit aux États la paix, que Louis, menacé par l'Angleterre, fut forcé de conclure. Le roi jura de renoncer à ses prétentions sur

le duché de Bretagne; il jura également de ne prendre ni tuer, et de ne consentir à ce qu'on prit ni tuât son beau cousin de Bretagne. François II fit le même serment : mais tous deux l'avaient déjà trahi dans le fond de leur cœur : le duc de Bretagne entretenait toujours des intelligences avec l'Angleterre, et Louis, qui en était instruit, préparait la conquête du duché. Ce serment avait été fait pourtant sur la vraie croix. Louis X ne doutait pas qu'un tel parjure ne dût être puni de mort dans l'année; mais, pensant qu'il était des accommodements avec le ciel, il avait fait prononcer ce serment par un autre.

François II profita de cette paix momentanée pour épouser Marguerite de Foix, qui lui donna une fille en 1476. Cette fille reçut le nom d'Anne, et fut la dernière duchesse de Bretagne.

Revenons à Landais, que nous avons laissé de côté pour nous occuper de la situation de la France et de la Bretagne à cette époque. C'était grâce aux conseils de Landais que François tenait ruse pour ruse, trahison pour trahison. Il y avait cependant encore à la cour de Bretagne des hommes incapables de descendre à de telles bassesses; de ce nombre était le chancelier Guillaume Chauvin, que François avait envoyé vers le roi pour l'assurer de sa fidélité, au moment même où il entretenait avec les Anglais les intelligences dont Louis avait les preuves en main. Lorsque Chauvin apprit de quel message menteur il avait été chargé, il en fut fort surpris, et vint apporter au duc les menaces de Louis, menaces qu'il promit de ne point tenir si François voulait lui jurer de nouveau amitié sur la vraie croix.

Ce serment ne fut pas plus religieusement observé que les autres; et sans doute une guerre cruelle eût succédé à toutes ces fourberies, si Louis XI ne fût mort en 1483.

Landais haïssait le chancelier Chauvin, dont l'intégrité, la droiture et le désintéressement faisaient mieux ressortir son caractère bas et rapace; il résolut de le perdre, et l'accusa, quelque temps avant la mort de Louis, de recevoir de l'argent du prince pour le tenir au courant des résolutions du duc de Bretagne. Rien n'était plus faux que cette accusation; mais les

juges de Chauvin, redoutant la vengeance de Landais, le déclarèrent coupable. Le chancelier fut traîné de prison en prison par les ordres de cet implacable ennemi, et mourut de misère et de chagrin en 1482.

Délivré du chancelier, Landais ne mit plus de bornes à ses audacieuses entreprises. Son insolence alla si loin que les seigneurs bretons, las de se voir humiliés par cet homme de basse naissance, s'unirent pour se débarrasser de lui. Tous leurs efforts échouèrent : aussi bien les accusations qu'ils portèrent contre lui que les tentatives contre sa vie. François soutint en tout son ministre, et parut redoubler de confiance et d'affection pour lui, à mesure que la haine des seigneurs s'augmentait. Il les déclara traîtres et rebelles; leurs biens furent confisqués et leurs châteaux furent démolis. Le désir de la vengeance les porta à abandonner leur duc et à se tourner vers la France, contre laquelle ils avaient tant lutté. Ils s'engagèrent à soutenir les droits de Charles VIII, qui y régnait alors sous la tutelle de sa sœur Anne de Beaujeu, et à priver la princesse Anne de Bretagne de l'héritage de son père, quand la mort viendrait à le frapper.

Landais ne se déconcerta point et se prépara à tenir tête à la France et à la noblesse de Bretagne. Il accueillit le duc d'Orléans, depuis Louis XII, qui, furieux de n'avoir pas été nommé régent pendant la minorité du jeune Charles, avait déclaré la guerre à la dame de Beaujeu, et suscita pour adversaire à la France les plus puissants seigneurs du royaume. Les fidèles Bretons, appelés à la défense de leur duc, marchèrent contre ceux qui avaient signé avec Charles VIII le honteux traité qui lui livrait leur patrie. Quand les deux armées furent en présence, elles eurent horreur du combat entre frères, et les partisans du duc résolurent de sacrifier Landais, que ses crimes leur avaient rendu odieux, plutôt que de verser le sang de leurs concitoyens, et les deux troupes, naguère ennemies, se réconcilièrent. Le tailleur de Vitry essaya encore de tenir tête à l'orage; il ordonna d'arrêter tous les nobles; mais le chancelier, suc-

cesseur de Chauvin, au lieu de signer cet ordre, donna celui d'arrêter Landais.

Le duc essaya de le défendre; mais le peuple irrité, menaçant de ne rien respecter si l'on ne consentait à livrer le ministre, François céda, à la condition toutefois que le trésorier serait jugé et non abandonné à ces furieux. Peu de jours après, le jugement fut prononcé, et Pierre Landais, condamné, subit le dernier supplice, à l'insu du duc, qui, sans nul doute, lui eût fait grâce, mais qui l'oublia bientôt.

Les ruines de la forteresse de Saint-André-du-Cormier, qu'on rencontre entre Rennes et Fougères, nous amènent à continuer l'histoire du dernier duc de Bretagne. François II, n'ayant point de postérité mâle, voulut assurer son héritage à sa fille Anne. Les Etats de Rennes proclamèrent les droits de cette princesse, et un grand nombre d'évêques et de seigneurs jurèrent sur le corps sacré de Jésus-Christ, sur la vraie croix, sur les Evangiles et maintes reliques vénérées, devant l'autel de Notre-Dame-de-Pitié, à Rennes, de servir fidèlement madame Anne, et, à défaut d'elle, madame Isaabeau, seconde fille du duc, et ceux à qui elles seraient mariées.

François II étant tombé malade quelque temps après, Charles VIII, auquel Louis XI son père avait transmis ses droits sur la Bretagne, droits qu'il avait achetés de la maison de Penthièvre, entreprit de les faire valoir. Le duc d'Orléans, toujours tétivé à la cour de Bretagne, lui en fournit l'occasion, en liguant contre lui un grand nombre de seigneurs tant français qu'étrangers. Anne de Beaujeu voulut faire arrêter ce rebelle au château de Nantes; mais il en fut averti et regagna la cour de François. La guerre éclata alors. Les Français s'emparèrent de plusieurs places fortes; parmi eux marchaient les barons bretons que la faiblesse de François II et sa prédilection pour les étrangers avaient détachés de sa cause. La Trémouille mit le siège devant Nantes, où le duc s'était rendu avec ses deux filles. En vain les prétendants à la main de la duchesse Anne envoyèrent des troupes à son père, la bonne ville de Nantes allait succomber,

pressée qu'elle était par les vaillants capitaines français. Le duc, au désespoir, s'engagea, si elle lui échappait, d'en faire faire un tableau en cire et de l'envoyer à l'église de l'Annonciade, à Florence. C'est qu'en effet le malheureux duc se trouvait en triste état: il avait été obligé d'abandonner le château avec les deux jeunes princesses, car c'était surtout vers cette royale demeure que se tournaient les efforts des assiégeants. La Vierge Marie ne fut pas sourde à ses cris de détresse, et ce fut le peuple de Bretagne qui délivra la ville de Nantes. La nouvelle du danger que courait François se répandit jusqu'aux extrémités de la province, et les paysans bas-bretons, plus fidèles que les seigneurs, s'armèrent pour venir au secours de leur duc. Ils firent grande diligence, et marchèrent nuit et jour, tantôt chantant les vieux refrains du pays, tantôt récitant dévotement leurs prières pour que Dieu bénît cette entreprise.

On ne sait pas quel était le chiffre de cette armée improvisée; un vieux chroniqueur assure qu'après avoir longtemps marché sous le soleil brûlant (on était alors à la fin de juillet), ils arrivèrent le soir auprès d'une petite rivière, sur les bords de laquelle ils s'assirent pour se reposer et se désaltérer. Ils en avaient grand besoin, les bonnes gens; car, s'il faut en croire cet historien, quand la halte finie, ils reprirent leur chemin vers Nantes, le lit de la rivière était à sec. Quand les assiégeants virent arriver cette troupe d'étrange aspect, d'armes et de costumes plus étranges encore, les Bas-Bretons ayant l'un une faux, l'autre une arbalète, la terreur se mit dans leurs rangs, et, dès la première attaque de ces paysans, bien décidés à vaincre ou à mourir, ils s'éloignèrent de la ville qu'ils tenaient bloquée depuis sept semaines. Ils s'en vengèrent en s'emparant d'Aunay, de Vitré, de Saint-Aubin-du-Cormier, et de plusieurs autres places.

L'année suivante, la dame de Beaujeu envoya en Bretagne de nouveaux renforts, commandés par le brave La Trémouille. Après avoir pris quelques villes, il rencontra l'armée bretonne à Saint-Aubin-du-Cormier. La victoire fut longtemps disputée;

mais, grâce à sa formidable artillerie, La Trémouille l'emporta. Le duc d'Orléans et le prince d'Orange furent faits prisonniers, ainsi qu'un grand nombre de gentilshommes. Le vainqueur les emmena à Saint-Aubin-du-Cormier, et les fit asseoir à sa table, avec une grande courtoisie. Le repas fini, il fit entrer deux moines de Saint-François, et les pria de confesser les gentilshommes présents, auxquels il annonça qu'ils eussent à se préparer à la mort, comme coupables du crime de lèse-majesté, et condamnés par sentence du parlement, à l'exception du duc d'Orléans et du prince d'Orange, sur le sort desquels il appartenait au roi de décider. Ces deux princes intercédèrent en vain pour ceux qui avaient combattu sous leurs ordres, ils furent tous décapités le soir même.

Disons, toutefois, qu'il s'est élevé des doutes sur la vérité de cette chronique, et que le noble caractère de La Trémouille le justifie pleinement. Toujours est-il qu'après cette bataille, le duc d'Orléans fut conduit à Burges, où il resta prisonnier pendant trois ans.

La Trémouille envoya des hérauts à Rennes, pour sommer le parlement de remettre cette ville au roi. Les députés du parlement leur répondirent fièrement que le roi n'avait aucun droit sur le duché de Bretagne; qu'il s'était engagé à faire la paix quand il serait maître de Fougères, et qu'il voulait aussi avoir Rennes; mais que dans cette bonneville de Rennes, il y avait quarante mille hommes décidés à se bien défendre, et que le seigneur de La Trémouille, avec toute son armée, la viendrait assiéger aussi vainement que l'année précédente on avait assiégé Nantes. « Retournez au seigneur de La Trémouille, ajoutèrent-ils, et lui faites part de la joyeuse réponse que nous vous avons faite, car de nous n'aurez autre chose. »

Il eût été peu sage de s'attaquer à des hommes si résolus; le général français le comprit, et alla s'emparer de Dinan et de Saint-Malo, où il trouva de grands trésors, les nobles du pays ayant cru y devoir mettre en sûreté ce qu'ils possédaient.

La paix fut signée la même année (1488). Charles VIII en

posa les conditions en vainqueur, réservant tous ses droits sur la Bretagne si François II mourait sans héritiers mâles, obligeant François à ne marier ses filles qu'au gré du roi, enfin à lui livrer les villes de Fougères, de Saint-Malo, de Dinan et de Saint-Aubin-du-Cormier.

François II ne put survivre à l'humiliation d'un tel traité, et, trois semaines après l'avoir signé, il laissa à sa fille aînée, Anne de Bretagne, alors âgée de onze ans, ses Etats, sur lesquels Charles VIII ne devait point tarder à faire valoir ses prétentions.

FOUGÈRES.

Fougères est une ancienne ville dont le nom se trouve mêlé à presque toutes les guerres dont la Bretagne a été le théâtre. Elle est située au milieu d'un magnifique paysage, étagée sur une belle colline, au pied de laquelle coule le Ranson. Elle est aujourd'hui industrielle et bien bâtie, plusieurs incendies en ayant dévoré les anciennes constructions. Pourtant les tourelles d'un château élevé par Raoul de Fougères la dominent encore. Elle a des eaux minérales renommées, et fabrique une grande quantité de toiles qui presque toutes se vendent en Espagne ou dans les colonies d'Amérique. C'est le siège d'une sous-préfecture.

Voilà Fougères moderne. Maintenant si nous voulons, et contemplant les tours gothiques de son vieux manoir, nous enquerir de ce qu'était celui qui les a élevées, nous nous trouverons en pleine invasion anglaise.

Conan IV, proclamé duc de Bretagne par les Etats de Rennes, rencontra de la part des seigneurs, divisés en plusieurs partis, une opposition qu'il résolut de vaincre, en appelant à son aide l'Angleterre. Henri II qui y régnait alors, répondit à cet appel qui favorisait son ambition, et força Conan de lui céder le comté

de Nantes, et toutes les terres comprises entre la Loire et la Vilaine (1188). Eudes de Porhoët, beau-père de Conan, qui lui avait disputé le trône, et qui, vaincu par lui, s'était réfugié à la cour de France, la quitta à la nouvelle des dangers que courait son pays, et souleva la Cornouaille et le comté de Vannes contre celui qui n'avait pas craint d'ouvrir aux étrangers les portes de la Bretagne. Un grand nombre de seigneurs se joignirent à lui, et tous ensemble pillèrent et ravagèrent les terres du duc. Conan s'enfuit en Angleterre, et, pendant dix ans, les Anglais furent le fléau de la Bretagne. A la suite de ces guerres vint la famine, qui enleva le tiers de la population. Conan avait épousé Marguerite, sœur de Malcolm, roi d'Ecosse. Cette princesse lui donna une fille, qui fut nommée Constance, et fiancée à Geoffroi, troisième fils d'Henri II. Le roi d'Angleterre continua de dominer la Bretagne au nom de Geoffroi, et Conan alla mourir dans le comté de Guingamp, sans se soucier de reprendre le pouvoir dont il s'était si honteusement dessaisi.

La Bretagne n'avait pas couché, comme lui, la tête sous le joug étranger. Eudes de Porhoët avait formé une nouvelle ligue contre Henri II. Parmi les seigneurs qui s'y distinguèrent, le plus remarquable de tous fut Raoul II, baron de Fougères. Après avoir combattu pour Eudes, puis pour Conan, le seigneur de Fougères comprit que c'était seulement contre les Anglais qu'il devait tourner ses armes. Ces bandes étrangères qu'on appelait les Brabançons ou les Routiers, pillaient et sacageaient tout, Raoul s'enferma dans sa ville, bien décidé à la défendre contre leurs attaques. Il y fut si vivement pressé, qu'il se vit obligé d'en sortir et de l'abandonner à leur fureur.

Mais il reparut bientôt à la tête d'une nouvelle armée, et battit les Anglais au lieu qu'on nomme encore aujourd'hui la Bataillère. Il reprit Fougères, en releva les remparts et fit creuser dans la forêt voisine les vastes souterrains, appelés maintenant Celliers de Landean. L'ouverture de ces souterrains a treize pieds de haut sur dix-neuf pieds de large. Raoul les destinait à recevoir l'argent et les meubles des habitants de

Fougères, afin que si la ville succombait, elle se trouvât à l'abri du pillage. Surpris par l'ennemi lorsqu'ils s'y rendaient, les bourgeois allaient être taillés en pièces quand Raoul s'élança à leurs secours. Il dispersa les Anglais, les poursuivit jusqu'à Dol, qu'il leur prit, les battit à Combourg et présenta, à la tête d'une poignée de braves, la bataille à l'armée anglaise. Ses compagnons se virent hacher autour de lui ; Raoul fit ces prodiges de valeur et d'audace, et courut s'enfermer avec quarante cavaliers seulement dans la tour de Dol. Henri II vint en personne l'y attaquer, et Raoul se réfugia dans les bois, d'où il continua de harceler les Anglais.

Geoffroi, devenu duc de Bretagne, par son mariage avec Constance, fille de Conan, fit la guerre à Henri II son père, soutenu par les autres fils ingrats de ce monarque, et par Philippe-Auguste, roi de France. De son côté, Henri II pénétra, à main armée, dans les domaines de son fils, prit Rennes et réduisit une partie de cette ville en cendres. Ayant entrepris d'enlever l'Anjou à son père, Geoffroi se rendit à la cour du roi de France, où il reçut bon accueil et où il prit part à de nombreuses fêtes. Il y mourut, à la suite d'une chute de cheval faite dans un tournoi. Philippe-Auguste le fit enterrer devant le maître-autel de Notre-Dame.

Il ne laissait que des filles ; mais quelque temps après sa mort, Constance, sa veuve, mit au monde un fils qui reçut le nom d'Arthur (1187). Henri II, qui ne voulait pas que ce beau duché cessât de dépendre de lui, et qui ne voyait pas sans inquiétude la joie avec laquelle les Bretons avaient accueilli la naissance d'Arthur, se hâta de repasser en Bretagne. Il amenait avec lui Ranulphe, qui lui était tout dévoué et lui fit épouser la duchesse Constance, que les Etats avaient déclarée souveraine pendant la minorité de son fils.

Ce Ranulphe descendait d'Ansfred, l'un des compagnons de guerre du fameux Rou ou Rollon, conquérant de la Normandie. Il fut nommé duc de Bretagne ; mais ses nouveaux sujets ne le regardèrent que comme un usurpateur, et, secondés par le roi

de France, qui ne négligeait aucune occasion de se déclarer contre les Anglais, ils se révoltèrent. Henri II mourut sur ces entrefaites, et Richard-Cœur-de-Lion, son successeur, marcha vers la Terre-Sainte, où se rendait aussi Philippe-Auguste, son rival. Les seigneurs bretons qui volèrent au secours des chrétiens d'Orient furent nombreux et se rangèrent sous la bannière du roi de France, plutôt que sous celle du roi d'Angleterre. Avant de partir, Richard n'avait donné à Jean, son frère, qu'une très-petite portion de ses Etats, ce qui le fit surnommer Jean-sans-Terre; et dans ce partage, le jeune Arthur de Bretagne, qui, en qualité de fils de Geoffroi, devait prétendre à la succession d'Henri II fut tout-à-fait oublié.

Pendant un espace de trois cents ans, la ville de Fougères eut à souffrir, à plusieurs reprises, comme le reste de la Province, des guerres civiles et des invasions des Anglais. Cependant elle était florissante et bien peuplée, lorsqu'en 1448, les Anglais, qui occupaient Avranches, Saint-James de Beuvran et de Pont-l'Évêque, entrèrent à main armée sur le territoire de Fougères. Ils prirent et pillèrent la ville, d'où ils se répandirent dans tout le pays. Arthur de Richelieu, oncle du duc de Bretagne François I^{er}, était alors connétable de France et combattait vaillamment pour Charles VII. contre les Anglais, que la Pucelle d'Orléans n'avait pu chasser tout-à-fait du royaume. François demanda l'aide de la France, qui lui fut aussitôt accordée, et le vaillant connétable, suivi des armées bretonnes, enleva aux Anglais un grand nombre de places en Normandie, et vint mettre le siège devant Fougères, où ils tenaient garnison. La ville fut prise, et François exempta ses habitants, qui avaient si cruellement souffert de toute espèce d'impôts pendant vingt ans. Grâce à cette exemption, Fougères put se relever de ses ruines et redevenir riche et commerçante.

DOL.

En allant de Fougères à Saint-Malo, arrêtons-nous à Dol, où nous retrouverons d'anciens et nobles souvenirs. Cette petite ville, située au milieu de marais desséchés et devenus d'une extrême fertilité, n'a pour tout monument de sa gloire passée que sa vaste église, chef-d'œuvre d'architecture gothique, qui a perdu son titre de cathédrale. Au sixième siècle, Dol était la métropole de la Bretagne, et tous les évêques bretons étaient sacrés par son archevêque, et ne relevaient d'aucun siège étranger. Le premier de ces archevêques se nommait Samson; il est toutefois moins célèbre que celui de ses successeurs qui le premier après lui porta ce nom.

Après la mort d'Hoël-le-Grand, l'un des héros de la Bretagne, cette province se trouva partagée entre ses fils. Canao, l'un d'eux, fit périr ses frères pour s'emparer de leurs Etats. Judual, héritier d'un de ces malheureux princes, se réfugia à la cour de Childebert, roi des Francs, et lui demanda ses secours contre le meurtrier de son père. Childebert lui fit de belles promesses et le retint auprès de lui. Les Bretons qui avaient mis leur espérance dans ce jeune prince, voyant que son absence durait si longtemps, supplièrent saint Samson, archevêque de Dol, de se rendre auprès du roi franc et de ramener Judual, mission que le saint accepta, dans l'intérêt de son pays. Mais la reine Ultrogathe, femme de Childebert, ne voulant point laisser le prince breton, résolut de faire mourir l'archevêque, qui le voulait réclamer. Childebert avait reçu Samson avec tous les honneurs dus à son rang et à sa réputation de sainteté. Il le fit asseoir à sa table, lui promettant de faire droit à la demande qu'il lui venait adresser. La reine, ayant gagné un des échantillons du service, fit verser au prélat du vin empoisonné; mais comme elle se réjouissait déjà de le voir porter cette coupe à ses lèvres, voilà que le saint homme fait sur le breuvage qu'il va prendre le signe de la croix, et le verre se brise en couvrant

de la liqueur mortelle la main du coupable échanton, sur laquelle se creuse aussitôt une horrible plaie. L'échanton se mit à jeter les hauts cris et à supplier le saint de lui pardonner. L'archevêque le réprimanda doucement du crime qu'il avait voulu commettre, l'engagea à s'en repentir, et pria pour que Dieu le guérit; ce qui fut fait, au moyen du signe de la croix fait sur ce bras tout rongé d'ulcères. La reine, loin d'être effrayée et ramenée à de meilleurs sentiments par ce double prodige, avisa un autre moyen de se débarrasser de l'ambassadeur breton. Le lendemain, le roi et le prélat devaient se rendre auprès de Judual; elle s'en vint trouver le premier écuyer de Childebert et lui fit don d'une grosse somme d'argent, pour qu'il amenât au saint tel cheval qu'elle lui désigna. C'était un fier animal, beau par excellence, disent les chroniqueurs, mais tellement indompté, qu'entreprendre de le monter c'était courir risque de la mort. L'écuyer obéit à la reine; mais le saint, s'étant mis en selle après avoir fait le signe de la croix, dirigea son cheval avec autant de facilité que s'il avait eu affaire à la monture la plus docile, et arriva sans accident au terme de son voyage. La reine, pleine de dépit, persista dans ses coupables desseins; et un jour que l'archevêque se promenait dans la cour du palais, elle fit lâcher contre lui un lion qu'on tenait enfermé dans une cave. L'animal s'avantait vers le saint et allait le dévorer; mais par la vertu de ce même signe de la croix, sa fureur s'apaisa soudain, et après avoir léché humblement les mains de Samson, il se coucha à ses pieds comme eût pu faire le chien le plus soumis. La reine, insensible à ce nouveau prodige, assistait le lendemain à la messe que célébrait l'archevêque, et y assistait en causant et riant avec les dames de sa cour, lorsque la colère du Seigneur la frappa. Elle fut saisi d'un mal violent, dont elle mourut trois jours après (1).

(1) Nous ne voulons pas absolument garantir l'authenticité de ces faits, car plusieurs historiens font un très-grand éloge de la reine Ultrogathe.

On retrouve Judual en Bretagne, à la suite de Clotaire, roi des Francs, lorsque celui-ci y vint combattre Chramm, son fils, que Canao, roi des Bretons, soutenait dans une révolte. La bataille à la suite de laquelle ce fils rebelle fut fait prisonnier fut gagnée par Clotaire, non loin de Dol, en l'an 560. C'est là que, par ordre de son père, le malheureux et coupable Chramm fut enfermé, avec sa femme et ses enfants, dans une chaumière où l'on mit le feu. Canao étant mort dans la bataille, Judual lui succéda, mais sous le patronage des Francs.

À la fin du x^e siècle, la ville de Dol fut ruinée par les Normands dans de singulières circonstances. Richard, duc de Normandie, pressé par le comte de Chartres, appela à son aide les hommes du Nord. Au lieu d'aborder où on les avait mandés, ces barbares débarquèrent sur les côtes de Bretagne, tout près de Dol. Les habitants de cette ville marchèrent à leur rencontre; mais, étant tombés dans une embuscade, ils furent taillés en pièces, et la cité, qu'ils ne pouvaient plus défendre, fut mise à feu et à sang. Les Normands, après cet exploit, se rembarquèrent pour la destination qu'ils avaient manquée, sans que le duc Richard fit droit aux réclamations des Bretons.

Nous avons dit plus haut que Dol était au vi^e siècle la métropole de la Bretagne et que les quatre autres évêques de la province relevaient de son archevêque. Cette indépendance de l'Église bretonne fut l'objet de longues discussions et d'interminables procès. Ce ne fut que six cents ans après la mort de saint Samson que cette affaire fut décidée, et qu'à la prière de Philippe-Auguste, roi de France, Dol devint le siège d'un simple évêché, suffragant de la métropole de Tours, après avoir eu trente-neuf archevêques. Pour consoler la vieille province de la perte de ce privilège qu'on lui enlevait et pour lequel elle avait si longtemps lutté, on donna au jeune Arthur, duc de Bretagne, l'habit de Chanoine de Saint-Martin de Tours, en signe de l'autorité temporelle qui lui était conférée sur les évêques bretons, et le droit de siéger dans le chœur immédiatement après le roi de France.

**SAINTE-MALO. — SAINT-SERVAN. — CANCALE. —
COMBOURG.**

Le roi Hoël-le-Grand fonda, dit-on, l'an 820, l'évêché de cette ville pour y placer saint Malo, qui en devint le patron. Elle est bâtie en amphithéâtre sur un rocher dans une île qu'on appelait autrefois l'île d'Asron, et qui ne tient à la terre ferme que par une chaussée fortifiée qu'on appelle le sillon. De nombreux récifs obstruent l'entrée de la rade, et en rendent l'entrée très-difficile. Cette rade est défendue par sept forts, dont le principal qu'on nomme la Couchée, est dû au fameux Vauban, ingénieur et maréchal de France sous Louis XIV. Saint-Malo fut, à ce qu'on assure, fondé par les habitants d'Alette, aujourd'hui Saint-Servan, qui, trouvant leur cité trop exposée aux ravages des pirates, en bâtirent une nouvelle en un lieu presque imprenable. Le commerce enrichit bientôt ce port, peuplé de hardis marins. Les guerres dont nous avons parlé en diminuèrent momentanément la prospérité; dans ces guerres, les Malouins se distinguèrent toujours par leur courage et leur amour pour la liberté.

Assiégée et prise vers l'an 1322 par Olivier de Clisson, connétable de France mais Breton d'origine, dont nous aurons plus tard à raconter l'histoire; assiégée de nouveau par le duc Jean IV, auquel Clisson l'avait enlevée, cette ville, lasse de ces alternatives et se jugeant maîtresse absolue de son sort, se donna au pape, qui résidait alors à Avignon. Le pape reçut ce don et le transmit au roi de France. Elle rentra sous l'obéissance de Jean V, successeur de Jean IV; mais ce prince faillit la perdre une fois encore. La garnison qu'il y avait mise, oubliant la modération dont elle devait user envers cette population, l'exaspéra tellement que, tout d'une voix, les Malouins se donnèrent de nouveau au roi de France, Charles VI. Quelques temps après la mort de ce malheureux monarque, à la faveur

les divisions des Bourguignons et des Armagnacs, les Anglais envahirent la Picardie et la Normandie. Jean V reçut cent mille francs et la ville de Saint Malo, pour marcher contre eux. Il arma six mille hommes, qu'il envoya à leur rencontre; mais la funeste bataille d'Azincourt venait d'être gagnée par Henri V, et la France allait être, jusqu'à l'apparition de Jeanne d'Arc, le proie des Anglais.

Puisque nous parlons de cette héroïne, n'oublions pas de rendre à Arthur de Richemont, connétable de France, issu de la maison ducale de Bretagne et appelé plus tard à gouverner cette province, la part qui lui revient dans les exploits de Jeanne, dont il continua vaillamment la tâche en poursuivant sans relâche les Anglais.

Les ducs bâtirent à Saint-Malo un château que la duchesse Anne fit fortifier, malgré la résistance de ses bourgeois et de son évêque. Au temps de la ligue, ces fiers Malouins résolurent de se débarrasser à la fois de ce château qui leur avait été imposé et des troupes du roi Henri IV qui l'occupaient. Pour arriver à ce but, les principaux meneurs répandirent le bruit qu'un immense trésor était caché dans la tour de la reine Anne. La nouvelle produisit son effet. Le soir même de ce jour, une cinquantaine d'hommes bien armés s'élançèrent aux murailles, et massacrèrent les sentinelles pendant que, sous la conduite des chefs du complot, une autre troupe enfonçait les portes de la citadelle et en taillait en pièces la garnison. Les Malouins, en accomplissant cette audacieuse entreprise, n'avaient cherché que leur indépendance et non l'avantage des ligueurs, car ils refusèrent de prendre parti pour le duc de Mercœur, et se constituèrent en République.

Toutefois, quand la Bretagne pacifiée eut reconnu Henri IV pour souverain, Saint-Malo renonça à ses prétentions, et l'on voit encore aujourd'hui le château et la tour d'Anne de Bretagne.

En 1695, Saint-Malo fut assiégé par une flotte anglaise, qui ne put triompher de son héroïque résistance. C'est aussi de ce
Bretagne.

port que sortirent tant de fameux corsaires, fléaux de la marine et du commerce anglais. Le plus célèbre de tous fut Dugay-Trouin, qui prit vingt navires de guerre, trois cents vaisseaux marchands, et s'empara de la capitale du Brésil. Dugay-Trouin jouit de toute la faveur de Louis XIV, faveur qu'il méritait assurément, autant par la générosité avec laquelle il mettait ses richesses à la disposition de ce monarque que par ses brillants exploits. Un autre navigateur malouin, Surcouf de Boisgris, se rendit célèbre, sous la République et sous l'Empire par ses courses intrépides et ses brillants exploits.

Le hardi navigateur Jacques Cartier, qui découvrit le Canada et en prit possession au nom de François I^{er} en l'an 1534, était né à Saint-Malo. Cette ville a donné naissance à un grand nombre d'hommes célèbres à divers titres; mais celui dont l'éclat éclipe les autres est, sans contredit, M. de Chateaubriand.

On montre à Saint-Malo la chambre où il est né; mais on montre surtout le tombeau où il a voulu reposer. C'est une petite île, ou plutôt un amas de rochers, battus par les vagues et surmontés d'une croix. Celui dont la vie fut si agitée et le génie si vaste, ne pouvait choisir un plus poétique et plus admirable tombeau.

Saint-Servan, situé à une demi-lieue de Saint-Malo, est, sans doute, l'ancienne ville d'Alette. Saint-Servan a deux ports séparés par un rocher sur lequel Guillaume-le-Conquérant fit bâtir la tour de Solidor, qui donne son nom à l'un de ses ports. L'autre s'appelle le port Saint-Père. Saint-Servan fait, comme Saint-Malo, le cabotage et la pêche lointaine.

Cancale, à trois lieues de Saint-Malo, est un petit port sur la baie de Cancale. Cette baie, qui s'étend jusqu'à Grandville, abonde en poissons dont on fait un commerce considérable et surtout en huîtres très-renommées. Ces huîtres sont transportées au village d'Étretat, en Normandie; là elles sont déposées dans un parc, creusé en plein roc, où elles acquièrent une quantité supérieure à celle des autres huîtres pêchées sur ces côtes

d'Étretat; elles sont expédiées soit pour Paris, soit pour l'Angleterre.

Après avoir parcouru cette belle plage, reprenons notre route vers le sud, pour regagner le département de la Loire-Inférieure que nous visiterons après celui de l'Ille-et-Vilaine.

Nous rencontrons d'abord Combourg, où s'est passé l'enfance de M. de Chateaubriand et dont il parle longuement dans ses mémoires d'outre-tombe, dans lesquels on retrouve l'esprit breton fier, indépendant et profondément religieux.

La forteresse d'Hédé et les ruines de plusieurs châteaux-forts rappellent les guerres qui tant de fois ravagèrent le pays: guerres anglaises, guerres normandes, guerres françaises, guerres civiles. Nulle province n'a plus vaillamment combattu pour sa liberté et sa nationalité; aussi toutes ces ruines sont-elles autant de titres de gloire.

MONTFORT. — TRISTE HISTOIRE DU JEUNE ARTHUR.

Montfort, situé sur la rivière de Meu, est une ville bâtie, dit-on, par les Romains, pendant qu'ils occupaient la Bretagne. Elle est environnée de remparts flanqués de tours et entourés de fossés larges et profonds. Elle fait le commerce de grains, de bois, de bestiaux, de beurre, de lin, et a des blanchisseries de toile. Sa population n'est que de quinze cents âmes.

Cette ville a beaucoup souffert pendant les guerres que déjà nous avons racontées, et, en recherchant son histoire, nous retrouverons celle de la Bretagne.

Florissante en 1197, elle fut brûlée par les seigneurs bretons, qui la punirent ainsi d'avoir ouvert ses portes à Richard, roi d'Angleterre, persécuteur de son neveu Arthur de Bretagne.

La vie de ce jeune prince et sa fin tragique étant un des plus émouvants épisodes de l'histoire du temps, je vais vous la raconter, mes jeunes amis.

Je vous ai dit déjà que la Bretagne entière, tremblant de passer sous le joug anglais, avait jeté des cris de joie à la naissance de ce prince, qu'elle croyait envoyé du ciel pour lui rendre sa splendeur. La duchesse Constance, sa mère, veuve de Geoffroi Plantagenet, le fit reconnaître pour duc, et se fit reconnaître elle-même pour régente par les états de Rennes, ce qui irrita fort Richard Cœur-de-Lion, dont l'ambition convoitait cette belle province. Pour s'en venger, il fit enlever Constance par Ranulfe de Chester, qu'il lui avait imposé pour époux et que la Bretagne haïssait. Ranulfe l'enferma dans le château de Saint-James-de-Beuvron, place située non loin d'Avranches, sur le territoire normand. Le jeune duc, privé de sa mère, vit accourir autour de lui ses fidèles barons et toute cette vaillante noblesse qui, prête à donner sa vie pour celle de cet enfant, députa vers la princesse Constance un prélat vénéré, Hubert, évêque de Rennes, pour savoir si l'on devait entreprendre de la délivrer. « Non, répondit la courageuse mère, il adviendra de moi ce qu'il plaira à Dieu, n'en prenez nul souci; mais veillez sur mon fils et protégez-le contre tous ses ennemis. »

Sans tenir compte de cette généreuse réponse, les seigneurs bretons sommèrent Richard de rendre la liberté à la princesse. Le roi d'Angleterre promit de céder à leurs vœux; mais sans fixer l'époque à laquelle il tiendrait parole. Il avait pour cela de bonnes raisons; il voulait se mettre en devoir de n'avoir rien à craindre, s'il y manquait, chose à laquelle il était bien résolu. Quand les barons réclamèrent l'exécution de cette promesse royale, à laquelle ils avaient cru pouvoir se fier, Richard, pour toute réponse, envoya en Bretagne une multitude de soldats pillards, connus sous le nom de Brabançons, parce qu'un grand nombre d'entre eux venaient du pays du Brabant, et sous celui de Routiers, parce qu'ils faisaient métier de voleurs de grand chemin. On était alors au saint temps de Carême; mais

Richard n'y prit point garde, ces soudards n'étant pas gens à se faire scrupule de si peu de chose, et semblant, au contraire, prendre plaisir à montrer qu'ils n'avaient aucune crainte de Dieu, aucun respect pour la religion ou ses ministres. On ne pourrait se faire une idée du carnage et de la désolation qu'ils laissèrent sur leur passage: ils ruinaient et brûlaient tout, les chaumières aussi bien que les châteaux; ils égorgaient les moines et les prêtres, pillaient les couvents et les églises. C'est à ces milices terribles que la ville de Montfort avait eu le tort de se rendre, tort dont elle fut punie, afin que ce châtement inspirât à toute place le courage de se bien défendre.

La bataille de Carhaix, gagnée par les Bretons, obligea ces hordes de brigands à la retraite. Mais la Bretagne eut à peine le temps de respirer. Les seigneurs et les évêques prièrent le roi de France, Philippe-Auguste, de recevoir sous sa garde leur jeune duc, ce que ce monarque, rival de Richard, accepta avec grande joie. Les armées de France et de Bretagne réunies battirent les troupes anglaises à Aumale, et Richard y courut risque de la vie; aussi, pour s'en venger, lança-t-il sur la Bretagne ce qui lui restait de soldats.

Pourtant sa colère s'apaisa, et les barons traitèrent avec cet ennemi, qui leur rendait Constance et reçut dans son camp le jeune Arthur qu'on avait redemandé au roi de France. Sur ces entrefaites, Richard mourut sans laisser d'enfants. Une partie de sa succession revenait de droit à son neveu; Jean-sans-Terre s'empara du trône d'Angleterre et de la Normandie. Quant aux autres provinces que Cœur-de-Lion avait possédées sur le continent, elles reconnurent Arthur pour souverain. Mais Philippe-Auguste veillait, et, jaloux de rattacher ces beaux domaines à sa couronne, il ne secourut que bien faiblement le jeune prince, auquel il avait promis son aide pour résister à Jean-sans-Terre.

Peu de temps après, il lui retira même cette ombre de protection qu'il lui avait accordée, et fit la paix avec l'Angleterre. Arthur, abandonné, fut obligé de faire hommage à son oncle de

son duché de Bretagne, et de lui rendre le Maine, la Touraine et l'Anjou. Une des conditions de ce traité, conclu à Boutavant, portait que, si Jean mourait sans enfants, Philippe héritait de toutes les terres qu'il possédait sur le continent. Comme on le voit, le roi de France songeait bien plus à ses propres intérêts qu'à ceux du jeune duc de Bretagne, dont il avait en quelque sorte accepté la tutelle.

Pour comble de malheur, Arthur perdit sa mère Constance, qui, toutefois, s'occupait peu des affaires depuis qu'elle avait contracté un troisième mariage. Elle laissa à Guy de Thouars, sur lequel s'était fixé son choix, deux filles : Eléonore et Alix. On prétend qu'elle mourut de la lèpre, maladie que les croisés avaient rapporté d'Orient.

Arthur ne se découragea point, et dignement résolu de faire face à tous les événements, et de reconquérir par son épée les domaines dont on le frustrait avec tant d'injustice, il alla se faire couronner à Rennes, au milieu des transports de joie de la population qui l'aimait pour ses malheurs, autant que pour les brillantes qualités qu'il annonçait, et qui continuait de placer en lui toutes ses espérances.

Une des croyances de l'époque était que ce jeune prince serait le sauveur de la Bretagne, qu'il l'affranchirait de tout joug, la rendrait glorieuse, et la ferait jouir d'une prospérité que depuis bien des siècles elle ne connaissait plus. La superstition s'en mêlait si bien, que les Bretons se persuadaient que cet enfant n'était autre qu'un fameux guerrier, célèbre dans leurs vieilles légendes, et compagnon d'Hoël-le-Grand, qui avait, lui aussi, porté le nom d'Arthur, et qui, blessé dans un combat, avait été guéri par les fées, et revenait pour achever son œuvre.

En 1202, Philippe et Jean se brouillèrent. Philippe somma le roi d'Angleterre, son vassal, de comparaître devant lui dans la quinzaine d'après Pâques, et lui ordonna en même temps de rendre à son neveu de Bretagne toutes ses terres de Normandie, d'Anjou, de Touraine et du Poitou. Jean n'ayant pas comparu, le monarque français assembla tous les grands de son royaume,

et les prenant à témoin de la félonie de son homme-lige, lui déclara la guerre, et marcha sur la Normandie.

Arthur, qui avait quinze ans alors, demanda d'être armé chevalier, faveur que lui accorda le roi de France. Arthur lui fit hommage de la Touraine et du Poitou, qu'il allait essayer d'enlever à son oncle d'Angleterre. Quant à la Normandie, dont Philippe l'avait aussi investi, l'hommage du jeune prince fut ainsi conçu : Pour ce qui regarde ma Normandie, nous sommes convenus que Monseigneur le roi de France gardera ce qu'il lui plaira de tout ce qu'il a pris jusqu'à ce jour, et de tout ce qu'il pourra prendre encore, avec le secours de Dieu.

Philippe donna à Arthur une forte somme d'argent, deux cents hommes d'armes, et l'envoya conquérir le Poitou.

Deux cents hommes d'armes, c'était bien peu ; mais la Bretagne, toute dévouée à son duc, lui envoya cinq cents chevaliers et quatre mille hommes de pied. Quel bonheur pour le jeune prince ! Plein d'enthousiasme, comme on l'est à son âge, il n'attend pas que toutes ces troupes soient venues se ranger sous son étendard, il veut montrer qu'il est digne de cette fortune qui lui sourit enfin. Il court assiéger la ville de Mirebeau, où Aliénor, mère de Jean-sans-Terre, et son aïeule à lui, s'était retirée. Aliénor, loin d'avoir pour Arthur des sentiments maternels, le haïssait, et lui avait souvent causé des embarras et de grands préjudices ; le jeune prince espérait, par le respect qu'il lui témoignerait quand elle serait en son pouvoir, lui inspirer quelque tendresse, et du moins, s'il n'y réussissait pas, la mettre hors d'état de lui nuire.

La place ne put résister à sa bouillante valeur, il s'en rendit maître avant que Jean eût pu le joindre ; mais la tour dans laquelle Aliénor s'était réfugiée, tint plus longtemps, et le roi d'Angleterre étant arrivé avec son armée, Arthur se trouva assiégé lui-même. Il fit bonne contenance cependant, et Jean, commençant à perdre patience, manda dans sa tente Guillaume des Roches, qu'il savait avoir des intelligences avec les troupes bretonnes. Prenant un air de bonté et de tristesse, il lui dit :

manda si ce n'était point une grande calamité de voir un oncle et un neveu verser le sang de tant de braves gens, tandis qu'il leur serait possible de se bien entendre. Là-dessus, il fit grand éloge du jeune Arthur, assurant qu'il serait un jour l'honneur de la chevalerie, et témoignant pour lui une extrême bienveillance. Et quand Guillaume fut tombé d'accord avec lui de la vérité de toutes ces choses, le prince lui demanda s'il n'aurait pas dans l'armée bretonne quelque ami qui pût donner au jeune duc un sage conseil, et aider au rétablissement de la paix, troublée au grand scandale de tous, entre des parents faits pour s'estimer et s'aimer.

Guillaume fut la dupe de ces belles paroles, et le roi, le voyant irrésolu, lui offrit en récompense de ce service qu'il lui devait rendre, honneurs et richesse en son royaume d'Angleterre. Des Roches refusa, et demanda seulement à Jean de lui accorder ce qu'il lui demanderait, moyennant quoi, lui, Guillaume des Roches s'engagerait à lui remettre, dès le lendemain, son beau neveu de Bretagne entre les mains. Jean, à cette assurance, dissimula sa joie, et jura Dieu et tous les saints que, quoique Guillaume pût exiger, il serait pleinement satisfait. Celui-ci alors posa les conditions suivantes : Monseigneur Arthur serait traité et choyé par le roi, comme bon et honorable neveu ; aucun des seigneurs ou hommes d'armes de sa suite ne serait emprisonné ou envoyé à la mort ; enfin les grands de la cour seraient appelés à décider de ce qui devait appartenir au duc de Bretagne, et ce qu'ils lui reconnaîtraient lui serait aussitôt livré.

Jean jura de nouveau que ce pacte serait fidèlement observé, et déclara que, s'il venait à y manquer, il consentait à ce que tous ses vassaux fussent déliés envers lui de leur serment de fidélité.

Guillaume, comptant sur cette parole, s'introduisit dans le camp d'Arthur, et ouvrit à Jean-sans-Terre les portes de Mirebeau, où le jeune duc et tous les chevaliers qui l'accompagnaient furent faits prisonniers. Lorsque des Roches alla de-

mander au roi de tenir la solennelle promesse qu'il lui avait faite, Jean se prit à rire ; car il n'avait jamais eu la pensée de s'en rappeler un mot. Maintenant qu'il tenait son beau neveu, et n'avait plus besoin de secours de personne, tous ses vœux étaient comblés. Guillaume, indigné de tant de déloyauté, quitta le roi d'Angleterre, et alla offrir ses services à Philippe-Auguste. Mais le souvenir du jeune prince à la perte duquel il avait si malheureusement contribué, le poursuivait partout, ne lui laissait aucun repos. Il eût donné sans regret sa vie pour racheter l'action qu'il avait commise ; car il prévoyait bien ce qu'il adviendrait de ce pauvre enfant livré à son plus cruel ennemi. Ne pouvant rien pour l'arracher à ce funeste sort, il quitta le monde qui lui était odieux, et s'en alla vivre loin des hommes, uniquement occupé de prier Dieu de lui pardonner et de prendre pitié du jeune prince.

Vingt-deux des principaux seigneurs bretons pris à Mirebeau furent enfermés au château de Corf, où on les laissa mourir de faim, et les autres furent dispersés dans les prisons de Normandie. Quant à Arthur, il fut conduit au château de Falaise, et enfermé dans un cachot. On lui mit les fers aux pieds et aux mains, et on le garda à vue.

Jean le visita plusieurs fois pour obtenir qu'il renonçât aux domaines qu'il possédait. A ce prix, il s'engageait à lui pardonner ; mais si cruelle que fût cette captivité pour Arthur, qui avait rêvé tant de gloire et tant de bonheur, il refusa noblement de se dessaisir de l'héritage de son père, assurant qu'il aimerait mieux mourir que de commettre cette lâcheté.

Sans le savoir, il prononçait sa sentence ; car Jean n'était pas homme à se laisser toucher par la grandeur d'âme du prince, non plus que par la beauté et la douleur du jeune homme. Non-seulement il détestait son neveu, mais il le craignait. Arthur était brave, il était aimé des Bretons ; fiancé à la princesse Marie, fille de Philippe-Auguste, les plus beaux domaines que convoitait son oncle lui appartenait ; et, de plus, il avait des droits à la couronne d'Angleterre, comme fils de Geoffroi Plau-

tagenet, frère aîné de Jean. Le duc de Bretagne ne pouvait donc échapper à la mort. Dès que le projet de se débarrasser de lui fut arrêté dans l'esprit du roi, il se mit en quête d'assassins, promettant à celui des seigneurs de sa cour qui voudrait se charger d'accomplir cet acte toutes sortes de faveurs. Mais tous se défendirent de faire périr un jeune homme sans défense, presque un enfant; et Jean vit même s'éloigner de lui plusieurs de ses courtisans, révoltés d'une telle proposition.

Ne pouvant corrompre aucun de ses barons, il s'adressa à quelques écuyers qui, vaincus par ses instances et par son or, entrèrent dans la tour sous le prétexte de consoler Arthur; mais, en réalité, pour lui crever les yeux.

Le prince, sans défiance, les accueille comme des amis, et les remercie d'avoir éprouvé pour lui quelque intérêt; il s'accoutume à les voir, et trouve quelque distraction avec eux. Pourtant, il faut qu'ils agissent, le roi les presse. Ils en font l'aveu à Arthur et se préparent à exécuter leur horrible mission. Le jeune homme, saisi d'effroi, se jette à leurs pieds et les conjure avec larmes de ne point le maltraiter ainsi; il leur rappelle son affection, ses bontés; leur cœur s'attendrit... Ils hésitent... ils pleurent... Arthur est sauvé.

Mais ce n'était pas là ce que voulait Jean. Ne trouvant pas de bourreaux assez impitoyable, il se décide à n'avoir plus recours qu'à lui-même; il se présente au château de Falaise, et réclame du gouverneur Arthur de Bretagne, son neveu. Il n'y avait qu'à obéir. Le gouverneur lui remet le jeune prince, en prenant à témoin tous les barons qui accompagnent le roi que monseigneur Arthur est sorti sain et sauf de ses mains, et qu'il est innocent de tout le mal qui pourrait lui être fait. Jean fait conduire le duc à Rouen, et le fait enfermer en une tour au bord de la Seine.

Quant à lui, il entra en Bretagne à la tête de son armée, et y guerroya jusqu'à ce que Philippe-Auguste l'attaquant, il lui fallut se tourner contre ce redoutable ennemi. Il fut vaincu à différentes reprises; et, ces revers augmentant sa haine contre

Arthur, il résolut d'en finir. Ne prenant avec lui qu'un écuyer, il s'en vint à la forêt de Mouléau, au dessus de Rouen, et y passa la journée. A mesure que l'heure fixée pour le crime avançait, Jean sentait l'épouvante le saisir. « N'aurais-je pas plus de cœur que les autres? » se demanda-t-il. Et, pour se donner de la résolution, il s'enivra.

La nuit venue, il monta en bateau avec son écuyer, et se rendit au pied de la tour où le duc de Bretagne était gardé. Maulac, c'était le nom de cet écuyer, mit pied à terre, et, faisant reconnaître du géôlier, pénétra auprès du jeune prince, qu'il invita à le suivre.

Arthur crut que c'était la liberté, tant pleurée, qu'on lui apportait, et, faible, souffrant, brisé par les chagrins qu'il avait endurés, mais plein de joie et d'espérance, il marcha sur les pas de l'écuyer. Lorsqu'il franchit le seuil de la tour, qu'il put respirer l'air pur de la nuit, lorsqu'il revit les étoiles qui çà et là perçaient les nuages, il voulut se jeter aux pieds de son libérateur; mais ses regards tombèrent sur la barque qui se balançait au rivage, et, au lieu d'un visage ami qu'il s'attendait à y voir, il reconnut son oncle. Un frisson secoua tous ses membres; il essaya de retourner sur ses pas et de chercher contre son persécuteur un abri dans cette prison où il avait tant souffert. La porte s'était refermée...

Jean, voyant sa terreur, et craignant qu'il ne lui échappât, s'efforça de le rassurer. « N'ayez nulle crainte, beau neveu, lui dit-il, je vous ai trop longtemps détenu: je viens vous rendre la liberté et vous veux conduire moi-même en votre duché de Bretagne. » En même temps il lui tendait la main et l'aidait à entrer dans la barque; car le jeune Arthur, si beau, si fort, si hardi naguère, n'était plus que l'ombre de lui-même et pouvait à peine se soutenir.

En proie à de sinistres pressentiments, le duc lève les yeux vers son oncle pour recueillir sur son visage un sourire de bonté qui vienne confirmer de telles paroles; mais un rire diabolique contracte les lèvres de Jean, et ses yeux lancent des

éclair. Arthur comprend qu'il est perdu. Tous ses beaux rêves d'avenir, toutes ses douces espérances lui reviennent en pensée; il revoit sa belle Bretagne, sa cour brillante, ses barons dévoués, et il se trouve là seul et sans défense, devant son mortel ennemi. Il songe aux glorieuses destinées qui tant de fois lui ont souri, et il va mourir... Oh! non... il ne mourra pas... il ne veut pas mourir... Cet homme dont l'œil le menace, c'est son oncle, c'est celui qui devrait l'aimer et le protéger... Il se jette à ses genoux, les embrasse, le supplie d'avoir pitié de sa jeunesse... Jean ne répond pas, et la barque glisse rapidement sur les flots.

On arrive auprès de la forêt où le roi s'est caché comme un larron en attendant les ténèbres, et Maulac cesse de ramer. Jean tire son épée. Arthur redouble ses prières, il pleure, il se traîne aux pieds de son bourreau... il lui offre sa couronne, et ne demande plus que la vie... C'est une si cruelle chose de mourir ainsi, lorsqu'on a dix-sept ans! Jean se trouble; mais de peur que ses larmes ne trouvent le chemin de son cœur, il se hâte, et, saisissant le pauvre enfant par les cheveux, il le renverse, le perce de son glaive, et lui en assène un furieux coup sur la tête. Maulac, saisi d'horreur, s'était jeté à genoux à l'autre extrémité de la barque. De crainte que sa victime ne puisse encore lui échapper, Jean se saisit d'une énorme pierre et l'attache au cou du cadavre, qu'il précipite dans la Seine, et va retrouver son armée.

Le lendemain, des pêcheurs ramenèrent dans leurs filets le corps du jeune prince, et le transportèrent dans un prieuré dépendant de l'abbaye du Bec. Les religieux le reçurent et l'inhumèrent pieusement, mais en secret, dans l'église de Notre-Dame-du-Pré.

Cet horrible crime ne profita point à celui qui l'avait commis. La nouvelle s'en répandit promptement, tant à la cour de France qu'au sein de la Bretagne consternée. Les états s'assemblerent en toute hâte à Vannes, et conférèrent le pouvoir à Guy de Thouars, veuf de la duchesse Constance, à titre de tuteur

d'Alix, sa fille; la princesse Eléonore, sœur aînée d'Arthur, à qui appartenait le duché, étant entre les mains des Anglais.

De son côté, Philippe-Auguste ne resta pas inactif. L'occasion était bonne pour dépouiller Jean-sans-Terre, il en profita. Il convoqua aussitôt les pairs du royaume, et cita devant leur tribunal le roi d'Angleterre, vassal de la couronne de France. Jean ne comparut point; mais il fut condamné à la mort et à la confiscation de tous ses biens. La première partie de la sentence ne put être exécutée; mais Philippe-Auguste se chargea de la seconde, et fit rentrer sous l'obéissance des rois de France le Maine, la Touraine, l'Anjou, le Poitou et la Normandie. Puis il maria la jeune princesse Alix à Pierre de Dreux, plus connu sous le nom de Pierre Mauclerc, et se fit rendre hommage du duché de Bretagne.

Pierre Mauclerc, blessé pendant la première croisade de saint Louis, tombé aux mains des infidèles, et racheté par ce prince, mourut sur mer en revenant en Bretagne.

REDON.

Cette ville, située au pied d'une montagne, à une certaine distance de la mer, a cependant sur la Vilaine un beau port où remontent les navires de deux cents tonneaux. Elle a de vastes ateliers pour la fabrication des vaisseaux, et sert d'entrepôt aux eaux-de-vie et aux vins que fournit le midi de la France. L'église de Saint-Sauveur est remarquable par la hardiesse de son clocher et la beauté de ses sculptures. C'est un monument fort ancien, car dès l'an 1462, Louis XI, qui voulait imposer sa volonté au duc de Bretagne et à tous les personnages importants de ce duché, entreprit de marier Françoise d'Amboise, veuve de Pierre II, au duc de Savoie. Françoise, qui depuis son veuvage, n'avait d'autre occupation que la prière, l'aumône et l'édification d'un grand nombre d'églises et de monastères,

refusa l'époux que le roi lui offrait. Louis XI, on le sait, n'aurait point à être contredit, et quand il craignait de ne pouvoir arriver à ses fins par la force, il employait la ruse. Il prétextait donc un pèlerinage à Saint-Sauveur-de-Redon pour s'emparer de la personne de Françoise ; mais ce fut en vain. La sainte princesse, avertie de son dessein, et protégée par le duc de Bretagne, qui rendait hommage à ses hautes vertus, sut échapper à ses recherches.

Vous vous étonnez peut-être, mes jeunes lecteurs, de ce que, sous le voile hypocrite d'une pieuse démarche, on cache de méchants projets, et vous avez raison : car c'est, en quelque sorte, choisir Dieu pour complice du mal qu'on médite. Mais vous savez que Louis XI était tout à la fois superstitieux à l'excès, et fourbe à vouloir tromper Dieu lui-même, qu'il portait à son chapeau des reliques et des images ; qu'il invoquait sans cesse Notre-Dame d'Embrun, sa bonne patronne, et ne laissait pas d'offenser chaque jour cette divine vierge par des actes de violence et de cruauté. Toutefois si, craignant Dieu et invoquant la sainte Vierge, il se rendit coupable de tant de crimes, qu'eût-il fait sans cette crainte et sans cette dévotion ? A part tout ce qu'on est en droit de lui reprocher, ce monarque si rusé, ce politique si habile, laissa la France plus forte et plus glorieuse qu'il ne l'avait trouvée ; il abaissa le pouvoir des grands vassaux de la couronne, et prépara l'unité de la monarchie.

Nous avons vu, en parlant de Landais, le tailleur de Vitré, les luttes entre Louis XI et François II, duc de Bretagne, luttes dans lesquelles François eût fini par succomber, si la mort n'eût enlevé son terrible adversaire. Nous ne nous en occuperons pas davantage, et, après avoir jeté un dernier coup d'œil à cette belle église de Saint-Sauveur, qui nous a emmené à nommer Louis XI, et au mouvement que donne à l'industrie de cette petite ville de trois mille habitants les nombreux navires qui, chaque jour, entrent dans son port, nous quitterons Redon et le département d'Ille-et-Vilaine, pour entrer dans celui de la Loire-Inférieure.

Ces deux départements sont ceux dans lesquels se retrouve au moindre degré l'esprit breton. Ils se sont plus civilisés que le reste de la province, ou, pour mieux dire, plus francisés. Les vieilles mœurs, les antiques coutumes s'y sont peu à peu effacés ; tandis qu'elles ont gardé toute la naïveté primitive dans cette autre partie de la Bretagne qui s'étend entre la mer du Nord et de l'Océan.

Outre les grands hommes que nous avons nommés dans les différents recits que nous avons faits, on doit citer, comme appartenant au département de l'Ille-et-Vilaine, le prince Eugène Beaubarnais, fils adoptif de l'empereur Napoléon ; le maréchal de Vauban, qui fortifia la plus grande partie de nos places de guerre ; l'abbé de Lammenais, et le fameux médecin Broussais.

NANTES.

La fondation de Nantes remonte, dit-on, au-delà de l'envahissement de la province par les Cimmériens, nos Bretons d'aujourd'hui. Toutefois, ce n'était qu'une simple bourgade, qu'augmentèrent les Nannètes lorsqu'ils en firent leur capitale. Après la conquête de l'Amérique, par Jules-César, les Romains, comprenant les avantages qu'on pouvait tirer de la situation de cette ville, l'embellirent et en firent le centre de leur commerce et l'entrepôt des métaux de cette province et de l'île de Bretagne, qu'ils allaient échanger, à Marseille et à Rome, contre les riches étoffes de l'Orient.

Mais Nantes ne devint réellement considérable que sous l'épiscopat de saint Félix. Ce grand homme, après avoir sauvé la ville des ravages de Clotaire, alors armé, comme nous l'avons dit, contre son fils Chramm, que Conan, roi de Bretagne, soutenait, resta maître de ce pays, qu'il fut charmé d'administrer au nom de ce même Clotaire dont il avait apaisé le courroux.

Le saint évêque, doué d'un rare génie, fit exécuter à Nantes d'immenses travaux. Il détourna le cours de plusieurs rivières, et de la Loire en particulier ; car Nantes en était alors éloignée de plusieurs lieues ; il fit élever des chaussées, creusa des canaux, construisit des routes, établit des moulins dont le pays manquait. Aussi, n'est-il pas d'éloges que ne lui donnent les écrivains du temps.

Après s'être occupé avec tant de zèle et de bonheur du bien-être de la population confiée à ses soins, Félix, jaloux d'élever à la gloire de Dieu un magnifique monument, jeta les fondements de la cathédrale, et en pressa tellement les travaux, qu'elle fut achevée en l'an 860. Cette église était d'une rare magnificence, s'il faut en croire la description des anciens. « Le vaisseau était, disent-ils si superbe en sa structure et riche en ornements et en parures, qu'il ne s'en trouvait point de pareil en toute la France. Toutes les parois en dedans étaient revêtues d'images et de peintures très-riches, faites à la mosaïque. La voûte, toute azurée et semée de grosses étoiles d'or, représentait le firmament. Tout le bâtiment était recouvert d'étain si fin et si brillant, qu'aux rayons du soleil ou de la lune il ressemblait à de l'argent. Elle avait trois tours pyramidales, dans lesquelles on voyait un grand nombre de cloches, grosses et menues. Les tables des autels ainsi que leurs colonnes étaient de marbre poli de diverses couleurs ; les arcades et les voûtes étaient enrichies de figures pétries de stuc et de plâtre tout doré, supportées par des piliers de marbre. Au milieu du temple, sur une haute colonne de marbre, était placé un crucifix d'or massif, dont la ceinture « était d'un riche drap tout grêle et battu de pierreries d'un prix inestimable. » Sur une autre colonne de marbre brillait une escarboucle si grosse, qu'elle rendait une admirable clarté pendant la nuit. Le pavé, de marbre de couleurs variées, réjouissait la vue.

Les calices, croix, piscines, chandeliers, et tout ce qui servait au service du saint lieu, était d'or ou d'argent, et tous les or-

nements des prêtres des plus précieuses étoffes qu'il fût possible de trouver.

Cette cathédrale était située au lieu même où fut bâtie, au *x*^e siècle, celle qui, sans être aussi magnifique que sa devancière, mérite cependant l'admiration des visiteurs. Arrêtons-nous-y un instant pour contempler ce que peuvent les patient efforts de l'homme, soutenu par la pensée religieuse, et disons que c'est à peu près à cette époque qu'on peut rapporter l'origine d'une grande partie de ces basiliques, dont la masse imposante, l'architecture hardie et les merveilleux détails nous étonnent et nous ravissent. Quand le *x*^e siècle fut près de finir, les hommes attendirent avec angoisse la dernière heure du monde ; car une croyance généralement répandue n'assignait à notre terre que mille ans de durée après la venue du Rédempteur.

Pendant que les uns, cherchant à s'étourdir sur cette fin prochaine de l'univers, dont ils allaient avoir l'effrayant tableau sous les yeux, se livraient aux fêtes, aux plaisirs, à la bonne chère ; les autres, et c'était le plus grand nombre, faisaient pénitence de leurs péchés, et employaient, à bâtir des temples à l'Éternel, les richesses dont il allait bientôt leur demander compte. A mesure que l'heure approchait, la crainte dont chacun était saisi s'augmentait, et le dernier jour de l'année 999 dut voir bien des repentirs, entendre bien des *mea culpa*, mais moins encore peut-être que celui qui lui succéda n'entendit de cantiques d'actions de grâces. Dieu prolongeait donc l'existence de ce monde qui l'avait imploré, il prenait pitié de l'univers, et voulait laisser aux chrétiens le temps d'exécuter les bonnes résolutions que la pensée d'une mort imminente leur avait suggérées. Chose étrange pour qui connaît l'instabilité et l'ingratitude des hommes ! L'impression causée par cette attente ne s'effaça point aussitôt que le danger se fut éloigné, mais, au lieu des larmes de douleur, silencieusement versées en présence des autels, ce furent des cris et des transports de joie, ce fut un enthousiasme si grand que de toutes parts on vit surgir,

comme un hommage à la clémence divine, ces hardis clochers, ces belles ogives, ces merveilleuses rosaces, que le ciseau de l'artiste se mit à déchiquer et à orner avec amour.

La cathédrale de Nantes possède le tombeau de François II, dernier duc de Bretagne, et de Marguerite de Foix, son épouse. Ce monument est connu sous le nom de tombeau des Carmes, parce qu'il fut transporté de l'ancienne église de ce nom dans celle où on le voit aujourd'hui. Ce magnifique mausolée, chef-d'œuvre de Michel Columb, fut exécuté en 1507, d'après les ordres d'Anne de Bretagne, dernière duchesse de cette province, et reine de France. Il est en marbre blanc, noir, rouge et vert, et a plus de cinq pieds d'élévation. Il repose sur un socle en marbre blanc, couvert d'une mosaïque représentant des hermines à la lettre F entrelacées. Il est orné de quarante-trois statues en marbre, dont deux statues colossales, celles de François et de Marguerite, couchées sur une table de marbre noir, qui recouvre le mausolée. Tous deux portent la couronne et le manteau ducal. Des carreaux, soutenus par trois anges agenouillés, supportent ces deux têtes, d'une admirable expression. On ne peut surtout se lasser de contempler celle de la duchesse, qui reflète quelque chose du bonheur ineffable que Dieu réserve à ses élus. Les mains de ces illustres morts sont jointes sur leurs poitrines; aux pieds de François est couché un lion, symbole de la force et de la grandeur d'âme; à ceux de Marguerite, une levrette, emblème de la soumission et de la fidélité. Entre les pattes de ces animaux sont les écussons de Bretagne et de Foix. La justice, la prudence, la tempérance et la force, sont représentées debout aux quatre angles du tombeau. La justice est le portrait de la duchesse Anne; elle tient un glaive de la main droite, et de la gauche la balance et le livre des lois; elle porte la couronne fleurdelisée et fleuronée, en qualité de reine de France et de duchesse de Bretagne. Le statuaire, au lieu de s'inspirer des modèles antiques, a reproduit, dans presque toutes les figures de ce monument, les traits et la physionomie de ses compatriotes. La prudence est représentée, comme le

Janus des anciens temps, avec deux visages : l'un, tourné vers le passé, est celui d'un vieillard; l'autre, regardant l'avenir, est celui d'une jeune femme; tous deux sont empruntés au type bas-breton. La tempérance, vêtue d'habits religieux, tient d'une main une horloge, et de l'autre un mors de bride. La force, dont la cuirasse est d'un travail admirable, étrangle un monstre de la main droite, et porte dans la gauche une tour crénelée. Les douze apôtres, placés dans des niches de marbre rouge, garnissent le premier étage du tombeau sur ses deux faces latérales, et seize statuette, placées chacune dans un médaillon, ornent sur ses quatre faces le bas du mausolée. Ces statuette sont autant de pleureuses, dont le visage et les mains sont en marbre blanc, et les draperies en marbre vert. Enfin, deux statuette représentant Charlemagne et saint Louis sont placées en haut du monument; à la même hauteur et dans des niches semblables, celle des apôtres, celles de saint François et de sainte Marguerite, patrons du duc et de la duchesse, en achèvent le côté opposé. La tradition ne dit pas combien Michel Columb consacra d'années à ce gigantesque travail; mais quand on en examine toutes les parties, si merveilleusement achevées, on se sent presque aussi effrayé que ravi à la pensée de ce qu'une telle œuvre a dû coûter de temps et de patience. L'école française n'a rien, à ce qu'on assure, qu'on puisse comparer à ce mausolée, qui n'eût pas déshonoré le ciseau de Michel-Ange.

Ce qui frappe surtout l'admirateur attentif, c'est l'expression variée et pourtant vraie de ces figures, dont chacune excite dans l'âme des sentiments divers, mais toujours dignes de l'auguste lieu où il se trouve, toujours grands et salutaires comme tout ce qui rappelle à l'homme le néant de ce qui passe, et le fait rêver à la suprême félicité que la mort apporte au juste.

Cette description de la cathédrale érigée par saint Félix, et du tombeau des Carmes qu'on admire à si juste titre dans celle qui l'a remplacée, nous a fait abandonner l'histoire de Nantes. Revenons-y pour assister à une scène de désolation qui se passe

dans ce temple même que l'illustre évêque de Nantes s'était plu à orner avec tant de magnificence.

En 845, les Normands ayant pris d'assaut la ville de Nantes, la mirent à feu et à sang; puis, sans respect pour la demeure du Très-Haut, ils envahirent la cathédrale où les habitants s'étaient réfugiés avec saint Gobart, qui occupait alors le siège de saint Félix, et, les ayant forcés d'en sortir, ils les massacrèrent impitoyablement. Ils revinrent saccager, encore une fois, le comté et la ville, sous la conduite de leur fameux chef Rollon. Ils furent vaincus par Alain-le-Grand, roi des Bretons, qui s'occupa pendant un long règne à réparer les maux causés par ces barbares, non seulement dans le pays de Nantes, mais dans toute la Bretagne. Mais, après la mort de ce prince, les invasions normandes recommencèrent, se succédèrent presque sans interruption pendant trente ans, et telle fut la terreur que ces pillards inspirèrent, que, pour soustraire à leurs profanations les saintes reliques des patrons de la Bretagne, les évêques et les abbés les emportèrent en Angleterre.

En 937, Alain-Barbe-Torte commença contre eux une guerre acharnée. Après avoir essuyé quelques revers qui ne le découragèrent point, il les battit à Doi et les refoula jusqu'à Nantes. Il rencontra les Normands au Pré-Saint-Aignan. A la première attaque, il eut le dessous, et les ennemis le poussèrent jusque sur une montagne voisine. Là, il n'avait rien à redouter d'eux, mais il était étroitement bloqué, et, comme la chaleur était extrême, lui et les siens ne tardèrent pas à souffrir de la soif. Cette souffrance devint si cruelle, que les Bretons en étaient à demi-vaincus. Mais, dit la chronique, ils appelèrent à leur aide la benoîte vierge Marie, mère de notre Seigneur, afin qu'elle daignât ouvrir une fontaine où ils pussent se désaltérer et reprendre leurs forces. La Vierge ouït leur prière, et fit jaillir en ce lieu une source qu'on nomme la Fontaine-de-Sainte-Marie, où, s'étant désaltérés en louant Dieu, ils retournèrent au combat, plus vaillants que jamais, et battirent complètement leurs ennemis, qui s'enfuirent à leurs vaisseaux.

Alain pénétra ensuite dans la ville de Nantes, et il la trouva en une telle désolation, que ni lui ni ses braves chevaliers ne purent retenir leurs larmes. Toute la population de cette belle cité l'avait abandonnée, toutes les maisons en avaient été détruites, et de la cathédrale de Saint-Félix il ne restait plus que des ruines.

Alain prit en pitié cette malheureuse ville, et la fit reconstruire. Puis, pour lui procurer des habitants, il en fit un lieu d'asile où tout serf devenait libre et échappait aux poursuites de son maître.

Mais Nantes jouissait à peine du fruit de ses généreux efforts, que les Normands, profitant de la faiblesse des successeurs de Barbe-Torte, l'assaillirent de nouveau. Grâce au courage de sa nouvelle population, grâce surtout au château-fort dont son second fondateur l'avait dotée, elle résista à ces farouches guerriers et les mit en fuite. Elle respira jusqu'en 992; alors le comte de Rennes s'en empara comme si ce n'eût pas été assez de la guerre étrangère pour épuiser ce malheureux pays. L'histoire de Nantes n'offre aucun événement important depuis cette époque jusqu'à celle où la rivalité de Jeanne de Penthièvre et Jean de Monfort vint mettre la Bretagne en sang. Nous nous occuperons de cette guerre après avoir examiné les monuments de Nantes et mentionné l'héroïque résistance qu'à diverses reprises cette ville fit aux Anglais.

Lorsque le roi Henri IV, en traitant avec Mercœur, comme nous l'avons dit dans l'une des premières pages de ce livre, eut désarmé la sainte ligue, il vint à Nantes, et, à la vue de son beau port, de ses antiques édifices, de son commerce, il s'écria : « Ventre-saint-gris ! ces ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons ! » C'est à Nantes que ce monarque signa l'édit par lequel il accordait aux protestants la liberté de conscience, des places de sûreté et le droit d'exercer publiquement leur culte en un certain nombre de lieux, édit qui fut révoqué par Louis XIV.

Le château bâti par Barbe-Torte subsiste encore, du moins

en partie. C'est une masse de bâtiments irréguliers et flanqué de tours rondes ; on en a fait un magasin à Poudre.

Le château de Bouffay a été construit, dit-on, vers l'an 990 par Conan-le-Tors ; mais sa haute tour n'a été bâtie qu'en 1662. Elle renferme l'horloge et la cloche du beffroi, qui pèse, à ce qu'on assure, 8,250 kilogrammes.

Nantes conserve encore quelques débris d'églises remarquables par leurs sculptures ; mais chaque jour quelque portion de ruines disparaît. Il ne reste plus des anciennes fortifications que quelques pans de muraille, et une ville toute moderne s'élevé sur l'antique cité. Elle est très-bien bâtie, a de magnifiques places publiques et de somptueux édifices. Le plus beau est l'hôtel de la préfecture, qui date du siècle dernier. Deux façades d'ordre corinthe, un superbe péristyle, l'escalier qui conduit aux appartements, la salle des pas-perdus et celle des délibérations méritent d'être cités. La salle de spectacle, construite en 1810, et la Bourse achevée en 1812, sont aussi deux constructions remarquables. L'île Feydeau, le quartier Graslin, la place Royale, peuvent être comparés aux plus beaux quartiers de Paris.

La situation de Nantes est délicieuse. Elle est assise au bord de la Loire, à l'extrémité de riches prairies, bordées de coteaux couverts de vignes. Rien n'est plus beau que ses quais, rien n'est plus animé que son port, où de nombreux navires arrivent chaque jour. Elle fait un commerce immense ; car, bien qu'elle soit à douze lieues de la mer, la Loire, source de sa richesse, y mène des marchandises de tous les pays connus et en facilite le transport à l'intérieur de la France.

Nantes a, en outre, des fabriques de toiles de coton, des raffineries de sucre, des blanchisseries de cire, des laboratoires pour la préparation des acides, et des ateliers de construction pour le grand et le petit cabotage. Elle compte plus de quatre-vingt dix mille habitants.

Pendant que Saint-Malo donnait à la France le fameux corsaire Duguay-Trouin, Nantes lui donnait Jacques Cassart, dont

les services, moins éclatants peut-être, n'en furent pas moins réels. Mais tandis que le Maloin, issu d'une noble famille, façonné de bonne heure aux belles manières et riche à millions, brillait à la cour de Louis XIV, le bourgeois nantais, plus brave qu'élégant, et pauvre d'ailleurs, y fut mandé par le grand roi, qui voulait et savait récompenser tous les mérites. Jacques s'y rendit ; mais sa gaucherie et la simplicité de son costume égayèrent fort les courtisans, qui n'étaient pas habitués à recevoir de semblables visiteurs. Heureusement pour Cassart, Duguay-Trouin l'ayant reconnu au milieu des jeunes seigneurs, courut à lui, et, après l'avoir embrassé, lui prit la main et le présenta aux rivaux, tout surpris de l'accueil que cet étranger recevait du corsaire, alors en toute faveur auprès du roi. On cessa de rire, comme vous pouvez le penser, mes amis, et ce fut à qui témoignerait au nouveau venu le plus de considération et de respect lorsque Duguay Trouin eut prononcé ces mots : « Voici, messieurs, le premier marin du monde, je donnerais toutes mes victoires pour une des siennes ! »

Le général Cambronne, dont on citera toujours ce mot héroïque, prononcé lors du désastre de Waterloo : « La garde impériale meurt et ne se rend pas ! » est né à Nantes.

C'est dans ce pays qu'a pris naissance, on l'assure du moins, le comte de Barbe-Bleue, qui nous a tous fait frissonner tant de foi, pendant notre enfance. Seulement la réalité est mille fois plus horrible que la fiction à laquelle elle a donné lieu.

Giles de Retz était un puissant seigneur, le plus riche peut-être de toute la Bretagne. Il dissipa follement cette immense fortune, et, ne voulant pas rompre avec les habitudes de luxe et de prodigalité qu'il avait prises, il résolut de consacrer ses jours et ses nuits à la découverte d'un secret auquel beaucoup d'autres se sont adonnés aussi vainement que lui, au secret de faire de l'or. Il étudia l'alchimie et la magie, fit venir à grands frais de l'Orient des professeurs en la noire science, et souilla de sang ses premières opérations. Insensiblement il devint le

déau de la contrée; les petits pères, les bergères, tous les enfants attardés étaient enlevés par ses émissaires et amenés dans son château, où une affreuse mort les attendait. Cela dura longtemps. On n'entendait de toutes parts que des cris de douleur : les mères redemandaient leurs fils, leurs filles à tous les arbres des forêts, à tous les buissons, à tous les ravins; les pères jetaient leurs filets dans toutes les rivières, pour retrouver au moins le corps de leurs enfants bien-aimés et les inhumer en terre sainte. Ni les bois, ni les ornières profondes, ni les rivières, ni les ruisseaux n'avaient une victime à rendre, mais quand on pénétra dans le repaire de Gilles, on en trouva plus de cent. Il fut traduit devant la justice et condamné à être brûlé vif. On vit longtemps, à Nantes, le monument expiatoire élevé au lieu de son supplice.

Un autre souvenir, plus récent et peut-être plus terrible encore, vient attrister l'âme de l'étranger qui parcourt cette ville, c'est celui de Carrier, le plus farouche de tous les proconsuls de la terreur. Ce qu'il envoya à la mort d'hommes, de femmes, de jeunes filles, est innombrable. La guillotine lui paraissait insuffisante; ce tigre inventa les noyades de la Loire et les mariages républicains. Ses bateaux quittaient le port, chargés d'une multitude de suspects; Dieu sait ce qu'il fallait pour devenir suspect à ses yeux! et quand ils avaient gagné la pleine mer, au moyen d'une soupape qu'on ouvrait, tout leur chargement s'engouffrait dans les eaux. Quant au mariage, le féroce comique avait imaginé de lier, l'un à l'autre, deux victimes de sexe différent, et de les faire jeter dans la Loire. Quand le hasard voulait qu'un prêtre et une religieuse eussent à subir ce supplice, c'était une étrange bonne fortune pour Carrier et son ignoble entourage. On se demande comment toute une population sensée, honnête, généreuse, pouvait souffrir de semblables atrocités sans se lever en masse contre celui qui les ordonnait, et on se le demande sans trouver à cette question une réponse dont l'esprit soit satisfait. Ce n'était pas que le courage manquât, il n'y en eut peut-être jamais plus qu'à

cette époque : on vit des femmes, des enfants crier : Vive le roi! pour mourir avec leurs maris, avec leurs pères; on vit des milliers de personnes périr pour avoir donné asile à des prêtres ou à d'autres suspects, sans que la crainte de cette mort pût glacer la compassion ou étouffer la charité dans les cœurs. Bien des jeunes filles partirent pour l'échafaud comme pour une fête, et tous ces saints prêtres, tous ces vieux nobles, tous ces chrétiens fidèles, qui n'avaient pu renier ni leur Dieu ni leur roi, y montèrent comme s'ils fussent montés au ciel. La raison de la stupeur générale fut peut-être celle-ci, que je me rappelle avoir trouvée dans je ne sais plus quel auteur : Chacun, gardant pour soi-même ce qu'il avait de courage, mettait toute sa gloire à subir la mort avec fermeté, et se fût cru coupable de faiblesse s'il eût tenté quelque effort pour s'y soustraire. « Que qu'il en soit, cette inaction, ce courage passif prolongea le règne de la terreur, et coûta à la France entière le plus pur de son sang.

La Bretagne, toutefois, ne supporta pas sans essayer de défendre sa liberté et sa foi, cet odieux despotisme de la hache. Tout nous rappellera ces héroïques efforts, lorsque nous parcourrons la Basse-Bretagne, qui en a été le théâtre.

N'oublions pas, avant de quitter Nantes, de citer son plus beau titre de gloire. C'est dans cette ville, alors bien peu considérable encore, que saint Clair, l'apôtre de l'Armorique, bâtit la première église chrétienne. Les deux plus anciens martyrs de cette sainte religion furent deux jeunes gens appartenant à cette cité, Donatien et Rogatien. Deux croix qu'on remarque non loin du petit séminaire de Nantes, désignent à la vénération des fidèles le lieu où ces deux frères subirent la mort pour le nom de Jésus-Christ. Albert le Grand, auteur de la vie des saints de Bretagne, raconte ainsi l'histoire de ces martyrs :

« Les satellites prirent le saint en sa maison et lui firent savoir la volonté de leur maître : le jeune homme les traita humainement, et ayant donné le baiser à son frère Rogatien et pris congé de ses domestiques, s'en alla avec eux vers le presbytère de Bretagne.

dent, lequel, de prime abord luy tint ces paroles : « D'autant que nous avons ouy parler de toi, ô Donatian, comme de celuy qui ne se contente pas seulement de denier le culte et adoration deüë aux dieux Jupiter et Apollon, de qui nous tenons la vie et la conservation, mais encore les charges d'injures, d'offenses et de blasphèmes, persuadant au peuple que son salut consiste à croire au crucifié; je suis résolu de te punir si rigoureusement que les autres chrestiens y prendront exemple. » Le saint martyr répondit : « Vous dites la vérité sans y penser, seigneur président; que je tasche à convertir tout le peuple à la foy de Jésus-Christ, auquel consiste leur salut, car c'est tout mon souhait. » Le président, plus que devant en colère, lui répondit : « Ou bien mets fin à tes discours superflus, ou, en peu de temps, je mettrai fin à ta vie. — Les tourments dont tu me menaces t'attendent, répartit le saint, et tu t'embarrasseras dans le filet que tu m'as préparé, d'autant plus que tu ne veux ouvrir tes yeux à la vraie lumière, mais persistes, opiniastre, à ton aveuglement. »

« Cette réponse, pleine de liberté et de franchise offensa le président, lequel ordonna qu'il fust mené en prison, où on luy mit les fers aux pieds et les carcans au col et aux mains, pour voir si ces rigueurs le pourraient fléchir. Et aussitost fist venir son frère saint Rogatian, et le voulut par belles paroles induire à obéir aux édits impériaux. Rogatian ne se montra pas moins courageux que son frère. Tous deux furent mis dans la même prison, les fers aux pieds, les menottes aux bras. Ce qui contristoit Rogatian, c'étoit qu'il n'avoit pas reçu le sacrement de baptesme et de confirmation, à cause de l'absence du saint évesque et de ses prestres; de quoy saint Rogatian s'estant aperceü, le consola, l'assurant que son propre sang luy servirait d'eau baptismale: et, la nuit suivante, pria Dieu pour luy en cette manière: « Seigneur Jésus-Christ, vers qui les bons desirs sont recevables autant que les effets, quand on ne les peut produire, je vous supplie qu'à mon frère Rogatian la foy soit don de baptesme, et s'il arrive que demain nous mour-

rions par le glaive, pour la confession de vostre saint nom, que l'effusion de son sang luy soit sacrement de cresseme! » Saint Rogatian répondit : Amen; et passèrent le reste de la nuit à chanter des hymnes de louange, remerciant Jésus-Christ de l'honneur qu'il leur faisoit et priant de les rendre dignes d'endurer la mort pour son saint nom. »

Le lendemain les deux frères furent élevés sur le chevalet, fouettés en public, conduits hors la ville, percés d'une lance de guerre et décapités.

La vue de leur courage, la céleste sérénité avec laquelle ils avaient reçu la mort, gagna à leur foi de nouveaux disciples; car, lorsque la nuit fut venue, de pieuses mains recueillirent leurs corps et les ensevelirent au lieu du supplice, où plus tard il s'opéra de nombreux prodiges.

JEAN DE MONTFORT ET JEANNE DE PENTHIÈVRE.

Le 30 avril de l'an 1581, le bon duc Jean III, que le peuple chérissait, étant venu à mourir sans laisser d'enfants, Jean de Montfort, son frère de père, et de Jeanne de Penthièvre, sa nièce, se disputèrent son beau duché. Jean III avait, à ce qu'on assure, fait son testament en faveur de cette princesse; ce testament n'ayant pas été retrouvé, Montfort prétendit que c'était lui qui y était désigné comme l'héritier du duc, et, ni l'un ni l'autre ne voulant renoncer à cette prétention, il s'en suivit une guerre qui dura vingt-quatre ans. Jeanne avait épousé Charles de Blois, neveu du roi de France, Philippe de Valois. Ce monarque embrassa, par conséquent, la cause des Penthièvre, et Jean de Montfort, trop faible pour lutter seul contre un parti si puissant, appela à son aide les Anglais, ces éternels ennemis de la France. Ce fut la Bretagne qui supporta tous les maux de cette guerre, dont la succession de Jean III ne fut en réalité que

le prétexte, et dont cette haine profonde des deux plus puissantes nations de l'Europe fut le véritable motif.

Jean de Montfort était, au dire de tous les auteurs du temps, un prince si vaillant, si beau, si généreux, si aimable, qu'on n'eût pu trouver un chevalier plus accompli. Toute la bourgeoisie et tout le peuple de Bretagne étaient pour lui. Charles de Blois, qui se disposait à soutenir les droits de Jeanne de Penthièvre, ne lui cédait ni en courage ni en grandeur d'âme ; aux qualités d'un guerrier, il joignait les vertus d'un saint ; et s'il eût pu douter de la légitimité des prétentions de sa femme, il eût renoncé sans aucune hésitation à disputer la couronne à Jean de Montfort et à verser injustement le sang de tant de braves gens.

Jeanne de Penthièvre était digne de ce que le duc Jean III avait voulu faire pour elle ; c'était un cœur vaillant sous une frêle enveloppe. La femme de son compétiteur, qui se nommait aussi Jeanne, et était de la maison de Flandre, donna aussi des preuves d'un courage, d'une sagesse et d'une intrépidité admirables, et fut, en réalité, le héros de cette guerre.

Jean de Montfort se fit reconnaître à Nantes, puis, s'étant emparé des trésors de Jean III, il invita les seigneurs et barons du pays à lui venir rendre hommage, comme c'était la coutume lors de l'avènement d'un nouveau duc. Mais, grande fut sa surprise et celle de Jeanne, lorsque au lieu de la foule qu'ils attendaient, un seul seigneur se présenta. N'ayant pas la noblesse à fêter, ils choyèrent les bourgeois de Nantes et des environs, puis, mettant à profit l'argent du feu duc, ils rassemblèrent une nombreuse armée, attirée de tous les pays par l'appât du gain. Jean marcha alors à la conquête du pays, et s'empara, tant par la force que par la ruse, d'un grand nombre de places. Encouragé par ces premiers succès et ne voulant pas céder au roi de France, qui prétendait faire couronner Jeanne de Penthièvre, il alla solliciter le secours de l'Angleterre. Edouard III y régna alors. Outre la rivalité qui existait depuis longtemps entre les deux couronnes de France et d'Angleterre, Edouard III avait un

motif particulier d'aversion contre Philippe de Valois, qui, en vertu de la loi salique, avait été élevé au trône, tandis que lui, Edouard, petit-fils de Philippe le Bel, par sa mère, en avait été exclu.

La proposition de Montfort lui sourit, et il le renvoya en Bretagne, après lui avoir promis de le soutenir puissamment contre ses ennemis. A peine Jean fut-il de retour dans son duché, que Philippe le cita à comparaître devant lui et devant les pairs du royaume, pour avoir à répondre de l'usurpation de la Bretagne, dont il voulait, disait-on, faire hommage au roi d'Angleterre.

Jean accueillit avec courtoisie les envoyés de son suzerain, leur fit de grands présents, et, ayant réuni autour de lui une nombreuse et brillante escorte, il se rendit à Paris. Le lendemain de son arrivée, il se revêtit de ses plus riches habits, monta son plus beau cheval, et se présenta bardement devant le roi. Ayant ouï les reproches que Philippe avait à lui adresser, il protesta de son innocence ; quant à l'hommage du duché envers Edouard III, il déclara qu'il se croyait le légitime héritier de Jean III, son frère aîné, et s'offrit de rester au pouvoir du roi de France jusqu'à ce qu'il eût fait reconnaître ses droits.

Cette proposition fut acceptée ; mais Montfort ne l'eut pas plus tôt faite qu'il s'en repentit : dès qu'il fut rentré en l'hôtel qu'il s'était choisi, il se déguisa en marchand, et, laissant tous ses gens à Paris, avec ordre de mener le même train de vie qu'il eût été présent, il reprit le chemin de la Bretagne, accompagné seulement de quatre fidèles serviteurs, et arriva à Nantes avant que personne ne se doutât de son départ.

Les seigneurs et les barons, du jugement desquels il se méfiait ainsi, déclarèrent Jeanne de Penthièvre duchesse de Bretagne, et autorisèrent Charles de Blois à déposséder Jean de Montfort de cette province. Philippe de Valois l'en pressa et lui composa une armée de dix mille hommes, à la tête de laquelle figuraient la plus belle noblesse de France. Charles, quoique brave, se sou-

ciait peu du rôle de conquérant ; passer sa vie en prière et en méditations lui semblait le seul bonheur digne d'envie, et si Jeanne de Penthièvre y eût voulu y consentir, il se fût retiré dans un monastère. Mais Jeanne était trop jalouse de ses droits pour renoncer ainsi à l'époux qui devait les faire valoir ; elle retint Charles, qui, sans cesser de servir Dieu au milieu des armées, comme il eût pu le faire au fond d'un cloître, se montra aussi hardi et aussi vaillant que le meilleur de ses chevaliers.

Charles prit quelques places sur son chemin et vint assiéger Montfort dans Nantes. Jean s'y défendit courageusement ; mais bientôt les bourgeois de cette bonne ville, se voyant fort maltraités, eux et leurs biens, par les ennemis qui, sur l'ordre du duc de Normandie, depuis roi de France, sous le nom de Jean-le-Bon, décapitaient impitoyablement leurs prisonniers et lançaient les têtes dans la cité, au moyen de machines de guerre, résolurent de traiter avec eux. Selon quelques historiens, ils ouvrirent à l'armée de France les portes de leur ville ; selon d'autres, Montfort entra en capitulation avec le duc de Normandie. Quoi qu'il en soit, les conditions qu'avaient dû poser pour ce guerrier les bourgeois de Nantes, ou qu'il avait posées lui-même, ne furent point remplies. On l'enferma à la Tour du Louvre ; on l'y retint pendant quatre ans.

Philippe de Valois avait cru terminer la guerre en s'emparant de Jean ; mais il avait compté sans le courage et le dévouement de Jeanne de Montfort. Après le premier abattement que lui causa cette triste nouvelle, Jeanne résolut, quoi qu'on pût décider du sort de son époux, de tout faire pour assurer à son fils, encore au berceau, le duché de Bretagne. Imposant silence à sa douleur, elle quitta Rennes, où elle était lorsqu'elle apprit ce malheur, et, bien qu'elle eût grand besoin d'être consolée, disent ses historiens, ce fut elle qui se chargea de consoler les autres.

Elle parcourut les villes et les campagnes, parla au peuple et aux armées, et rattacha tous les cœurs à la cause de son en-

fant. Elle le portait sur son bras dans les assemblées, et, le montrant à chacun, elle disait :

» Mes amis, ne vous défiez de la grâce de Dieu. Nous sommes grandement infortunés de ce qui est advenu en la personne de monseigneur, mais j'espère, par la grâce de Dieu, qu'il sortira de là où il est tôt ou tard, et qu'encore nous le verrons sain et sauf. Prenez cœur et ne veuillez abandonner celui qui a mis toute son espérance, après Dieu, en vous et en votre loyauté. Et si Dieu nous défavorise, tant qu'il y demeure, voici un enfant légitime de son sang, nourri sous espérance que, par la grâce de Dieu, il sera un jour homme de bien et de valeur, et, croissant, rétablira la perte du père, et, malgré ses ennemis, lesquels, à cette heure, lui occupent sa terre. Ah ! seigneurs, disait-elle aux barons, ne vous déconfortez mie, ni ébahissez pour monseigneur que nous avons perdu, ce n'était qu'un seul homme ; véez ci son petit enfant, qui sera, si Dieu plaît, son restorier, et qui vous fera des bien assez. »

En l'entendant parler ainsi, en la voyant si forte, malgré sa douleur, personne ne pouvait retenir ses larmes, et chacun jurait de verser son sang pour défendre la courageuse duchesse et Jean de Bretagne, son petit enfant. Beaucoup de seigneurs cependant se rangèrent sous l'étendard de Charles de Blois, et ce prince ne doutait pas que la province ne fût bientôt soumise. Mais quand, l'hiver passé, il se remit à l'œuvre, il ne se trouva pas beaucoup plus avancé qu'avant la prise de son adversaire, car toutes les villes qui étaient alors au pouvoir de Montfort étaient restées fidèles à Jeanne et se montraient disposées à se bien défendre.

Charles alla mettre le siège devant Rennes, que Jeanne avait quitté pour se rendre à Hennebon, place qu'elle croyait plus sûre. Les bourgeois se défendirent d'abord vaillamment ; mais, las d'une inutile résistance, ils emprisonnèrent le gouverneur, qui refusait de capituler, et ouvrirent leurs portes aux Français. De là, Charles se rendit à Hennebon, où Jeanne attendait

les secours promis par Edouard III, à qui elle avait envoyé son fils.

L'arrivée de l'armée ennemie ne la déconcerta point; elle rassembla ses gens d'armes, et parvint à leur communiquer une partie de son enthousiasme. Dès les premières escarmouches, les assiégeants furent si rudement reçus qu'ils s'enfuirent, et que les seigneurs français furent, si l'on en croit les récits du temps, obligés d'employer les coups de bâton pour faire retourner à l'attaque leurs soudoyés, maltraités par cette courageuse garnison.

Jeanne, armée de pied en cap, parcourait la ville, montée sur un cheval de bataille; elle parlait à tous, nobles et bourgeois, ranimant l'espérance des uns, soutenant le zèle des autres et payant si bien de sa personne qu'exaltés par son exemple, les femmes, les jeunes filles, les enfants même, voulant contribuer à la défense de la place, ramassaient des pierres et les montaient sur les murailles, ainsi que de la chaux vive, des pots à feu et tout ce qui pouvait porter la mort parmi les assiégeants. Jeanne voyait avec une joie extrême ce dévouement qui lui promettait le salut, et, rendue plus hardie par ce commencement de succès, elle exécuta ce que peut-être aucun chevalier n'eût osé tenter à sa place.

Comme elle veillait à tout, elle s'aperçut un jour que les ennemis avaient quitté leur camp pour aller voir donner l'assaut, et qu'ils l'avaient laissé sous la garde de quelques valets. Alors, quittant précipitamment son poste d'observation, elle s'élança sur son cheval, et, ayant invité ses braves hommes d'armes à la suivre, elle sortit de la ville, se dirigea vers les tentes françaises et y mit le feu. La lueur de la flamme avertit bientôt l'armée du désastre dont elle était victime, et chacun se dirigeant en toute hâte vers le foyer de l'incendie, Jeanne comprit qu'elle ne pourrait ni regagner Hennebon sans combat, ni soutenir une lutte aussi si inégale; car elle n'avait que trois cents hommes à opposer à toutes les forces ennemies. Sans perdre un instant, elle prit sa course vers Auray, situé à trois lieues de là et

y arriva sans accident avec sa troupe, sauf quelques gens mal montés qui, étant restés forcément en arrière, furent pris par les Français.

L'inquiétude des habitants d'Hennebon devint extrême quand, la nuit arrivée, ils ne virent pas rentrer la comtesse; mais le lendemain et les jours suivants la consternation fut au comble parmi les soldats et les bourgeois. Ils ne savaient plus s'ils devaient continuer de se défendre ou entrer en capitulation avec les Français. Jeanne, devinant leur perplexité, comprit que tout était perdu si elle ne venait les reconforter par sa présence, et bravant de nouveau les plus grands dangers, elle reparut à la porte de la ville le cinquième jour après son départ. Elle avait quitté Auray la nuit, avec cinq cents hommes, destinés à renforcer la garnison d'Hennebon, et avait passé au point du jour tout près du camp ennemi.

Les Français, honteux et courroucés d'être tellement menés par une femme, à la vue de leur armée, donnèrent l'assaut le jour même, dans l'espoir de recouvrer leur honneur; mais ils furent repoussés et perdirent beaucoup de monde. Les chefs alors tinrent conseil et décidèrent qu'une partie de l'armée irait assiéger Auray, tandis que l'autre resterait devant Hennebon et en battrait les murailles, à l'aide de fortes machines qu'on ferait venir de Rennes. Charles de Blois se rendit à Auray. Louis d'Espagne, le vicomte de Rohan et Hervé de Léon continuèrent d'attaquer Jeanne. Hervé de Léon était ce seigneur qui seul s'était présenté pour rendre hommage à Jean de Montfort, lorsqu'il avait convoqué tous les barons dans sa bonne ville de Nantes. Grandement fêté par le comte et la comtesse, il avait embrassé leur parti et les avait vaillamment servis; mais Jeanne lui ayant fait de durs reproches, un jour que, par la faute de ce seigneur, il avait essuyé un échec, Hervé de Léon, aussi fier que brave, avait quitté son armée et rejoint celle de Charles de Blois.

Les redoutables engins de guerre étant arrivés, les assiégeants se mirent à battre sans relâche les murs de la place et

n'y avait nulle résistance à opposer à ces machines terribles, et les habitants, saisis de frayeur à la vue des ravages qu'elles exerçaient et à la pensée des excès auxquels se porterait le vainqueur irrité lorsqu'elles lui auraient enfin ouvert un passage, commencèrent à se communiquer leurs tristes réflexions. Jeanne avait beau se montrer partout, et se montrer aussi ferme, aussi résolue que jamais; le courage, ranimé un instant par sa parole, s'éteignait presque aussitôt. Le mot qu'elle craignait tant d'entendre fut prononcé tout bas d'abord, puis porté jusqu'à elle par une députation de la ville. Jeanne repoussa bien fort tout projet de capitulation et, rappelant aux bourgeois les promesses du roi d'Angleterre, dont on attendait encore les secours, elle leur dit si bien tout ce qu'elle attendait d'eux, elle fit preuve de tant de grandeur d'âme et de tant d'héroïsme, que les députés se retirèrent tout honteux de la démarche qu'ils avaient tentée.

Mais les Français avaient un auxiliaire dans la ville. L'évêque Guy de Léon se rendit auprès de son neveu Hervé, et, en ayant obtenu la promesse que, si la ville se rendait, il ne serait fait aucun mal à ses habitants, vint leur faire part de ces conditions qui leur étaient offertes. C'était plus que n'avaient osé espérer les bourgeois, aussi étaient-ils décidés à ouvrir les portes aux Français, lorsque Jeanne, en ayant eu avis, se rendit au milieu d'eux pour combattre cette résolution, qui devait causer la ruine de son enfant.

Longtemps les habitants furent insensibles à son discours; mais elle les pria tant, au nom de Dieu, d'attendre encore un peu avant de livrer la place, qu'ils lui accordèrent un délai de trois jours, après lequel, si nul secours n'était arrivé d'Angleterre, leur ville serait ouverte aux Français.

Qui pourrait peindre l'angoisse avec laquelle la comtesse attendit l'instant fixé pour son salut ou pour sa perte. Retirée en la chambré la plus élevée de la plus haute tour, elle resta, nuit et jour, l'œil fixé sur la mer, offrant à Dieu d'ardentes prières pour qu'il daignât lui envoyer l'aide qu'elle attendait. Si elle

n'eût eu que la mort à souffrir, nul doute qu'elle ne s'y fût facilement résignée; mais son mari qui languissait dans une prison; mais son fils qu'on dépouillait de son héritage, que deviendraient-ils si, le délai expiré, elle était remise aux mains des ennemis? Toujours dévorant du regard l'immensité de l'Océan, où pas une voile ne se montrait, elle atteignit le troisième jour, qui devait voir la ruine de toutes ses espérances.

Malgré les intolérables souffrances qu'elle endure, Jeanne trouve que le temps fuit avec la rapidité de l'éclair, elle voudrait qu'il lui fût donné, comme autrefois à Josué, d'arrêter le cours du soleil. La flotte attendue ne paraît pas encore, et l'heure fatale va sonner.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! » s'écrie Jeanne. Et elle se jette à genoux devant la fenêtre, en versant d'abondantes larmes.

Des pas retentissent dans les escaliers; on frappe à la porte de l'appartement, la comtesse essuie ses yeux, se relève et va ouvrir. Ce sont les députés de la ville qui viennent la sommer de tenir la parole qu'elle leur a donnée, et de capituler avec les Français. Jeanne les implore de nouveau, leur parle de son mari, leur maître et seigneur, et son petit enfant, que le roi Edouard a reçu à sa cour, et qu'il ne peut manquer de protéger en envoyant à Hennebon une armée considérable. Elle leur dit que ce secours ne doit pas tarder désormais, et elle insiste pour qu'un second délai lui soit accordé. Elle menace de la vengeance de Montfort ceux qui abandonneront lâchement sa cause, puis renonçant bientôt aux menaces, elle supplie avec larmes les bourgeois, qui paraissent un instant hésiter. L'espoir rentre au cœur de Jeanne; mais l'évêque arrive, et annonce que si la place n'est pas rendue dans un quart d'heure, elle sera brûlée et que tous les habitants en seront passés au fil de l'épée.

Une telle perspective détruit tout l'effet des paroles de la comtesse, et les bourgeois lui déclarent humblement que, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de sauver leur ville, ils vont,

bien qu'ils en soient marris, en remettre les clefs aux chefs des assiégeants.

Il n'y a pas à lutter ; Jeanne le comprend. Elle s'approche une fois encore de la fenêtre pour jeter un dernier adieu à ces flots sur lesquels, pendant les trois jours qui viennent de s'écouler, il lui a semblé tant de fois voir s'avancer des libérateurs. Soudain un cri de joie lui échappe. « Les voilà ! Ce sont eux !... » En effet, c'était la flotte qu'Edouard envoyait au secours de Jeanne, flotte que les vents contraires avaient retenue pendant deux mois dans la Manche.

Il ne fut plus question de capituler. Les bourgeois coururent en grande hâte annoncer par la ville l'heureuse nouvelle d'une délivrance prochaine ; et Jeanne, après avoir rendu grâces à Dieu, s'occupa de recevoir noblement les hôtes qui lui arrivaient. On peut juger de la fureur des assiégeants, lorsqu'ils virent débarquer cette armée au moment même où ils allaient être maîtres de la ville. Ils donnèrent promptement un nouvel assaut ; mais le courage était revenu aux habitants d'Hennebon ; chacun d'eux, se repentant d'avoir voulu livrer la ville, fit maintes prouesses pour le faire oublier, et les Français essuyèrent de grandes pertes. Le lendemain, les Anglais, sur la fin d'un magnifique dîner que leur avait donné la comtesse, se trouvant incommodés du bruit d'une machine de guerre qui battait la muraille, sortirent pour l'aller démolir ; ce qu'ils exécutèrent avec autant de bonheur que d'audace. De là ils coururent au camp français, mirent le feu aux tentes nouvellement reconstruites, et ne songèrent à rentrer dans la place que quand toute l'armée fondit sur eux. Alors même ils eurent honte de s'enfuir, et, ceux de la ville venant à leur secours, une bataille générale s'engagea. On se battit bien de part et d'autre, et, quand le soir fut venu, les Anglais rentrèrent dans Hennebon. Jeanne alla à leur rencontre, et les embrassa tous l'un après l'autre en signe de remerciement. Les archers continuèrent à envoyer du haut des remparts des milliers de flèches sur les

ennemis ; et, deux jours après, l'armée se rendait sous les murs d'Auray, où se tenait Charles de Blois.

Quand nous disons armée française, armée anglaise, il est bien entendu que dans chacun des deux camps se trouvaient des Bretons, seulement, ceux qui avaient embrassé la cause de Jean de Montfort étaient soutenus par les Anglais, et ceux qui s'étaient déclarés pour Charles de Blois l'étaient par les Français.

Un des chefs les plus redoutables de cette dernière armée était Louis d'Espagne, dont nous avons déjà parlé. Furieux de l'échec qu'il avait subi à Hennebon, il s'en vengea en faisant passer au fil de l'épée toute la garnison de Conquet, dont il s'était emparé. Gauthier de Mauny, ayant repris cette place pour Jeanne de Montfort, traita de la même manière les soldats qu'y avait laissés Louis. Celui-ci se rendit maître de Guingamp, que les habitants livrèrent après avoir massacré leur gouverneur, qui voulait défendre sa ville jusqu'à la dernière extrémité. Il s'empara ensuite de Guérande, qui fut saccagée par ses troupes et dont toute la population fut égorgée ; puis, ayant pris tous les navires qu'il rencontra sur ces rivages, il s'en alla guerroyer en mer.

Les gens d'Auray, réduits à une horrible famine, prirent un parti désespéré : ils sortirent de leur ville et essayèrent de se frayer un chemin à travers les soldats de Charles de Blois ; mais ils périrent presque tous, et Charles alla prendre Vannes et Carhaix.

Louis d'Espagne, après avoir navigué pendant quelque temps, revint avec sa flotte et débarqua dans le pays de Quimper, qui fut mis à feu et à sang. A la nouvelle de ces désastres, les plus braves chevaliers renfermés à Hennebon avec Jeanne marchèrent contre lui et prirent d'abord sa flotte. Les Bas-Bretons s'unirent à eux pour écraser leurs oppresseurs, et Louis, n'ayant plus avec lui que peu de monde, courut vers les vaisseaux dont il se croyait encore le maître. Sa surprise et sa rage, lorsqu'il les vit au pouvoir de l'ennemi, furent extrêmes ; il s'entendit sur

une simple barque, et, après avoir échappé ainsi à ceux qui le poursuivaient, il revint à terre et gagna Rennes. La comtesse fut fort émerveillée des beaux faits d'armes de Gauthier de Mauny et de ses compagnons et les fêta grandement à leur retour à Hennebon.

Edouard III, à qui elle s'était adressée de nouveau, lui envoya des renforts, et Charles de Blois alla remettre le siège devant cette place, qui avait résisté à Louis d'Espagne et à Hervé de Léon. Son armée s'était grossie de beaucoup de seigneurs bretons qui, croyant la partie de Montfort perdue, l'avaient abandonné.

Les guerriers d'Hennebon opposèrent à tous ses efforts une résistance héroïque, joignant la raillerie à la vaillance, ils feignaient d'essuyer, avec leurs chaperons, les murailles contre lesquelles les machines de guerre lançaient des pierres et des quartiers de roche. Ce que voyant le duc d'Espagne, il courut à la tente de Charles de Blois et le requit de lui accorder, en récompense de ses bons services, ce qu'il allait lui demander.

Charles, ne se doutant pas de ce qu'il allait exiger, s'y engagea sous la foi du serment. Alors Louis le somma de lui remettre, pour en faire sa volonté, le Bouteiller et du Fresnoy, qu'il retenait prisonniers. Charles, commençant à se repentir de son imprudente promesse, l'interrogea sur le sort qu'il réservait à ces deux vaillants hommes, et lorsque Louis lui eut avoué qu'il voulait leur faire couper la tête devant les murs d'Hennebon, ce prince fit tout ce qu'il était possible de faire pour l'en dissuader. Mais Louis ne voulut rien entendre et jura que si Charles ne tenait point sa parole, il le quittait pour toujours.

La crainte de violer son serment fut sans doute plus forte sur l'esprit de Charles de Blois que celle de perdre un bon serviteur; quoi qu'il en soit, il fit amener les deux prisonniers et les remit à Louis d'Espagne, qui leur annonça que l'heure de leur mort était proche, et les invita à s'y préparer.

Les seigneurs joignirent en vain leurs instances à celles de Charles et aux réclamations des prisonniers. Louis déclara

que rien ne pouvait l'empêcher d'accomplir ce qu'il avait résolu.

C'eût été une tache pour toute l'armée française que le supplice de ces braves guerriers pris les armes à la main; aussi se trouva-t-il dans le camp quelqu'un pour avertir les seigneurs ennemis du sort qui menaçait deux des leurs. Jeanne savait quel danger courait ces deux bons serviteurs, car elle connaissait Louis d'Espagne; aussi supplia-t-elle les gentilshommes qui l'entouraient d'essayer de les sauver, ce qu'ils promirent de grand cœur. A l'heure où les prisonniers résignés se préparaient à mourir, on entendit un grand tumulte aux abords du camp. C'étaient les assiégés qui, ayant à leur tête le sire de Clisson, s'étaient avancés jusqu'aux premières tentes, les renversaient et sur leur passage un grand nombre de victimes. En un instant chacun fut debout et courut à l'ennemi, qui regagna, en se défendant, les portes de la ville. Les archers qui gardaient les remparts criblèrent de traits les Français, qui le leur rendirent, et l'action se prolongea ainsi. Pendant ce temps, un groupe de cavaliers d'Hennebon s'étant rendu droit aux tentes de Charles, avaient enlevé les deux prisonniers. Lorsqu'ils furent en sûreté dans la place, Clisson fit rentrer tous ses gens d'armes, et s'adressant aux Français, leur dit :

« Seigneurs ! Seigneurs ! vous gardez mal vos prisonniers !... »

Louis d'Espagne, devinant la vérité, courut au camp, et, ne trouvant plus ceux qu'il se faisait une si grande fête d'immoler à sa vengeance, il en fut vivement courroucé. Il alla trouver Charles de Blois, et réclama de lui deux autres prisonniers qui venaient d'être faits dans le combat; mais Charles, que son serment ne liait plus, les lui refusa, sans prendre nul souci de ses menaces ou de ses reproches, et ces deux seigneurs en furent si touchés, qu'ils combattirent dès-lors sous son étendard.

Après avoir tenu longtemps assiégée la place où Jeanne se défendait si vaillamment, Charles se vit contraint de l'aban-

donner. La trahison lui livra la ville de Jugon ; mais cet avantage ne le consola pas de la nécessité de céder, pour la seconde fois, devant une femme.

Edouard III envoya en France une nouvelle flotte, non pour Jeanne, qui était allé quérir ce nouveau secours, mais parce qu'il convoitait la conquête de la Bretagne. Les vaisseaux français marchèrent à la rencontre de cette flotte, sous le commandement de Louis d'Espagne et du génois Doria. Robert d'Artois et plusieurs illustres seigneurs anglais étaient leurs adversaires. De part et d'autre on fit des prodiges de valeur, et les navires s'étant tellement approchés les uns des autres, qu'on pouvait combattre comme sur terre, il y eut un affreux carnage. Jeanne surtout se distingua dans cette action; elle revenait d'Angleterre, sur l'un de ces vaisseaux; elle mit l'épée à la main, et ne cessa de se conduire, pendant tout le combat, comme eût pu le faire le plus vaillant homme de guerre. La nuit étant venue séparer les deux flottes, il fut convenu que le lendemain matin, à l'aube, on reprendrait les armes; mais assez de sang avait été versé. Une tempête s'éleva, les Français gagnèrent la haute mer, et Jeanne vint aborder non loin de Vannes. Elle avait perdu quatre bâtiments, et Charles, deux. Secondé de Robert d'Artois, elle alla assiéger Vannes et s'en empara. Mais elle n'occupait pas longtemps cette place; les chevaliers qui en avaient été chassés revinrent à la charge, et l'en chassèrent à son tour. Robert d'Artois, blessé dans cette attaque, mourut en regagnant l'Angleterre.

C'était lui qui avait inspiré à Edouard le désir et l'espoir de conquérir la France; aussi, en apprenant la nouvelle de sa mort, le monarque anglais résolut de venir, en personne, commander ses armées. Il appela autour de lui tous les gens d'armes de son royaume, débarqua à Brest, enleva un grand nombre de places, et entra à Hennebon, où la comtesse le reçut et le festoya joyeusement. Puis il attaqua à la fois Vannes, Rennes et Nantes; et, après avoir laissé devant ces deux dernières places ses plus habiles capitaines, il revint à Van-

nes, où se passaient les plus beaux faits d'armes. Sur ces entrefaites, Louis d'Espagne attaqua la flotte anglaise et la réduisit en un tel état, qu'elle dut chercher asile à Hennebon et à Brest.

Quand Philippe de Valois vit Edouard arriver en Bretagne avec une armée considérable, il n'abandonna pas son neveu, et lui envoya plus de trente mille hommes, sous les ordres du duc de Normandie (depuis roi de France, sous le nom de Jean le Bon). Ces troupes marchèrent au secours de Nantes, dont Edouard n'avait encore pu s'emparer, et celui-ci ne jugea pas propos de les attendre. De là, elles se rendirent à Vannes, qu'Edouard abandonna également, et se trouvèrent en présence de l'armée anglaise. Philippe VI était attendu dans le camp français, et devait amener de nouveaux renforts. Les seigneurs d'Harcourt et de Clisson en firent, dit-on, informer secrètement le roi d'Angleterre qui, profitant de cet avis, offrit la bataille au duc de Normandie. Les deux armées allaient en venir aux mains, lorsque Philippe arrivant, Edouard changea d'avis, et se fit attendre pendant plusieurs jours par ce redoutable ennemi, ce qu'il ne faisait sans doute que pour laisser à l'ardeur des Français le temps de s'éteindre, puis il s'avança vers eux.

Cette bataille eût été décisive, peut-être, et eût mis fin à cette longue et cruelle guerre dont la Bretagne était le théâtre; aussi chacun en attendait l'issue avec autant d'impatience que de crainte; mais elle n'eut pas lieu. Le pape Clément VI, saisi de douleur à la pensée de tant de braves gens dont le sang avait déjà coulé sans éteindre cette querelle, et plein d'une profonde pitié pour ceux qu'attendait le même sort, se souvint que c'était à lui, père de tous les chrétiens, d'essayer de rétablir la paix entre ces deux grandes puissances, qui menaçaient de s'exterminer plutôt que de se rien céder. Il dépêcha vers ses deux fils de France et d'Angleterre deux vénérables vieillards, deux princes de l'Eglise, chargés de leur représenter les maux qu'avait causés leur obstination réciproque, et de les supplier,

au nom du Christ, leur commun maître, d'oublier toute haine et de ne plus prodiguer ainsi la vie de leurs fidèles sujets.

La mission de ces hommes de Dieu était difficile à remplir, car cette haine qu'ils étaient chargés de calmer avait jeté de profondes racines dans le cœur des deux rois, et chacun d'eux tenait à honneur de n'y point renoncer. Cependant la sainte parole des légats ne pouvait rester sans effet; remplis du zèle de la charité, et soutenus par l'autorité divine dont ils étaient les représentants, ils parvinrent à faire signer aux envoyés de Philippe et d'Edouard une trêve de trois ans, et à faire jurer sur l'Evangile, que ces deux souverains s'en rapporteraient, pour leurs griefs personnels, à la décision du Saint-Père.

Edouard reprit, avec toute son armée, le chemin de l'Angleterre, et Philippe, celui de France. Mais le traité conclu à Malestroit, sous l'influence des deux légats, n'ayant pas été statué sur les prétentions de Jean de Montfort et de Charles de Blois, la Bretagne, bien que réduite à ses propres forces, ne se trouva pas moins divisée entre ces deux partis, qui, n'étant pas liés par le serment de Philippe et d'Edouard, reprirent bientôt les hostilités.

D'un autre côté, le roi de France ayant eu connaissance de la trahison dont Olivier de Clisson s'était rendu coupable, en livrant aux Anglais le secret de son arrivée, le fit arrêter et décapiter, sans autre forme de procès. Puis ayant fait saisir quatorze autres seigneurs bretons, il les fit périr de même.

L'indignation de la noblesse fut extrême, à cette nouvelle, et un grand nombre de partisans de Charles de Blois abandonnèrent son parti, et se donnèrent à Jeanne de Montfort. Quant à Jean, il était toujours prisonnier. Philippe ayant promis, à Malestroit, d'observer fidèlement les clauses du traité de Nantes, traité violé par l'emprisonnement de Montfort, lui fit offrir la liberté, à la condition qu'il renoncerait à ses droits sur le duché de Bretagne. Malgré toutes les souffrances qu'il avait endurées, malgré toutes celles qui lui étaient réservées, Jean, honte d'avoir pour femme une héroïne, refusa cette liberté tant

souhaitée qu'il pouvait acheter d'un seul mot, car ce mot lui semblait une lâcheté.

Quand Edouard apprit comme Philippe avait traité Clisson et les autres seigneurs bretons, il entra dans une grande colère, et ne voulut rien moins que faire périr par le même supplice Hervé de Léon, qui était tombé en son pouvoir. Mais un des courtisans qu'il affectionnait le plus, lui ayant dit combien de telles représailles lui seraient un jour reprochées, et l'ayant engagé à prendre soin de son honneur plutôt que de sa vengeance, et à épargner un innocent, Edouard comprit ce noble langage, et rendit grâce à celui qui le lui faisait entendre. Ayant mandé le sire de Léon, il lui rendit la liberté sous la promesse d'une légère rançon, à la condition qu'aussitôt rentré en France, Hervé se rendrait auprès de Philippe VI, et lui dirait que, d'après les actes dont ce monarque s'était rendu coupable, le roi d'Angleterre regardait comme rompue la trêve de Malestroit, et défiait de nouveau son rival.

Hervé de Léon s'acquitta fidèlement de ce message, et, Edouard ayant porté plainte au pape contre Philippe, la guerre éclata de nouveau.

Jeanne de Belleville, femme de Clisson, montra, dans ces circonstances, un courage héroïque. Loin de se laisser abattre par la mort de son mari, qui lui laissait un fils âgé de sept ans à peine, elle assembla quatre cents gentilshommes, et imitant la courageuse comtesse de Montfort, elle quitta les ajustements de la femme pour l'armure du guerrier, et après maint exploit, tant sur terre que sur mer, elle se rendit à Hennebon, où Jeanne la reçut, elle et sa suite, avec tout le respect dû à son malheur et à sa vaillance. Par les soins de la comtesse, le fils de cette noble veuve, qui, plus tard, devint le connétable Olivier de Clisson, fut envoyé à la cour d'Edouard III, où était élevé le jeune Jean de Bretagne.

Charles de Blois, que Jeanne de Penthievre avait rendu aussi jaloux de ses droits qu'elle l'était elle-même, et qui, après avoir longtemps désiré la paix du cloître, était devenue

d'humeur aussi guerrière que quelque chevalier que ce fût, bien qu'il n'eût rien perdu de sa piété, ni rien retranché des austérités de sa vie et de ses exercices religieux, vint mettre le siège devant Quimper, et s'en empara le jour même. Les soldats massacrèrent dans cette malheureuse ville plus de douze cents personnes. L'aumônier de Charles, Alain du Tenou, allait bénissant les mourants, et s'efforçant de calmer la rage de ces féroces vainqueurs, tantôt en les menaçant de la colère du ciel, tantôt en les conjurant avec larmes de ne point verser le sang de leurs frères; mais nulle guerre n'est plus cruelle et plus impitoyable que la guerre civile; ni ses menaces, ni ses prières n'étaient entendues. Il courut alors vers Charles, et lui montrant un petit enfant pleurant sur le sein de sa mère égorgée, il lui demanda de faire cesser cet affreux carnage. Charles, non moins ému que lui-même d'un si déchirant tableau, donna aussitôt les ordres les plus sévères pour que le reste de la population fut épargné; mais c'était y songer bien tard.

Les prisonniers faits à Quimper furent envoyés à Paris, où Philippe de Valois leur fit subir le même sort qu'aux seigneurs bretons dont nous avons parlé. Ces cruautés inutiles nuisirent plus au parti de Charles, que ses conquêtes ne le servirent; elles lui aliénèrent le cœur de ses fidèles serviteurs, et Jean de Montfort, en étant instruit dans sa prison, crut qu'elles l'autorisaient à tromper la surveillance de ses gardiens. Cédant donc aux instances de ses amis, il se déguisa, et sortit de la tour où il avait voulu rester plutôt que de signer sa déchéance. Il se rendit en Angleterre. Edouard l'accueillit et lui promit de nouveaux secours. En échange de cette promesse, Montfort lui fit hommage du duché de Bretagne.

Ce fut une grande joie à Hennebon que le retour de Jean, échappé enfin du cachot où il avait gémi pendant quatre ans; mais il ne garda pas longtemps le commandement que Jeanne avait été si heureuse de lui remettre: les souffrances morales qu'il avait endurées pendant sa captivité avaient brisé ses forces;

Il mourut quelques mois après son évasion, en choisissant Edouard III pour tuteur de son fils.

Ce nouveau malheur n'abattit point le courage de Jeanne, elle reprit l'épée qu'elle avait un instant quittée, et continua de disputer avec acharnement à Charles de Blois l'héritage de son enfant. La Bretagne, ravagée par les deux armées, écrasée d'impôts, couverte de sang et de ruines, eut de plus à souffrir une horrible famine. Ce fléau est la suite inévitable des longues guerres. Chacun quitte la charrue pour l'épée; on ne cultive plus, on n'ensemence plus la terre, ou si l'on essaie encore de se préparer des ressources pour un avenir sur lequel on ne compte plus, les champs sont foulés par les chevaux, et les moissons dévorées par l'incendie.

Geoffroi d'Harcourt, qui avait échappé au malheureux sort de Clisson, et cherché un asile à la cour d'Edouard, conseilla à ce prince, décidé à prendre les armes contre Philippe, de porter la guerre en Guyenne, puis en Normandie. La victoire le suivit, et remontant la Seine, jusqu'en vue des murs de Paris, il porta partout la terreur et la désolation. Philippe rassembla à la hâte son armée, et Edouard se replia vers la Flandre, poursuivi par son adversaire. Arrivé sur les bords de la Somme, il en trouva tous les ponts coupés. Alors il comprit combien il avait eu tort de s'avancer ainsi sans songer à préparer la retraite, et, sûr d'être écrasé par les forces de Philippe, il se disposa du moins à vendre chèrement sa défaite, et peut-être sa vie.

Il n'en devait pas être ainsi pourtant. La trahison vint en aide au roi d'Angleterre; séduit par l'appât de l'or, un Français enseigna à Edouard un gué par lequel ses troupes passèrent aussitôt. Elles se placèrent sur une hauteur près de Crécy, et s'étant fortifiées, elles attendirent l'ennemi. Les Français, qui, depuis Paris, marchaient sur leurs traces sans pouvoir les atteindre, ne les eurent pas plutôt aperçues, qu'emportés par leur ardeur, sans prendre le temps de se reposer et d'envisager la position des deux armées, ils coururent sus aux Anglais.

malgré les ordres de Philippe. Ces premiers assaillants furent repoussés sans efforts ; il en fut de même de ceux qui leur succédèrent, et ce mauvais succès porta la confusion dans l'armée française. Le roi, qui arrivait alors, rallia autour de lui sa vaillante noblesse et ses braves hommes d'armes ; mais les Anglais, exaltés par leurs premiers triomphes, les reçurent de telle façon, que bientôt tout se débanda et prit la fuite. Philippe combattit héroïquement, jusqu'à la fin, au milieu d'un petit groupe d'hommes résolus, il ne voulait pas survivre à une si désastreuse défaite ; il fallut qu'on l'entraînât hors du champ de bataille sur lequel il laissait trente mille morts et l'élite de sa noblesse.

Edouard, sans perdre de temps, se dirigea vers Calais, et s'en empara après onze mois de siège. Irrité de cette longue résistance, le monarque ne voulut pardonner aux braves gens qui s'étaient si noblement défendus qu'à la condition que six des plus notables d'entre eux, se dévouant à la mort pour le salut de tous, viendraient nu-pieds, en chemise et la corde au cou, lui remettre les clés de la ville, et porter ensuite leur tête à la hache du bourreau. Tout le peuple, réuni sur la place publique, attendait avec angoisse la décision du vainqueur ; mais quand les députés, chargés de traiter de la reddition de la ville, eurent rendu compte du triste succès de leur message, la consternation fut au comble. Où trouver les six victimes exigées ? Edouard serait impitoyable, on le savait, et pourtant il n'y avait point à hésiter : dès que le délai fixé par lui serait expiré, si sa vengeance n'était point satisfaite, la ville entière serait passée au fil de l'épée.

Livrer sa vie pour sauver celle de tant d'innocents, c'était un sublime dévouement ; mais les grandes circonstances font naître les héros.

Eustache de Saint-Pierre, l'un des principaux habitants, annonça que, plein de confiance en la miséricorde de Dieu, s'il donnait sa vie pour sauver celle de ses concitoyens, il voulait être le premier à faire le sacrifice. Tant de générosité ne pouvait

rester sans imitateurs, et bientôt les six martyrs quittent la ville et se rendent auprès d'Edouard. Eustache lui en remet les clés, et le roi ordonne que ses compagnons et lui soient aussitôt conduits au supplice.

Les seigneurs anglais, touchés de tant de courage et de dévouement, conjurent le roi de pardonner. Edouard avait prêté plus d'une fois l'oreille aux conseils de la clémence et de la générosité ; mais onze mois de siège et la perte d'une foule de vaillants guerriers l'avaient si fort irrité, qu'il déclara sa résolution inébranlable.

La sentence allait être exécutée, lorsque la reine d'Angleterre, Philippine de Hainaut, digne par ses exploits et sa grandeur d'âme, d'être comparée à Jeanne de Montfort, vint se jeter aux pieds d'Edouard, et, le suppliant avec larmes, non-seulement de rendre justice à ces généreux Calaisiens, mais aussi de prendre soin de son honneur, qu'une telle barbarie entacherait à jamais, elle désarma sa colère et eut la joie de rendre à Eustache et à ses nobles compagnons la vie et la liberté. Tous les habitants de la ville de Calais en furent chassés ; Edouard la repeupla de ses sujets, la fortifia, et elle demeura au pouvoir des Anglais jusqu'en 1558. On était alors en 1347.

Les troupes qu'Edouard avait laissées en Bretagne ne restaient pas non plus inactives. Elles avaient ravagé la Basse-Bretagne et repris sur Charles de Blois plusieurs places, entre autres la Roche-Derrien. Charles revint presque aussitôt assiéger cette ville. La fureur était telle, parmi les assiégeants et les assiégés, qu'on se battit jour et nuit, la clarté des flambeaux remplaçant, le soir, la clarté du soleil. Charles de Blois et Thomas d'Agworth, son adversaire, étaient également braves : Thomas avait tenu tête à toute l'armée française avec une poignée d'hommes seulement ; Charles se couvrit de gloire à la Roche-Derrien. Environné de morts tombés sous ses coups, et affaibli par dix-huit blessures, il se défendit pendant deux heures, et ce ne fut que lorsqu'il n'eut plus assez de vie pour soutenir son épée,

qu'il la remit à un seigneur breton, partisan de Jeanne. Thomas ne se montra pas à la hauteur de son triomphe : Charles de Blois avait été porté mourant à la Roche-Derrien et déposé sur un lit; d'Agworth alla l'y voir et le somma de se rendre à lui. Charles s'y refusa, ne voulant point se soumettre à un Anglais. Thomas, furieux, ordonna à quatre soldats d'achever cet ennemi, qui, tout vaincu qu'il était, osait lui résister. Charles attendit la mort; mais les seigneurs qui étaient présents empêchèrent que les ordres du capitaine fussent exécutés. Celui-ci alors, bassement cruel, fit enlever le matelas sur lequel Charles était étendu et le fit jeter sur la paille. Le blessé montra alors le courage et la résignation qui font les saints. Loin de murmurer ou de chercher à se venger d'une si lâche barbarie, il bénit Dieu, avoua qu'il méritait d'être traité de la sorte, et jura de ne se permettre jamais un plus moelleux coucher.

Jeanne de Montfort permit à Jeanne de Penthièvre de venir soigner, à Vannes, le prince son époux. Charles de Blois prisonnier, la guerre était désormais entre ces deux femmes, combattant chacune pour conserver ce qu'elle regardait comme devant être l'héritage de ses enfants, héritage bien appauvri, il est vrai, mais auquel chacune d'elles aussi tenait en raison des maux qu'il lui avait causés. Jeanne de Penthièvre ou Jeanne-la-Boiteuse, car on l'appelait indifféremment de ces deux noms, n'avait pas pris une part aussi active que sa rivale à tous ces sanglants démêlés; mais elle était le conseil de son mari, et si Charles était le bras, Jeanne était la tête de son parti. Ce parti venait de faire une grande perte; mais l'abus que les Anglais firent de leur victoire, lorsqu'ils virent Charles prisonnier, révolta si fort le peuple de Bretagne, qu'ayant demandé des secours à la France, ces braves gens reprirent la Roche-Derrien, et se donnèrent à Jeanne de Penthièvre.

Philippe de Valois mourut en 1350, après avoir renouvelé la trêve avec l'Angleterre, et laissa pour successeur Jean II, son fils, duc de Normandie.

Montfort de Penthièvre continuait de guerroyer en Bretagne,

et ce pauvre pays fut réduit en si triste état, que les guerriers eux-mêmes se prirent de pitié à la vue des chaumières incendiées, des chevaux de labour emmenés ou dévorés, des blés détruits, et de la faim qui chaque jour allait croissant. Il fut convenu qu'on n'entreprendrait rien à l'avenir contre les laboureurs et les gens paisibles, vivant de leur commerce ou de leur travail, et qu'on épargnerait autant que possible leurs biens et leurs personnes. Au mépris de cette convention, signée par Thomas d'Agworth, Bembourg, qui l'avait remplacé dans le commandement, ayant ravagé les terres des environs de Ploërmel et emmené prisonniers plusieurs paysans, Robert de Beaumanoir, gouverneur de Josselin et partisan de Charles de Blois, alla trouver Bembourg pour essayer de mettre fin à ces inutiles cruautés. Bembourg reçut fort mal ses reproches, et lui dit, entre autres choses, que ce n'était point aux Bretons de dicter des lois aux Anglais. Là-dessus, Beaumanoir répondit que les Bretons n'étaient pas moins braves que les Anglais, et que si Bembourg en voulait avoir la preuve, il choisit parmi les siens trente guerriers, que lui, Beaumanoir, en ferait autant; que les champions, ainsi élus, combattraient pour les deux partis et sans que le peuple eût à en souffrir.

Bembourg accepta le défi; on convint du jour et de l'heure, et l'on se sépara. Ce combat des Trente, un des épisodes héroïques de cette longue guerre, si féconde en épisodes, a été le sujet d'un poème du temps. Nous en essaierons l'analyse quand nous visiterons l'arrondissement de Ploërmel, où ce mémorable combat eut lieu, et, à la gloire des chevaliers bretons, amena pour la Bretagne une trêve d'une année.

Les désastres de cette province et le tort que s'y faisaient réciproquement la France et l'Angleterre ne suffisaient pas à assouvir la haine que se portaient Édouard et Jean, héritiers des ressentiments de Philippe de Valois aussi bien que de sa couronne. Une conspiration, formée par le roi de Navarre, Charles le Mauvais, contre le roi Jean, son beau-père, fut le prétexte d'une nouvelle guerre. Le roi, instruit de ce complot, fit arrêter

Charles à Rouen, et fit décapiter quatre seigneurs qui avaient conspiré avec lui. Les partisans de Charles coururent aux armes pour obtenir sa délivrance, et Edouard se déclara l'un de ses plus chauds défenseurs.

Le prince de Galles, fils aîné d'Edouard, était en Guyenne, province qui appartenait alors aux Anglais ; il quitta ce pays avec dix mille hommes, et, ravageant tout sur son passage s'avança vers le centre de la France. Jean fit ce qu'avait fait son père en pareille rencontre, il appela à son aide la noblesse et les hommes d'armes de son royaume, et réunit bientôt autour de lui une armée considérable. Le Prince Noir, c'est ainsi qu'on appelait le prince de Galles, qui toujours portait dans les combats une armure de fer bronzé, le Prince Noir donc, ayant appris que cette armée, six fois plus nombreuse que la sienne, se mettait en marche, voulut regagner la Guyenne. Mais Jean ne lui en laissa pas le temps ; il fit si grande diligence qu'il l'atteignit près de Poitiers. Les Anglais se crurent perdus, et, malgré toute sa vaillance, le prince de Galles, craignant de voir tous ses soldats hachés jusqu'au dernier, envoya vers Jean un parlementaire chargé de lui offrir, de la part du Prince Noir, un acte de renonciation à ses conquêtes, et la promesse que pendant sept ans il ne porterait pas les armes contre la France.

Quelque avantageuses que fussent ces propositions, le roi, sûr de la victoire, ne voulut point les accepter. En effet, s'il eût écouté les conseils de la prudence, rien ne lui était plus facile que de se rendre maître par la famine de ces dix mille Anglais qui, pressés dans leur retraite, avaient à peine pu se munir de vivres pour vingt-quatre heures et s'étaient retranchés sur une hauteur que les Français cernaient entièrement. Mais Jean était plus courageux que prudent ; il courut attaquer son adversaire, et la bataille de Poitiers vint s'inscrire à côté de celle de Crécy, dans les fastes de l'Angleterre. Les Anglais, ainsi assaillis, se défendirent en désespérés, et repoussèrent l'avant-garde française. Alors ce fut moins un combat qu'une déroute. Jean, abandonné des siens, se battit en héros ; mais, seul contre une

armée, il ne pouvait longtemps résister. Il fut fait prisonnier et traité par le Prince Noir avec tous les honneurs dus à son rang et à son malheur. Mais Edouard n'imita point la générosité de son fils ; il retint le roi captif jusqu'en 1369. Alors Jean signa un traité par lequel il cédait à l'Angleterre les provinces possédées sur le continent par ses prédécesseurs et s'engageait à lui payer une rançon de quatre mille écus d'or. Ces conditions paraissant trop onéreuses aux états, elles ne furent point ratifiées ; Edouard entra de nouveau en France, et s'avança jusqu'aux portes de Paris. Il ne put s'en rendre maître et signa le traité de Brétigny, qui lui donnait Calais, le Poitou, la Saintonge et le Limousin, à condition qu'il renoncerait à ses prétentions sur la couronne de France, prétentions dont il ne s'était pas encore départi et qui lui servaient à chaque instant pour recommencer les hostilités. On promit, en outre, trois millions d'écus d'or pour la rançon du roi, qui donna ses deux fils en otage jusqu'au paiement de cette somme, exorbitante pour un pays ruiné par les guerres. Jean était à peine de retour en France, que le duc d'Anjou, l'un de ces otages, quitta l'Angleterre. Esclave de sa parole, le monarque français retourna à Londres, où il mourut peu de mois après. « Quand la bonne foi serait bannie du reste de la terre, disait-il, elle devrait toujours se trouver dans le cœur et dans la bouche des rois. »

Quelques années auparavant, Charles de Blois avait recouvré sa liberté. Il était venu reprendre, en Bretagne, le commandement de son armée, et le jeune Montfort y avait rejoint sa mère. Il serait impossible de noter exactement tous les combats, tous les sièges de cette guerre qui durait depuis si longtemps et qui menaçait de passer des pères aux enfants. La Bretagne, si à plaindre qu'elle fût, restait divisée entre Blois et Montfort qui, tous deux, la ravageaient, et comme si ce n'eût pas été assez de cette rivalité, qui devait coûter tant de sang à cette pauvre terre, le brigandage y avait reparu, ce qui échappait à Blois et à Montfort, aux Anglais et aux Français, devenait la proie des pillards armés.

C'est quelques années avant la paix de Brétigny qu'on vit paraître sur le théâtre de cette guerre le bon chevalier Bertrand Duguesclin. Par haine des Anglais, il avait embrassé le parti de Charles de Blois, et ne laissait échapper aucune occasion de les harceler et de leur causer du dommage. Combattre contre un Anglais était son suprême bonheur. Le premier service qu'il rendit à Charles fut de faire lever le siège de Rennes, ainsi que nous l'avons vu au commencement de ce livre.

La paix de Brétigny ayant laissé au roi de France et au roi d'Angleterre le droit d'intervenir dans la guerre de Bretagne, on n'y voyait plus de terme. Le jeune Montfort se montrait digne de son père et de sa mère, et tenait vaillamment tête à Charles de Blois. Il était secondé par Olivier de Clisson, cet enfant que la comtesse Jeanne avait envoyé à la cour d'Angleterre, lorsque la veuve de l'infortuné Clisson était venue se donner à elle avec ses gentilshommes et ses vassaux.

Las de tant d'efforts, triste à la pensée de tout le sang qu'il avait fait répandre et pressé par ses adversaires, Charles de Blois proposa à Montfort d'en finir par une bataille à la suite de laquelle le vainqueur serait reconnu duc de Bretagne, de l'aveu même du vaincu. Montfort accepta cet arrangement; mais les évêques bretons, ayant appris cette décision, se rappelaient quel était leur devoir et essayèrent de le remplir comme avait fait jadis le pape Clément VI. Ils se rendirent auprès des deux princes et leur persuadèrent de consentir à un partage plutôt que de livrer cette bataille décisive qui allait coûter la vie à tant de monde.

Charles prêta de grand cœur l'oreille à la voix qui parlait au nom du Dieu de paix et de pardon; car, nous l'avons dit déjà, c'était avec grand regret qu'il poursuivait, à travers les horreurs de la guerre, un pouvoir qui pour lui n'avait aucun attrait. Quant à Montfort, généreux comme on l'est quand on est jeune, il aimait mieux ne posséder qu'une partie de la Bretagne que de prolonger pendant bien des années encore, peut-être, les maux dont elle avait déjà tant souffert. On convint donc que la pro-

vince serait partagée en deux Etats, dont l'un obéirait à Charles et aurait Rennes pour capitale, tandis que l'autre serait soumis à Montfort, qui résiderait à Nantes. Le traité fut signé, et les deux rivaux jurèrent sur l'Évangile d'en remplir loyalement les conditions.

Charles de Blois, n'ayant de droits sur la Bretagne que ceux qu'il tenait de Jeanne de Penthièvre, sa femme, il était nécessaire que ce traité fût ratifié par elle. Mais l'ambitieuse princesse n'eût pas plus tôt appris à quelles conventions Charles avait souscrit qu'elle éclata en reproches contre lui, disant qu'il s'était montré bien peu soucieux de l'héritage qu'elle l'avait chargé de défendre, et jurant que, s'il ne voulait pas continuer la guerre, elle irait elle-même prendre le commandement de son armée; car elle aimait mieux mourir mille fois que de renoncer à si petite partie que ce fût de son duché de Bretagne.

Charles, lorsqu'il apprit cette réponse, en fut triste et confus, disent ses historiens; mais, pour ne point désobliger Jeanne de Penthièvre, il déclara à Montfort que la guerre allait recommencer. Duguesclin qu'il avait donné en otage à cet adversaire, s'évada du camp, enleva aux Anglais plusieurs châteaux forts et se rendit en France, où l'appelait le successeur de Jean le Bon. Après s'être emparé de Mantes et de Melun, après avoir gagné la bataille de Cocherel, qui lui valut le titre de maréchal de Normandie, il revint en Bretagne, où Charles de Blois et Montfort guerroyaient toujours. Quand Charles eut reçu ce renfort; car non-seulement Duguesclin valait à lui seul plus de mille combattants, mais il était suivi des fidèles Bretons qu'il avait toujours menés à la victoire, on lui conseilla de marcher contre et de terminer la guerre par un coup décisif, comme il avait voulu le faire avant l'intervention des évêques. Il y consentit, regrettant toutefois que la querelle n'eût pu être terminée sans effusion de sang et ne pouvant s'empêcher de dire à plusieurs reprises: « Quel malheur que ce différent ne

puisse se vider entre mon adversaire et moi, sans coûter la vie à tant de braves gens ! »

Avant la bataille, chacun des deux princes fit, dit-on, offrir la paix à son ennemi ; mais les seigneurs de l'un et de l'autre parti se refusèrent à toute concession. On en vint aux mains. Ce fut une admirable bataille, au dire des contemporains ; il s'y donna « moult grands et moult beaux horions » ce qu'on peut croire ; car ces deux armées comptaient les plus nobles et les plus illustres chevaliers de leur siècle. Olivier de Clisson y perdit un œil, sans pour cela cesser de combattre. Montfort paya vaillamment de sa personne ; Charles de Blois fut tué les armes à la main, selon les uns, et, selon les autres, égorgé par un Anglais, bien que, ne pouvant plus combattre, il se fût rendu. Enfin, Duguesclin, après avoir fait des prodiges d'audace et de valeur, après avoir brisé, l'une après l'autre, ses armes, en s'efforçant de vendre chèrement sa vie, se rendit à Chandos, un des plus braves capitaines de Jean de Montfort. L'armée de Charles fut dispersée ou détruite, et tous les seigneurs qui en faisaient partie furent tués ou faits prisonniers.

Cette fameuse bataille eut lieu dans les champs d'Auray, le 29 septembre 1364. Lorsque Jean de Montfort apprit qu'on avait retrouvé, parmi les morts, son compétiteur Charles de Blois, il se fit conduire au lieu où on l'avait déposé. Il s'agenouilla pieusement auprès de ce cadavre, lui découvrit le visage et ne put retenir ses larmes. « Ah ! monseigneur Charles, monseigneur Charles, beau cousin, s'écria-t-il, comme pour votre opinion maintenir, sont venus en Bretagne maints grands mes-chefs ! Si Dieu m'aist ! il me déplaît quand je vous trouve ainsi, si être pût autrement. » Jean ordonna que le corps de Charles de Blois fut transporté à Guinguamp, et l'y fit inhumer en grande pompe.

Une trêve de trois jours fut accordée, afin que chacun pût aller reconnaître ses morts, leur donner la sépulture chrétienne ; puis Jean fit occuper la ville d'Auray, s'empara de plusieurs places, et vint mettre le siège de Quimper.

La mort de Charles de Blois n'eût point terminé la guerre si Jeanne de Penthièvre eut trouvé, dans le roi de France, un protecteur disposé à soutenir ses droits, qu'elle avait déjà si chèrement fait valoir ; mais Charles V, qui avait succédé à Jean le Bon et que l'histoire devait honorer du nom de Sage, envoya vers Montfort des députés chargés de lui reconnaître le titre de duc de Bretagne, s'il voulait faire hommage de ce duché à la France. Montfort ne pouvait y consentir que de l'aveu d'Édouard III, son beau-père et son défenseur pendant tant d'années. Édouard, las de la guerre et arrivé à la vieillesse, conseilla à son gendre la modération, et l'autorisa à tout faire pour établir solidement la paix.

Elle fut enfin signée à Guérande, la veille de Pâques, de l'année 365. Jean donnait à la veuve de son compétiteur le comté de Penthièvre et le vicomté de Limoges, et reconnaissait les droits de ses fils au duché de Bretagne pour le cas où lui-même mourrait sans héritiers mâles.

ENVIRONS DE NANTES.

Si, après avoir visité les monuments de Nantes et passé quelques jours à relire son histoire, vous voulez vous dédommager de l'application que cette étude vous a coûtée, sortez de la ville, et, de quelque côté que vous tourniez vos pas, vous verrez une belle nature, des sites pittoresques et de si charmants paysages que vous serez fort étonnés si, les contemplant, vous venez à vous rappeler ce que vous ne pouvez manquer d'avoir oui dire de la pauvreté, de la nudité, de la tristesse de cette terre de Bretagne, tant dépeinte et tant chantée.

De Nantes à Clisson, le paysage ne laisse rien à désirer ; de loin, cette jolie petite ville montre avec orgueil les majestueuses

ruines de son vieux castel. Les hautes tours crénelées de la forteresse, auxquelles le temps a donné une teinte rougeâtre et qu'il a parées de mousse et de lierre, sont du plus bel effet, et si l'on voit passer derrière les créneaux l'ombre du connétable, si l'on se rappelle ses hauts faits, on sera forcé de convenir que le tableau ne pouvait être ni plus riant ni plus grandiose.

Ne serait-ce pas un chapitre digne de trouver place dans un recueil de comtes de fées, que le récit de quelque épisode chevaleresque, fait devant ces belles ruines d'un gothique manoir ? La chevalerie fut, en réalité, une bonne fée ; elle vint donner un soutien au faible, à la veuve, à l'orphelin ; et aux saintes croyances de la religion, des martyrs et des défenseurs, elle vint consoler et ennoblir l'humanité, en s'armant contre l'injustice et en remplissant l'univers des héroïques témoignages de sa foi, de son dévouement et de sa loyauté.

Nous avons dit ailleurs l'origine de cette institution, ses principales lois, ses coutumes ; les épreuves qu'avaient à subir celui qui en voulait faire partie, les cérémonies religieuses et guerrières qui accompagnaient son admission, cérémonies qui se réduisaient à lui dire : « Tu ne t'appartiens plus ; tes biens, ton bonheur, ta vie même, tout est à l'opprimé qui réclamera ton aide, et à Dieu ton créateur, le père de tous les hommes. Ce titre de chevalier devint bientôt l'objet de l'ambition des plus nobles seigneurs, et si quelques-uns le déshonorèrent par leurs actes, la chevalerie, en général, resta grande, loyale et chrétienne, moins, sans doute, par la crainte des peines infligées au chevalier félon que par la généreuse émulation qu'excitait dans tous les cœurs le désir d'acquérir gloire et renom.

Ce château de Clisson rappelle, comme je vous le disais tout à l'heure, le connétable Olivier. Ce serait l'occasion de vous parler de ce guerrier ; mais comme des trois connétables bretons dont l'histoire est celle de la France, Olivier de Clisson n'est que le second, nous nous occuperons de lui quand nous aurons jeté un coup d'œil sur la vie et les exploits de Duguesclin, que

nous avons nommé déjà et qui, sans contredit, est le plus illustre des héros de son siècle.

A sept lieues environ de Clisson, du côté de l'ouest, près du bourg de Saint-Philibert, se trouve le lac du Grand-Lieu. C'est une nappe d'eau d'une lieue et demie d'étendue dans sa petite largeur. Il communique à la Loire par la rivière de l'Achenan. A la place de ce lac s'élevait jadis, à ce qu'assure la tradition, une grande et belle ville, nommée Herbage, qui disparut un jour, engloutie par les sables qui forment le lit de cette eau si calme et si bleue. Ce n'est pas, du reste, le seul exemple que les chroniques bretonnes nous citent d'un pareil désastre. La ville d'Ys, dont nous aurons à parler, devint la proie des flots de l'Océan, et dans le département que nous traversons, la tour de Soulvache, assise sur un roc de cinquante pieds de hauteur, et élevée elle-même de cinquante pieds, est tout ce qui reste de la ville de Soulvache, dont de vastes marais occupent aujourd'hui l'emplacement.

Avant de quitter le territoire nantais, mentionnons la magnifique perspective qu'on découvre du haut des coteaux de Mauves, bourg situé tout près de la Loire ; le château de Seilleraye, demeure princière, qui s'honore d'avoir vu madame de Sévigné, dont nous avons déjà parlé ; le Buron, où elle a séjourné, et qu'elle s'est plu à embellir sans se douter, peut-être, que son souvenir y vivrait si longtemps.

ANCENIS.

Ancenis était autrefois une place forte et la clef de la Bretagne, du côté de la France. Elle montre encore les ruines d'un château bâti par Aremburge, comtesse de Nantes, et assigné, en 937, par Geoffroi Grise-Gonnelle, comte d'Anjou, qui y fut

tué. Henri III, roi d'Angleterre, s'empara d'Ancenis, et ses successeurs en restèrent maîtres jusqu'à ce que l'épée de Jeanne d'Arc vint rendre à la France le courage de chasser les Anglais du continent. Louis XI prit cette ville et y signa, en 1468, un traité avec François II, le dernier des ducs de Bretagne. En 1488, La Trémouille en détruisit les remparts et en chassa les habitants, qui se réfugièrent à Nantes, puis il mit le feu à la ville. Charles VIII régnait alors en France, et il se vengeait ainsi de la protection que le duc François II accordait au duc d'Orléans, depuis Louis XII, révolté contre lui. Nous avons déjà retracé les principaux événements de cette guerre, à laquelle François ne survécut point. Pendant la Ligue, le château d'Ancenis fut de nouveau fortifié, mais, après le traité signé entre Henri IV et le duc de Mercœur, ces fortifications furent démolies par ordre du roi. En 1709, le château tombant en ruines, fut reconstruit, mais non rendu redoutable comme il l'était auparavant.

Ancenis oublie sa gloire et ses malheurs passés, en se livrant à l'industrie et au commerce. Le vin, les grains, le bois, la houille, le fer, les bestiaux et les abeilles, sont pour elle une source de richesses. Elle est très-coquettement située sur la rive droite de la Loire, qui l'inonde de temps en temps, mais qui l'embellit beaucoup. Elle est environnée de collines sur lesquelles croît la vigne ; et son château, située sur un coteau escarpé, qui domine tout le paysage, offre un coup-d'œil à la fois gracieux et imposant.

L'arrondissement d'Ancenis renferme un des monuments les plus remarquables et les mieux conservés de toute la province : c'est la tour d'Oudon, située aussi sur la rive droite de la Loire. Cette tour, à huit faces, fut bâtie au neuvième siècle ; elle est très-élevée ; aussi l'on découvre de son sommet un horizon immense et des plus admirables. La tour et la chapelle Bourgonnière, le château de Vers, celui de Clermont, et plusieurs autres, méritent aussi l'attention du voyageur.

A cinq lieues d'Ancenis est le bourg de Varades, où les Ven-

déens passèrent la Loire en 1793 et près duquel mourut Bonchamps, un de leurs plus braves généraux.

CHATEAUBRIAND.

Cette ville doit son nom à un château que fit bâtir, vers l'an 1015, Briant, comte de Penthièvre, et dont il ne reste plus que trois tours, du plus pittoresque effet.

Au pied de ces ruines se groupent quelques centaines de maisons dont la construction atteste l'antiquité, ce qui ne doit nullement nous surprendre, car cette ville remonte au temps de l'occupation des Gaules par les Romains. On remarque, au château neuf, une galerie de pierre de quarante arcades, deux beaux escaliers, et l'on y admire une cheminée et une boiserie richement sculptées. Châteaubriand fabrique des étoffes de laine commune, et fait des conserves d'angélique qui jouissent d'une certaine réputation. En outre, elle s'occupe, comme Ancenis, du commerce des grains, des bois et du fer.

Derval, à quelques lieues de Châteaubriand, avait une forteresse dont Bertrand Duguesclin s'empara, et que le roi Henri IV fit démolir.

SAVENAY.

Savenay, ville assez mal bâtie et d'une population de deux mille âmes seulement, ne renferme rien de remarquable. Elle est située sur un coteau qui domine un des bras de la Loire. C'est là que Kléber et Westermann portèrent le dernier coup à l'armée vendéenne, le 22 décembre 1793. ou plutôt c'est là que

furent immolés les débris de cette armée, après la bataille de Chollet. Un millier d'hommes à peine échappèrent aux blancs et se dispersèrent en Bretagne. On voit dans le cimetière de Savenay un monument élevé, en 1823, à la mémoire de tous ceux qui succombèrent dans cette journée.

Blain, à quatre lieues nord-est de Savenay, possède les restes d'un château-fort bâti par Alain-Fergent, duc de Bretagne. Ce prin ce obligea, dit-on, tous ses vassaux, établis dans un rayon de six à sept lieues, d'y venir travailler par corvée. Les Clisson et de Rohan continuèrent l'œuvre d'Alain-Fergent, et firent de ce château une des plus redoutables forteresses et une des plus magnifiques demeures de toute la Bretagne. Mais de ces splendides bâtiments, il ne reste plus qu'une aile, et des neuf tours déjà posées en jeu de quilles qu'on y voyait jadis, deux seulement sont encore debout, et l'une d'elles porte encore aujourd'hui le nom de Tour-du-Connétable, en souvenir du séjour qu'y fit Olivier de Clisson. Rien n'est plus majestueux, plus imposant, que les ruines de ce monument de la puissance féodale.

Les marais de la Grande-Brière renferment une grande quantité de tourbe, qu'on exploite avec avantage. Ces marais couvrent l'espace occupé jadis par une épaisse forêt.

Le Peuliguen, situé à deux lieues de l'embouchure de la Loire, est un petit port qui fournit annuellement dix-sept millions de kilogrammes de sel, recueilli dans les marais salants qui l'entourent.

Guérande a près de neuf mille habitants; ses rues sont étroites; elle est entourée de remparts; elle possède une vieille église qui a porté longtemps le titre de cathédrale, et qui est ornée d'une chaire extérieure, comme Notre-Dame-de-Vitré.

Cette ville a des fabriques de toile de lin, mais ses salines surtout lui donnent de l'importance. C'est dans les marais salants du pays de Guérande que se recueille la plus grande partie du sel que le département de la Loire-Inférieure fournit à la France, quantité qu'on évalue à cinquante-sept millions de kilogrammes.

Le bourg de Batz, tout près de Guérande, sur les bords de l'Océan, a une belle église, dont le clocher hardi est surmonté d'une coupole élégante. Cette église fut construite en 1690, à cent mètres seulement de la mer; c'est le premier point que les navires aperçoivent en venant du large, et elle sert de guide aux pilotes pour les aider à éviter deux écueils très-dangereux, le Four et la Blanche, situés à deux lieues de l'entrée de la Loire. N'est-ce pas une heureuse idée que celle qui a fait élever au milieu des sables de l'Océan cette église, digne des siècles antiques, que le marin longtemps battu par la tempête salue avec autant de joie que de respect, et qui lui montre la route qu'il doit prendre pour entrer sûrement au port? Avant 1690, il y avait là aussi une église placée sous l'invocation de la Vierge. On en voit encore les murailles percées de belles ogives, à côté de la construction moderne.

La population de Batz a conservé la langue, les mœurs et le costume des anciens Celto-Saxons, dont ils sont une colonie. Ils ne se servent de la langue française que pour la troque, c'est à dire pour le commerce d'échange qu'ils font avec les étrangers auxquels ils livrent leur sel, et dont ils reçoivent des grains. Les hommes sont bien faits, grands et blonds; les femmes belles et pleines d'élégance; les jours de grandes fêtes, elles sont vêtues de mousseline et de riches étoffes, et parées de bijoux et de fleurs. Le costume des hommes est plus remarquable encore: ils portent de larges culottes blanches, deux vestes de différentes couleurs, un manteau court, un chapeau à larges bords retroussé sur l'oreille, et des souliers jaunes. C'est là leur grande toilette; celle des jours de travail ne leur sied pas moins: elle est entièrement blanche; c'est, du reste, la seule qui leur convienne, car leur unique occupation est de recueillir le sel à mesure que les rayons du soleil le dessèchent. Le laz, outil dont ils se servent pour le ramasser, est une longue ganle au bout de laquelle est adaptée une planche qui forme une espèce de râteau.

Les laboureurs n'ont pas le même costume, et leur physiono-

mie indique une origine différente. Ils sont de plus petite taille, ont les cheveux noirs, le teint brun, et portent des vêtements de couleur sombre. Leurs femmes, moins grandes aussi que celles des faiseurs de sel, sont généralement belles avec leur coiffe à longue barbe, leurs cotillons de couleurs serrés à la taille par une ceinture de lisière, et leurs bas rouges à coins bleus.

Le Croisic est un petit port de dix mille habitants. En avant du Croisic, à deux lieues en mer, sur un roc appelé le Plateau-le Four, on a construit un phare destiné à rendre moins fréquents les naufrages causés par l'écueil du Four, banc de rochers situé en face du Croisic, dont l'étendue est de plus d'une lieue, et que la mer couvre presque entièrement à l'époque des grandes marées. Le phare a deux étages : le premier sert de magasin, et le second est la résidence des veilleurs. On arrive à la tour par une échelle perpendiculaire incrustée dans le mur. Deux gardiens sont chargés d'entretenir le feu protecteur, sur une plate-forme autour de laquelle règne une galerie circulaire de deux pieds de largeur, qui leur sert de promenade. Cette promenade est souvent leur seule distraction, car lorsque les marées sont fortes, l'eau couvre entièrement le rocher, et il leur est impossible de quitter la tour. Ils pourraient gagner le rivage en canot, mais il leur est expressément défendu d'en avoir un, de peur que, retenus à terre par une tempête, ils ne soient point à leur poste quand un navire en détresse chercherait la lumière qui doit le guider au milieu de cette terrible mer, entre ces écueils, plus terribles encore. Chaque huit jours on apporte à ces prisonniers volontaires toutes les provisions qui leur sont nécessaires ; mais à l'approche des équinoxes, on double et l'on triple ces provisions ; car il n'est pas rare que de violentes tempêtes rendent alors impossibles pendant plusieurs semaines toute communication avec la terre.

Cette partie du rivage est d'une horrible beauté, surtout quand les flots irrités s'élancent jusqu'au dessus des énormes rochers qui le bordent, se déchirent à leurs pointes aiguës, se

brisent avec fracas contre leurs flancs, et semblent ébranler de leurs secousses ces masses gigantesques. En contemplant ce magnifique et terrible spectacle, l'âme, saisi d'effroi et d'admiration, reconnaît son néant et se courbe dans un sentiment d'adoration profonde, devant celui dont la voix domine le mugissement des flots, et dont la puissance éclate dans les sublimes horreurs de la tempête.

Saint-Nazaire, port à l'embouchure de la Loire, a quatre mille habitants. Entre Batz et Saint-Nazaire, s'étendent des dunes de sables mouvants, au milieu desquelles est bâti le bourg d'Escoublac ; une ville du même nom, qui existait sur l'emplacement du bourg, a été engloutie par ces collines de sable. On voit, près de Saint-Nazaire, un des plus beaux dolmens du département. C'est une pierre longue de neuf pieds et large de cinq, supportée par deux autres pierres qui l'élèvent de six pieds au-dessus du sol.

PAIMBŒUF.

Paimbœuf a un beau port où les plus gros vaisseaux peuvent entrer ; et cet avantage, joint à la proximité de Nantes, en a fait une ville importante. Elle n'a toutefois qu'une seule rue qui soit remarquable, c'est celle qui s'étend sur le quai le long de la Loire. Ce fleuve n'a pas moins d'une lieue de largeur, et cette largeur, n'étant occupée par aucune île, forme un coup-d'œil des plus imposants et des plus animés, vu la grande quantité des navires qui le sillonnent. Le môle, ou la jetée, est des plus remarquables. Construit en 1782, il a deux cents pieds de long sur vingt de large, il est entièrement revêtu de pierres de taille et d'une solidité à l'épreuve des tempêtes. On admire dans

l'église de cette ville un chef-d'œuvre de sculpture et de mosaïque, c'est le maître autel de l'ancienne abbaye de Buzay. L'origine de Paimbœuf remonte jusqu'au vi^e siècle. C'est, dit-on, un petit-fils d'Hoël le Grand qui en jeta les fondements, et donna à cette ville le nom de Penoc'hén, ou tête de bœuf. Elle fut prise et détruite par les Normands au ix^e siècle, elle sortit lentement de ses ruines; car, il y a cent cinquante ans, elle n'avait qu'une bourgade habitée par des pêcheurs. A cette époque, elle commença de s'accroître et de s'embellir, et elle est enfin devenue l'entrepôt de Nantes. Paimbœuf a un commerce très-actif et de beaux chantiers pour la construction des vaisseaux.

Pornic, petit port sur la baie de Bourneuf, est connu par ses bains de mer, qui en font, pendant la belle saison, le rendez-vous de l'aristocratie bretonne. On y voit un vieux château assez bien conservé. Pornic fut une des premières villes prises par les troupes vendéennes et bretonnes, en 1792.

Machecoul, non loin de Pornic, tomba aussi en leur pouvoir, mais elles y souillèrent leur triomphe par une cruauté que les Bleus leur rendirent à usure, il est vrai, mais dont on n'a pas moins à leur reprocher d'avoir donné l'exemple. Irrités de se voir traqués comme des bêtes fauves à travers les marais et fusillés sans pitié, ils se vengèrent en massacrant cinq cents prisonniers. Leurs chefs, qui avaient horreur de cette vengeance, ne purent cependant l'empêcher assez tôt.

Le département de la Loire-Inférieure offre une grande variété d'aspects. Il renferme des plaines fertiles, de beaux vignobles, de gros pâturages et des forêts, des landes et des marais. Son sol est granitique; mais la couche de terre végétale, formée de débris de plantes et d'animaux, y est généralement assez épaisse. Le poisson de mer, le poisson de rivière, le gibier et la volaille s'y trouvent en abondance, et le beurre qu'on y fabrique est presque aussi recherché que celui d'Ille-et-Vilaine. Il a des mines de fer, de houille, des tourbières et des carrières de marbres, c'est l'un des départements

de la France où l'industrie et le commerce jouissent de la plus grande activité.

MORBIHAN.

Le département du Morbihan renferme un si grand nombre de monuments druidiques qu'en le traversant on se croit encore au temps où les ministres du culte gaulois y régnaient en souverains. Ce n'est plus un département français comme celui de la Loire-Inférieure ou de l'Ille-et-Vilaine; enfermé entre la mer, les Côtes-du-Nord, le Finistère et le pays de Guérande où vivent les anciennes coutumes, il a moins laissé d'accès à la civilisation moderne. Notre langue n'y est parlée que dans les villes; les habitants des campagnes ne s'en servent jamais, et un grand nombre d'entre eux ne la comprennent pas.

Le territoire qui le forme était, à l'époque où César envahit les Gaules, habité par les Venètes, dont Vannes était la capitale. C'étaient d'habiles et de hardis marins, qui résistèrent longtemps au conquérant romain. Ils habitaient de préférence les côtes; ils bâtissaient leurs villes sur les pentes avancées dans la mer, et chaque marée venait en baigner le pied. Leurs vaisseaux à la carène plate naviguaient sans difficulté dans les bas-fonds, et ils étaient si solides qu'ils pouvaient braver le choc des tempêtes. César, pour les vaincre, fut obligé d'avoir une flotte; mais comme ses galères n'étaient pas en état de lutter contre ces navires, il fit armer ses agrès de faux emmanchées à de longues perches, qui, coupant les cordages et les voiles des Venètes, les mirent hors d'état de manœuvrer, et firent d'un combat naval une bataille ordinaire. Grâce à cet expédient, ses troupes bien disciplinées triomphèrent des Bretons, qui n'avaient pour eux qu'un courage à toute épreuve. Ils

demandèrent alors à capituler; mais César, furieux de leur résistance, fit mettre à mort leur sénat et vendre leurs citoyens à l'encan. Quelques auteurs disent que les Venètes de l'Adriatique, qui eurent Venise pour capitale, n'étaient qu'une colonie de Venètes de l'Armorique.

Le golfe qui donne son nom à ce département a huit lieues de circonférence; il est formé par les eaux de l'Océan, est semé de petites îles et a généralement peu de profondeur. Les anciens l'avaient nommé Morbihan; c'est-à-dire petite mer.

La température y est douce, mais humide, et l'atmosphère presque toujours brumeuse. La partie septentrionale est couverte de montagnes qui renferment des mines de fer et de plomb; celles de fer sont seules exploitées. Le sol est d'une grande fertilité vers la mer, mais l'intérieur des terres est beaucoup moins fécond. La pêche est l'une des grandes ressources de ses habitants; le sel, le miel, le beurre, la toile et le bétail sont les autres objets de leur commerce.

VANNES.

En passant du département de la Loire-Inférieure dans celui du Morbihan, nous trouverons, avant d'arriver à Vannes, la Roche-Bernard, petite ville située sur la Vilaine, où les voyageurs admirent un magnifique pont de quatre cent cinquante pieds de long et élevé de cent pieds au-dessus des plus hautes marées. Ce pont rappelle, par sa hardiesse, le beau pont jeté sur le Rhin à Fribourg.

L'ancienne capitale des Venètes est située à l'extrémité du golfe de Morbihan, à trois lieues de l'Océan, sur le sommet et le versant méridional d'une colline, à la jonction de deux petits

cours d'eau; deux de ses quartiers, bâtis sur pilotis, s'étendent au bas de la colline. L'aspect de Vannes est assez pittoresque; mais le voyageur qui l'a contemplée de loin éprouve en la parcourant une grande désillusion. A l'exception d'une rue, nouvellement alignée, il n'y voit que des ruelles étroites, sombres, malpropres, et de laides maisons. Quelques-unes, qu'on reconnaît à leurs étages surplombants, datent de très-loin. La principale place publique est assez vaste et plantée d'arbres. Vannes est plus riche en souvenirs qu'en édifices modernes. Elle fut ravagée par les Normands en 847 et 868; elle eut à souffrir cruellement pendant les guerres de Montfort et de Blois que nous avons racontées. La ligue ne l'épargna pas davantage. C'était alors une riche cité, qui, par son port, son commerce et ses fortifications, rivalisait avec Rennes et avec Nantes. Elle fut pendant soixante-onze ans le siège d'un parlement créé par le duc François II.

Elle a quelques restes de son ancienne splendeur; d'abord une vaste cathédrale, d'architecture hardie et sévère; puis le monument élevé à saint Vincent-Ferrier, par les soins de Jean V, duc de Bretagne, avec les deniers du peuple, qui jamais ne paya de meilleur cœur aucune contribution. Saint Vincent-Ferrier était né en Espagne, et avait embrassé la règle de Saint-Dominique. Il vint prêcher en Bretagne contre le schisme d'Occident, et il mourut à Vannes, dans une maison que les pèlerins vont encore visiter. Il s'opéra tant de miracles à son tombeau, que, pendant les guerres de la ligue, les Espagnols venus au secours du duc de Mercœur voulurent enlever ses restes précieux. Les chanoines de Vannes, jaloux de les conserver, les enfouirent, et, la guerre terminée, on les chercha en vain; ceux qui les avaient cachés étaient morts on ne pouvait plus désigner la place où ils les avaient déposés. Ils ne furent retrouvés qu'au bout de quarante ans. L'anniversaire de la translation de ces reliques vénérées se célèbre encore à Vannes, le 6 septembre, et attire dans cette ville un concours innombrable de fidèles et de curieux. Rien n'égale, à ce qu'on assure, la

pompe déployée dans cette cérémonie : les rues sont tendues de blanc, jonchées de fleurs, et l'allégresse la plus vive règne dans toute la ville.

Le château d'Hermine, à moitié détruit, a joué un rôle dans l'histoire de Bretagne. Enfin, c'est dans une des salles de la Halle que les Etats, assemblés en 1532, signèrent la fameuse requête qui, présentée au Roi François I^{er}, déterminait la réunion de la Bretagne à la France.

Pour l'intelligence de cet événement, qui clot l'histoire de la Bretagne, il est nécessaire que nous jetions un rapide coup-d'œil sur ce qui arriva dans cette province à la mort de François II, son dernier duc, dont nous avons raconté les démêlés avec Louis XI.

ANNE DE BRETAGNE.

François II, avant de mourir, avait fait jurer aux seigneurs de son duché d'obéir à Anne, sa fille aînée, et, en cas de mort de ladite dame Anne, à madame Isabeau, sa jeune sœur. Anne de Bretagne avait onze ans à peine quand ils se trouvèrent mis en demeure de se rappeler leur serment; mais, dans un âge si tendre, elle annonçait ce qu'elle devait être un jour.

Les chagrins et les revers de son père avaient mûri sa raison; elle avait réfléchi dès longtemps à la position où elle se trouverait quand la mort viendrait le lui enlever; et, afin d'être moins incapable de gouverner les Etats qu'il lui laisserait, elle étudiait sans cesse, et employait le peu de loisirs qu'elle était brécée de prendre à écrire l'histoire des événements qui s'accomplissaient sous ses yeux.

Ce qui nous rend souvent si faibles en présence du malheur, c'est le soin que nous avons pris d'en détourner notre pensée, dans la crainte de nous attrister par les éventualités de

l'avenir; c'est une sorte de lâcheté; il est beaucoup plus courageux et plus sage d'envisager les maux qui peuvent fondre sur nous. Ils nous trouvent alors préparés à le recevoir; nous n'en sommes ni accablés ni étourdis, et nous pouvons prendre aussitôt les moyens les plus efficaces pour en conjurer les suites. L'exemple de la *petite Bretonne*, c'est ainsi qu'on appelait Anne de Bretagne, suffirait à nous en convaincre, si chacun de nous n'avait pu en faire l'expérience.

Malgré le traité du Verger, conclu entre François II et Charles VIII, les Français continuaient de guerroyer en Bretagne. Les seigneurs bretons qui formaient le conseil de la jeune princesse réclamèrent contre cette infraction, tout en se disposant à soutenir les attaques de Charles VIII, qui défendait à Anne de prendre le titre de duchesse, et qui voulait être nommé son tuteur. François II avait promis la main d'Anne à plusieurs princes dont il avait eu besoin, et la Bretagne était une si belle et si riche dot, qu'aucun des concurrents n'était disposé à céder ce qu'il appelait ses droits. Le vicomte de Rohan, l'un des prétendants avait embrassé le parti de la France, espérant que, quand il aurait acquis la Bretagne, Charles VIII la lui donnerait avec la main de la princesse. Il s'empara de plusieurs villes, et livra son pays à la guerre civile.

Le sire d'Albret, qui avait mis dans ses intérêts le maréchal de Rieux, tuteur d'Anne, après avoir essayé d'obtenir le consentement de la jeune princesse, résolut d'enlever par la force ce qu'elle lui refusait obstinément. Le maréchal quitta sa pupille, et les Français, en ayant été avertis, formèrent le projet de l'enlever et de la conduire à la cour de leur roi. Anne en fut informée et ne perdit point courage. Elle était alors à Redon avec sa jeune sœur, son chancelier et le chevevier Dunois. « Il faut aller à Nantes, » leur dit-elle. Et elle se mit en route avec eux. Mais d'Albret et Rieux leur en firent fermer les portes, et, sur le refus qu'elle fit d'y pénétrer sans ses défenseurs, ils tentèrent de s'emparer de sa personne, et envoyèrent contre elle leurs plus vaillants cavaliers. Dunois sut la soustraire à ce

danger, en face duquel elle déploya une fermeté héroïque. Rieux lui fit alors proposer d'entrer à Nantes par une poterne qui donnait sur la Loire ; elle s'y refusa, et déclara qu'elle voulait entrer dans sa bonne ville par la grande porte, comme princesse et duchesse de Bretagne. Les Bourgeois de Nantes, informés de cette réponse, se disposaient à aller la recevoir ; mais le maréchal les en empêcha. Anne alors jura qu'elle irait vivre dans un cloître plutôt que d'épouser d'Albret, et elle se rendit à Rennes, où elle fit son entrée solennelle, et où elle fut reconnue duchesse par les Etats.

Des Anglais, des Espagnols, des Allemands vinrent au secours de la jeune princesse ; la guerre se ralluma entre les Bretons et les Français, et ne finit qu'en 1489. Le maréchal de Rieux se réconcilia alors avec sa pupille, et celle-ci, pour être sûre de ne point appartenir au sire d'Albret, épousa, par procuration, l'archiduc Maximilien. Dès que Charles VIII en fut informé, il déclara la paix rompue, et les hostilités recommencèrent. Anne se repentit de cette démarche imprudente, et Maximilien n'étant pas venu prendre possession des droits que lui assurait ce mariage, Charles VIII résolut d'épouser lui-même la duchesse de Bretagne. Le sire d'Albret, furieux d'avoir été ainsi évincé, lui offrit ses services, qui furent acceptés. Il surprit la ville de Nantes, et en donna avis au roi, qui vint l'occuper aussitôt. Dès lors, Charles ne cacha plus ses prétentions sur la Bretagne, il renvoya les Etats à Vannes et alla assiéger Rennes, où s'était renfermée la duchesse.

Alors, sûr des barons qu'il avait su attacher à sa cause, sûr du peuple, las d'une si longue guerre, Charles déclara qu'il ne mettrait bas les armes que quand il aurait obtenu la main d'Anne. Cette princesse avait alors quinze ans, le roi de France en avait vingt ; il était marié sur parole avec la fille de ce même Maximilien qu'Anne de Bretagne avait consenti à prendre pour époux ; mais la politique devait briser tous ces nœuds. Charles renvoya à Maximilien la petite princesse, que madame de Beaujeu, sœur aînée du roi, faisait élever à la cour de France,

et tous les seigneurs de Bretagne supplièrent Anne de conclure un mariage qui devait rendre la paix à la Bretagne épuisée. La duchesse avait pitié des maux de son peuple, décimé par l'épée des Français, par la famine et par la peste ; elle eût donné sa vie pour le sauver ; mais sa fierté l'empêchait de conclure une alliance imposée par la force. Le duc d'Orléans, qui avait été son fiancé lorsqu'elle n'avait encore que sept ans, vint la supplier, à son tour, de consentir à porter la couronne de France. Il fit l'éloge de Charles VIII, contre lequel il avait si longtemps combattu, et qu'il était désormais décidé à servir ; car il lui devait un généreux pardon, et il voulait s'acquitter envers lui en l'aidant à obtenir la main d'Anne et le beau duché de Bretagne. Les évêques bretons vinrent aussi trouver la princesse, et, forts de l'autorité de leur caractère, ils lui dirent qu'elle ne pouvait, sans manquer à ses devoirs de souveraine, refuser de mettre un terme aux malheurs de ses sujets, et qu'elle serait responsable devant Dieu du sang dont elle eût pu arrêter l'effusion. La sainte liberté de ce langage n'offensa point la duchesse ; elle en fut touchée. Le roi de France, s'étant rendu à Rennes, où elle se tenait, obtint enfin son consentement.

Peu de jours après, Anne alla rejoindre Charles VIII en Touraine. Elle y trouva les dispenses de Rome et le contrat dressé. Par ce contrat, la duchesse cédait la Bretagne à Charles VIII, au cas qu'elle mourût sans enfants, et elle s'engageait, si Charles VIII décédait avant elle sans postérité, à ne se marier qu'avec le roi de France, ou le plus proche héritier de sa couronne. Par ce contrat, la Bretagne se trouvait définitivement réunie à la France. Pour qu'Anne le signât, il fallait que le bonheur et la prospérité de son duché lui fussent bien chers, car plus peut-être qu'aucun des princes qui l'avaient gouverné, elle était jalouse de l'indépendance de la Bretagne.

Toutefois, le roi lui promit qu'elle continuerait d'exercer la souveraineté sur ce pays, et il tint parole. Le mariage d'Anne fut célébré aussitôt cette signature obtenue, et la cour se rendit

à Saint Denis, où la nouvelle reine devait être couronnée. Cette cérémonie fut célébrée avec la plus grande pompe, et Anne s'y fit admirer, moins encore par sa beauté que par sa modestie. Elle fut reçue dans Paris aux acclamations d'une foule enthousiaste, et les plus brillantes fêtes signalèrent cette réception.

Quand Maximilien apprit que Charles VIII lui avait ravi celle qu'il regardait comme sa femme, il entra dans une grande colère, et s'assura l'appui du roi d'Angleterre pour déclarer la guerre à la France; mais ces vellétés de guerre n'eurent pas plus de suite que n'en avait eu son mariage.

Les Etats de Bretagne, convoqués à la nouvelle des projets de Maximilien, accordèrent au roi une contribution pour l'aider à soutenir cette guerre; mais en même temps ils lui firent signer le maintien de leurs coutumes et de leurs franchises, et la duchesse-reine, pour les en récompenser, leur accorda plusieurs privilèges, dont elle obtint sans peine la ratification. Elle appela aux dignités de la cour de France plusieurs seigneurs bretons, et se montra pleine de sollicitude pour ses anciens sujets, qui, jouissant enfin de la paix en voyant reflourir leur commerce, bénirent cette union autant qu'ils l'avaient d'abord redoutée.

Disons, toutefois, que ce qui rendait ce mariage si antipathique à la duchesse et à la Bretagne tout entière, c'était uniquement l'amour de la liberté, de la nationalité, et non les défauts de Charles VIII. C'était un prince faible de corps et d'esprit; mais si bon qu'on ne vit jamais meilleure créature, et que deux de ses serviteurs moururent de chagrin lorsqu'ils apprirent qu'il n'était plus. Il était aussi brave que bon, et il le prouva par la guerre d'Italie, guerre qui ne rapporta aux Français qu'une gloire stérile, parce qu'elle avait été imprudemment entreprise.

Pendant tout le temps que dura cette expédition, Anne ne s'occupa que du bien du peuple, et en particulier de ses chers Bretons, et tint tête à la dame de Beaujeu, fille de Louis XI, et longtemps tutrice du roi, lorsque celle-ci voulut toucher aux

privilèges qui leur avaient été accordés. Une grande sagesse, une intelligence rare et une conduite exemplaire donnaient à Anne beaucoup d'autorité.

Charles VIII mourut sans postérité, après avoir eu trois fils et une fille. Le duc d'Orléans monta sur le trône, sous le nom de Louis XII, et commença son règne par un acte de clémence qu'on ne saurait trop louer. Ses anciens ennemis, tous ceux qui avaient indisposé le roi contre lui ou qui avaient combattu dans un camp opposé au sien, comptaient sur une disgrâce, et redoutaient même une vengeance plus sévère. Les courtisans de Louis XII ne manquèrent pas de l'engager à l'exercer; mais tout le monde connaît la belle réponse qu'ils en reçurent : « Le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans. »

Après la mort de son mari, Anne se retira en Bretagne et y exerça tous ses droits. D'après le contrat dont nous avons parlé, c'était à Louis XII que la veuve de Charles VIII devait porter son duché, mais Louis XII était marié. Louis XI, à qui on ne résistait pas impunément, lui avait fait épouser Jeanne de France, sa fille, princesse d'une bonté angélique, mais laide et difforme. Le duc d'Orléans, à qui on l'avait imposée, songeait depuis longtemps à s'en séparer, lorsque la mort de Charles VIII vint lui permettre de prétendre à la main d'Anne. Il n'hésita plus et intenta à Jeanne un procès en divorce, procès dans lequel cette princesse se montra si grande, si ferme et d'une si admirable vertu, que la France entière se déclara pour elle contre le roi. Toutefois, le divorce fut prononcé : l'opinion du peuple et la soumission à la volonté de Dieu consolèrent Jeanne; devant les hommes, ce fut un ange méconnu et une femme héroïque; devant Dieu, ce fut une sainte. Anne de Bretagne, au milieu de sa brillante cour, n'avait-elle pas à envier le sort de cette épouse répudiée ?

Le mariage de Louis et d'Anne fut célébré à Nantes. Le contrat, dont la duchesse avait dicté les conditions, rendait à la Bretagne toutes ses franchises et en réservait l'héritage, non au duc de Bretagne.

roi de France, leur fils aîné, mais à leur second enfant et à leurs petits-enfants, si Anne n'avait qu'un seul fils. Par cette clause, la Bretagne devait être toujours gouvernée par un duc, et ne point faire partie de la couronne de France. Cette fois, la duchesse ne céda plus à la force; elle prenait ses avantages en politique habile et sûre de son triomphe. Non-seulement elle garda l'autorité sur la Bretagne, mais elle prit une grande part au gouvernement de la France, et aida plus d'une fois le roi de ses conseils. Louis l'aimait et l'honorait à tel point qu'il ne lui pouvait rien refuser, qu'il exigeait de tous pour elle la vénération la plus profonde, et lui faisait rendre, soit par ses seigneurs, soit par les étrangers, autant d'honneurs qu'à lui-même.

Anne eut une cour brillante, elle s'entoura surtout de nobles filles bretonnes: elle les élevait « bien et sagement, dit Brantôme, et toutes à son modèle se frisaient et se façonnaient très-sages et très-vertueuses. » Elle aimait les savants et les artistes, les accueillait avec grâce, se plaisait à leur conversation et les accablait de faveurs. Elle n'oubliait pas sa Bretagne, et chaque fois qu'elle le pouvait, elle allait visiter ses sujets, qui la chérissaient comme une mère, et la fêtaient avec une joie extrême. Chacun de ses voyages était marqué par d'utiles travaux, par de pieuses fondations, par des bienfaits noblement répandus, et l'enthousiaste reconnaissance des Bretons, leur dévouement absolu faisaient la joie d'Anne, plus fière encore peut-être d'être duchesse de Bretagne que reine de France.

Dans les démêlés qui eurent lieu entre Louis XII et le pape Jules II, l'Angleterre ayant pris parti pour la cour de Rome, envoya une flotte contre la Bretagne. Les hardis marins bretons se réveillèrent, et Anne équipa à ses frais un vaisseau de cent canons qu'elle nomma *la Cordelière*, et dont elle confia le commandement à Hervé de Portzmoguer. Hervé se montra digne de ce choix; après avoir fait éprouver de grandes pertes aux Anglais, il jeta les grappins au vaisseau amiral anglais *la Régente*, et se fit sauter avec lui. Les bâtiments du Croisic poursuivirent

les Anglais jusque sur leurs côtes, et les insulaires, pour se venger de cette défaite, vinrent mettre le feu à la ville de Penmarc'h.

La reine n'avait que trente-sept ans lorsqu'elle mourut. Le roi la pleura sincèrement, et tous ceux qui l'avaient servie ou qui avaient été admis auprès d'elle ne pouvaient se consoler d'avoir perdu une si bonne maîtresse, une reine si juste et si affable. Mais nulle part le deuil ne fut plus grand qu'en Bretagne, le peuple avait su gré à la duchesse de son premier mariage contracté par lui seul, et elle n'avait point oublié de le rendre participant de tout le bonheur qu'elle avait trouvé dans son second hymen.

On fit à la reine les plus magnifiques funérailles. Trois oraisons funèbres y furent prononcées par Parvi, le confesseur du roi: la première à Blois, où Anne était morte; la seconde, à Notre-Dame-de-Paris, et la troisième, à Saint-Denis. Les orateurs étaient alors dans l'usage de partager leurs discours en plusieurs membres, dont le nombre se rapportait à celui des sacrements, des évangélistes, des apôtres, etc. Comme Anne avait vécu trente-sept ans, Parvi dit à Blois, qu'elle avait mérité trente-sept éloges pour trente-sept vertus formant un char qui la conduisait au ciel. Dans sa seconde oraison, il compara la ville de Paris à un chœur de musique à quatre parties: l'église, la justice, l'université et le peuple, et prouva que ces quatre parties ne faisaient entendre que des chants de douleur.

Enfin, à Saint-Denis, il fit remonter la généalogie de cette princesse jusqu'au siège de Troie, et partagea en douze parties son discours, qui dura quatre heures.

Le corps d'Anne fut déposé dans les caveaux de Saint-Denis, près de la place réservée à Louis XII; elle avait exprimé le désir d'être inhumée aux Carmes de Nantes, dans ce magnifique tombeau que nous avons admiré dans la cathédrale de cette ville. Louis, voulant, autant qu'il pouvait, remplir ce dernier vœu, fit enfermer le cœur de la reine dans un triple étui de fer, de plomb et d'or, revêtu d'émail; ce cœur fut transporté à

Nantes et reçu au milieu de la plus grande pompe et des larmes les plus amères. Sur cet étui, on lisait les vers suivants :

En ce petit vaisseau de fin or, pur et munde,
Repose un plus grand cœur qu'aucune dame eust au munde,
Anne fut le nom d'elle, en France deux fois royne,
Duchesse des Bretons, royale et souveraine.
Ce cœur fut si très-haut, que de la terre aux cieulx
Sa vertu libérale accroissait mieulx et mieulx ;
Mais Dieux en a reprins sa portion meilleure
Et ceste part terrestre en grand deuil nous demeure.

Le duché de Bretagne, en vertu du contrat de mariage d'Anne et de Louis XII, appartenait à Claude de France, leur fille aînée ; cette princesse avait épousé François d'Angoulême, premier prince du sang, et le bon roi Louis, père du peuple, étant mort sans enfant mâle, ce fut François d'Angoulême qui lui succéda. La Bretagne eût dû revenir alors à Renée de France, seconde fille d'Anne ; mais François I^{er} ne pouvait renoncer ainsi à cette belle province, qui, si longtemps, avait été l'objet de la convoitise de ses prédécesseurs. Il gouverna d'abord la Bretagne au nom de sa femme, et, comme madame Claude, avec toute la bonté de son père, n'avait rien de la fermeté de sa mère, elle donna d'abord à François I^{er} la jouissance de la Bretagne, puis elle en assura, par testament, la possession au dauphin, son fils aîné.

Non content de ces précautions, François I^{er}, connaissant l'humeur fière et indépendante des Bretons, voulut leur ôter tout prétexte de se séparer un jour de la France. Il ne trouva pas de plus sûr moyen que de faire solliciter, par les Etats, la réunion de la Bretagne à la couronne. Il se rencontra d'abord bien de l'opposition ; mais François avait su se gagner de nombreux partisans ; ils représentèrent aux Bretons combien ils avaient eu à souffrir tandis qu'ils avaient formé un peuple indépendant, combien de guerres ils avaient dû soutenir contre

la France et contre l'Angleterre, et ils comparèrent la désolation de ce temps de liberté à la prospérité dont leur pays avait joui depuis qu'Anne l'avait placé sous l'autorité des rois de France.

Ces Etats, tenus à Vannes, furent des plus orageux ; mais on gagna ceux des députés qu'on ne put convaincre, et l'union de la Bretagne à la couronne fut demandée par les trois ordres et accordée par François I^{er}, en l'an 1532, avec la promesse de respecter les franchises et coutumes du pays.

LA CHAPELLE DE BETHLÉEM.

A une lieue de Vannes, se trouve une chapelle dont l'origine est des plus curieuses. Alain Fergent régnait en Bretagne, quand la première croisade fut prêchée par Pierre l'Ermite. La chrétienté tout entière s'ébranla ; le pape Urbain II convoqua un concile à Clermont, et les archevêques, les évêques, les abbés s'écrièrent tous d'une voix : Dieu le veut ! Dieu le veut !...

Ce cri trouva de l'écho dans les cœurs : chevaliers, écuyers, vassaux, manants, chacun mit une croix rouge sur son armure ou sur ses vêtements en signe de son engagement ; on dit même qu'il y en eût beaucoup qui imprimèrent cette croix sur le chair avec un fer rouge. Toutes les querelles des seigneurs s'éteignirent, et l'on ne songea plus qu'à se préparer au départ. La Bretagne ne resta pas en arrière : hommes, femmes, vieillards, partirent pour la Terre-Sainte, sous la conduite de Pierre l'Ermite. Pierre était un saint homme, son éloquence avait opéré des merveilles ; mais ce n'était pas un guerrier. Les bandes indisciplinées qu'il dirigeait furent taillées en pièces avant d'avoir vu la Palestine. Les seigneurs agirent avec plus de prudence. Alain Fergent, calculant les suites d'une telle entreprise

pour la sécurité de ses Etats, hésitait même à partir lorsqu'un grand tremblement de terre, qu'il crut être un avertissement du ciel, l'y décida. Les barons le suivirent avec leurs hommes d'armes. Ils se distinguèrent dans plusieurs batailles, et arrivèrent des premiers à Jérusalem.

Parmi eux se trouvait un seigneur du pays de Ploëren, du nom de Garo. Après avoir combattu avec une valeur admirable, il fut, dit la légende, fait prisonnier par les Sarrasins, ainsi que son brave écuyer. Tous deux furent fort maltraités par ces infidèles ; mais ils s'encourageaient mutuellement à la patience, et le pieux chevalier disait à son compagnon : Si nous pouvons encore être utiles à la cause que nous défendons, Dieu saura bien trouver le moyen de briser nos fers ; sinon, mon ami, puisque nous étions décidés à lui donner notre vie, quand nous avons quitté notre bon pays de Bretagne, souffrons pour l'amour de lui, et si ces mécréants finissent par nous occire, nous recevrons en l'autre monde la couronne du martyr. Après des années de captivité, la croisade étant terminée, et chacun, à Ploëren, priant pour le seigneur qu'on croyait défunt, celui-ci se hasarda à demander à son maître la liberté pour lui et pour son écuyer, lui promettant, sur sa foi de chrétien, de lui envoyer, dès qu'il aurait remis le pied sur ses terres, une forte somme pour sa rançon.

Le musulman se prit à rire de cette promesse, raila fort la garantie qui lui était offerte, et joignant la cruauté à la raillerie, il fit apporter un grand coffre, ordonna au seigneur de Garo de l'ouvrir, et lui dit : Puisque tu veux retourner dans ta patrie, je vais t'y renvoyer comme il convient de faire à un chien de chrétien. Il fit venir l'écuyer, lui commanda de prendre place dans le coffre, il en remit la clef à l'un de ses intendants. Fais porter cela dans le premier navire qui sortira du port, lui dit-il, prends avec toi un de mes esclaves, et demain, au lever du soleil, tue ces deux chiens, referme le coffre, et abandonne-le aux flots.

Les ordres du Sarrasin furent exécutés : un vaisseau prêt à

lever l'ancre reçut le cercueil, et les deux musulmans s'assirent dessus, l'un à la tête, et l'autre aux pieds.

— Courage ! bon écuyer, disait le seigneur de Garo, préparons-nous à la mort, puisque telle est la volonté de Dieu. Je vais te faire la confession de tous mes péchés, afin qu'il me les pardonne et daigne me recevoir en sa miséricorde. Il fit alors humblement l'aveu de toutes les fautes de sa vie, puis ce fut le tour de l'écuyer ; et, ce pieux devoir rempli, tous deux, plus tranquilles, attendirent leur dernière heure. Ils gardaient depuis longtemps le silence, absorbés qu'ils étaient dans la pensée de l'éternité où ils allaient entrer, quand l'écuyer interrompit la méditation de son maître.

— S'il plaisait à Dieu et à madame la Vierge de nous sauver des mains de ces deux mécréants, lui dit-il, nous pourrions revoir encore Ploëren et la seigneurie de Garo.

— Oui, répondit le chevalier : mais, pour de pauvres pécheurs comme nous, Dieu daignerait-il faire un miracle ?

— J'ai ouï dire bien des fois que la benoite vierge Marie prend pitié des pécheurs qui réclament son secours. Si nous la prions de toute notre âme, messire ? Dites, le voulez-vous ?

— C'est peut-être Dieu qui t'inspire cette bonne pensée, mon brave écuyer ; oui, prions madame la Vierge de nous venir en aide, et de nous sauver de la mort, afin que fassions ensuite tant de bonnes œuvres que le ciel nous soit ouvert, quand Dieu nous appellera devant son tribunal.

Et tous deux se recommandèrent à la mère de Dieu, la protectrice de tous ceux qui sont en péril, l'étoile de la mer et la consolatrice des affligés. Cette prière répandit tant de joie et de paix dans leur âme que, malgré la pensée de la mort dont ils étaient menacés, malgré la gêne qu'ils éprouvaient dans ce cercueil où on les avait ensevelis tout vivants, s'endormirent d'un profond sommeil, dans lequel il leur sembla voir la vierge Marie, toute rayonnante de gloire, supplier son divin Fils d'arracher à la mort ces deux pieux guerriers qui l'avaient invoquée.

Quand ils s'éveillèrent, ils ne sentirent plus les oscillations du vaisseau, et ils dirent : Nous sommes à terre; voici l'heure de la mort ou de la délivrance. Tout était calme autour d'eux; pas une voix n'arrivait à leurs oreilles, seulement le flot venait mourir sur la grève à quelques pas de la botte dans laquelle ils étaient enfermés. Tout-à-coup le chant du coq retentit.

— Messire, dit l'écuyer, avez-vous entendu ? C'est le coq de Garo qui s'éveille...

— Connais-tu donc sa voix ? demanda le chevalier, ne sachant s'il devait croire aux paroles de son serviteur.

— Comme la vôtre, seigneur, et je ne me suis pas trompé, répondit-il.

En effet, quelques minutes après, des paysans qui se rendaient au travail, étant venus à passer, virent ce grand coffre déposé sur la plage; ils s'en approchèrent, l'ouvrirent, et reconnurent avec une grande joie leur seigneur et son écuyer. Le sire de Garo leur conta sa merveilleuse délivrance, et tous en rendirent grâce à Dieu et à la vierge Marie.

Le chevalier, en reconnaissance d'une si haute protection, voulut faire bâtir près de son château une chapelle à la mère de Dieu; mais, chaque nuit, les matériaux amassés dans le lieu où il voulait élever ce monument étaient transportés sur la grève à l'endroit où le coffre avait été trouvé. Le seigneur de Garo comprit alors la volonté de la Vierge, et y fit construire une chapelle qui fut réédifiée en 1407, et qui porte dans le pays le nom de Beleam ou Bethléem, en souvenir de l'Orient.

On n'y célèbre la messe qu'une fois par année: mais, ce jour-là, la foule y est immense.

ENVIRONS DE VANNES.

La forêt qui avoisine Vannes rappelle un souvenir historique. C'est au château de Coëtlon, situé au milieu de cette forêt, qu'en 840, les évêques et les seigneurs bretons choisirent Nominos pour roi. Louis-le-Débonnaire venait de mourir, et la Bretagne, qui avait été soumise par Charlemagne et assujettie par son successeur, voulait recouvrer son indépendance, et la recouvra, en effet, grâce à la valeur et aux exploits de Nominos.

Un des plus beaux monuments du moyen âge, dont la Bretagne possède encore les ruines, c'est le château d'Elven, situé à trois lieues nord de Vannes. Ce château fut construit, vers la fin du douzième siècle, par Eudon de Malestroit, à son retour d'une croisade, sur le modèle d'un château-fort qu'il avait pris en Palestine. Le château ducal de Sucinio, à trois lieues de Vannes, vers le midi, n'est pas moins remarquable.

On trouve, dans le département du Morbihan, plusieurs restes de voies romaines; mais c'est surtout au temps des druides que remontent ces monuments. Les dolmens, les menhirs, les galats s'y rencontrent à chaque pas. A Lockmariaker, ces pierres n'ont pas moins de quarante pieds d'élevation. Près d'Arzan, on en voit une qui a cent pieds de hauteur, et trois cents pieds de circonférence à sa base; on l'appelle le Grand-Mont. Le tumulus de Bubry porte un chêne à son sommet. Quelques menhirs se terminent par des têtes grossièrement sculptées. C'est Carnac surtout qu'il faut visiter, lorsqu'on veut contempler ces restes d'un culte déjà si loin de nous. Au milieu d'une vaste lande, s'étendent sur onze rangs parallèles, plus de douze cents pierres, dont un grand nombre ont vingt pieds de haut. Elles sont presque toutes plantées la pointe en bas, quelques-unes sont penchées, les autres sont droites et semblent défier les siècles.

La plaine de Haut-Brambien, qui peut avoir une demi-lieue en tous sens, est couverte de plus de deux mille pierres, presque toutes renversées. La plupart des savants bretons pensent que les plaines où se trouvent ces menhirs étaient non-seulement des temples, mais des lieux d'assemblées publiques. Plusieurs témoins ou enceintes sacrées ont été longtemps regardées comme des camps et attribuées aux Romains. On nomme liehaven deux pierres verticales, supportant une pierre posée horizontalement et formant un arc de triomphe grossier; on en remarque près de Carnac. Les galgals sont des monceaux de cailloux, sans mélange de ciment ni de terre, qui ont la forme d'un cône et sont aussi élevés que les plus hauts tumulus. Les roulers sont des pierres branlantes; mais on en trouve peu dans ce département.

Il n'y a pas un de ces monuments druidiques qui n'ait sa vieille légende, ses nains, ses fées, ou, tout au moins, ses traditions populaires. Le christianisme n'a pu arracher entièrement de l'esprit du peuple de cette contrée ses anciennes croyances, et, bien qu'il y ait peu de chrétiens plus sincères, cette foi, cette piété ne sont pas sans un léger mélange de paganisme, qu'on peut, sinon pardonner, du moins comprendre, lorsqu'on a vu cette infinité de souvenirs d'un autre âge, autrefois l'objet de la vénération et de la terreur de tous.

Sarzeau, petite ville à six lieues de Vannes, a vu naître Lesage, auteur du roman de *Gil-Bias*. C'est aussi de Sarzeau que partit le signal de l'insurrection de l'ouest, plus connue sous le nom de guerre de la Vendée.

LES VENDÉENS ET LES CHOUANS.

Les provinces de l'ouest, fortement attachées aux mœurs, aux usages, aux croyances de leurs pères, supportaient impa-

tiement les excès de la Révolution; là les paysans aimaient les nobles, qui n'avaient été pour eux que des protecteurs; ils vénéraient les prêtres, ministres de Dieu, dispensateurs de la parole sainte, les prêtres qui les avaient baptisés, qui les avaient admis à la première communion, qui les avaient mariés, qui avaient enterré leur père, leur mère, qui les avaient consolés dans leurs peines, visités dans leurs maladies, secourus dans leurs besoins. Aussi ne purent-ils voir, sans en être irrités, les doctrines révolutionnaires menacer la noblesse, le clergé, le roi, et attaquer la religion chrétienne. Depuis longtemps le mécontentement était dans tous les cœurs, lorsque le comte de Francheville arma les paysans de Sarzeau, et marcha sur Vannes au cri de: Mon âme à Dieu, mon cœur au roi!

Ce petit bataillon fut repoussé sans peine et presque entièrement détruit, mais le signal était donné; on se prépara en silence à la lutte, et, le 10 mars 1793, neuf cents bourgs ou villages se soulevèrent à la fois, tant en Bretagne que dans la Vendée et l'Anjou. Les chaumières devinrent des ateliers où les instruments du labourage se changèrent en piques, en sabres et en épées. Des bâtons ferrés, des fourches, des haches, des faux, des fusils de chasse, furent d'abord leurs armes, mais bientôt ils s'emparèrent de celles de leurs ennemis. Cent mille paysans, prêts à combattre, se donnèrent des chefs; les principaux furent: Charette, d'Elbée, Lescure, La Rochejacquelein, Cathelineau, Bonchamp, Stofflet. La première fois que La Rochejacquelein mena ses soldats au combat, il leur adressa cette sublime harangue: « Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi. » Ces paroles en firent autant de héros.

Leurs chefs publièrent un manifeste par lequel ils rendaient compte à la France des causes qui les avaient armés. « Nous voulions, disaient-ils, des lois qui ne soient pas sans force, et une religion qui soit respectée.

Thouars tomba au pouvoir des insurgés, qui marchèrent de là sur Fontenay. Ils avaient des fusils, mais point de cartou-

ches ; ils en demandent. « En voilà ! » répondent leurs chefs en leur montrant des bataillons républicains. Et les paysans s'élançant au milieu des baïonnettes, se ruent jusque sur leurs canons, dispersent les bleus et entrent dans Fontenay.

L'insurrection prit dès-lors une forme régulière, et ses succès vinrent si rapides, que la Convention en fut sérieusement alarmée, et envoya dans l'Ouest des forces considérables.

Les insurgés n'avaient d'autre uniforme que leur costume national ; seulement ils portaient sur la poitrine un cœur surmonté d'une croix. Il n'y avait parmi eux ni régiments ni bataillons ; ils se réunissaient par paroisses et se choisissaient un capitaine, qui se plaçait sous les ordres d'un des chefs de division. Au premier coup du tocsin, chaque paysan quittait son foyer, s'armait de son mieux, emportait des vivres pour plusieurs jours, et ne revenait que quand l'expédition était terminée. Leur manière de combattre déconcertait tous les plans : ignorants de l'art de la guerre, ils avaient adopté une excellente tactique : à la vue des bleus, leur masse entière s'ébranlait en jetant des cris sauvages, et s'étendait pour les envelopper. Sûrs de trouver la victoire ou le martyre, c'est à dire la gloire ou le bonheur, ils fondaient impétueusement sur l'ennemi, et il était rare qu'on résistât à leur choc. Lorsqu'ils voulaient s'emparer d'une batterie d'artillerie, dix ou douze d'entre eux couraient à toutes jambes vers cette batterie, se jetaient à terre au moment où l'on y mettait le feu, se relevaient après le coup, et recommençaient cette manœuvre jusqu'à ce qu'ils fussent tout près des canoniers, qu'ils massacraient sur leurs pièces. Ils s'attachaient à harceler l'ennemi, à le fatiguer par des combats partiels, ils l'attiraient par une fuite simulée dans les landes, les marais et les ravins de leurs pays ; puis, tout à coup, chaque buisson, chaque tronc d'arbre, chaque haie semblait s'animer, et les bleus se trouvaient en butte au feu de leurs adversaires. Lorsque, avertis par le bruit de la fusillade, les républicains arrivaient au secours des leurs, et qu'ils devenaient trop nombreux pour que les chefs insurgés pussent es-

pérer de leur résister, le cri : Egaillez-vous, les gars !... suffisait pour disperser leurs gens, qui, à la faveur de la connaissance qu'ils avaient du pays, échappaient facilement à la poursuite des ennemis.

Une obéissance aveugle à leurs chefs, un dévouement sans bornes, un grand mépris de la mort, puisé dans la conviction de la bonté de la cause qu'ils défendaient, firent le succès des insurgés. On vit des femmes, des enfants, combattre aux côtés de leurs maris, de leurs pères, et mourir au premier rang. Ils se préparaient à ces combats par la prière, et les soldats de la Convention ne voyaient pas sans un superstitieux effroi se dérouler cette armée d'un nouveau genre, couvrant les hauteurs ou s'enfonçant dans les ravins, le fusil en bandoulière, la tête nue et le chapelet à la main, comme s'il se fût agi d'une pieuse procession. Plus d'une fois, le canon essaya en vain de troubler cette marche paisible ; les insurgés continuaient leur chemin sans interrompre leur prière ; mais, au premier signal, ils s'élançaient comme des lions furieux sur les ennemis, et portaient partout la terreur et la mort.

A la nouvelle des succès des insurgés, Santerre accourut avec dix mille hommes qu'il avait ramassés à la hâte, dans la fange de Paris, et vint défendre Saumur avec cette armée de bourreaux, plutôt que de soldats.

Malgré ce secours, la ville, le château et les munitions de Saumur devinrent la proie des Vendéens, qui, maîtres de la Loire, entrèrent en Bretagne, où les attendaient de nombreux auxiliaires. Avant de franchir le fleuve, ils se donnèrent un général en chef, et leur choix tomba sur Cathelineau.

Cathelineau avait été d'abord fileur de laine, puis voiturier, puis marchand forain ; il cachait sous d'humbles dehors, un grand cœur et une âme intrépide. Son éloquence était naturelle et entraînant, sa probité incorruptible, sa modestie extrême, et sa piété exemplaire ; en un mot, c'était tout à la fois un héros et un saint. Les plus grands seigneurs, les plus nobles noms de la Vendée, du Poitou et de la Bretagne, se soumirent à son

autorité, que tant de hautes qualités justifiaient pleinement. Il s'empara d'Angers, et sa modération, autant que son courage, gagna à sa cause de nombreux partisans. Encouragé par ce succès, il alla attaquer Nantes. La place résista, les Vendéens y perdirent beaucoup de monde, et, pour comble de malheur, Cathelineau, oubliant trop son titre de général, et combattant en soldat, fut tué au pied d'une batterie qu'il voulait enlever.

Les Vendéens repassèrent la Loire sous la conduite d'Elbée, et eurent à combattre Westermann, Santerre et Biron. Celui-ci paya de sa tête le peu de succès des corps qu'il commandait. Soixante-dix mille hommes de vieilles troupes, sans compter une multitude de conscrits, entrèrent en Vendée; mais tous furent battus ou dispersés. La convention, commençant à redouter l'issue de cette guerre, envoya de nouvelles forces dans l'ouest, avec ordre de tout tuer, de tout brûler, de tout détruire. L'audace et la valeur des Vendéens, l'héroïsme de leurs chefs, devaient échouer contre une audace et une valeur égales, soutenues par une discipline sévère et une longue habitude des combats; les insurgés firent payer cher leurs défaites de Mortagne et de Chollet. Lescure, Bonchamp trouvèrent une mort glorieuse sur le champ de bataille. La Rochejacquelein, Talmont et Stofflet, leurs successeurs, après avoir mis en sûreté, au-delà de la Loire, quatre-vingt mille personnes, vieillards, femmes et enfants, dirigèrent le reste de leur armée vers Laval. Là ils rencontrèrent les bleus, et, jaloux de prendre leur revanche, ils les attaquèrent avec tant d'impétuosité, tant de rage, que trente mille hommes dont se composait l'armée républicaine, il en échappa à peine quinze mille.

Les chefs vendéens, attendant du secours de l'Angleterre, résolurent de s'emparer d'un port de mer, et, traversant la Bretagne, ils se portèrent sur Granville; mais leur marche n'ayant pas été assez rapide, ils trouvèrent la place en état de défense. Ils voulaient l'assiéger; leurs gens, excellents soldats lorsqu'il s'agissait de défendre leurs foyers, mais peu habitués à la sou-

mission, demandèrent à grands cris à retourner dans leur pays. La Rochejacquelein les contint et les apaisa; mais comprenant bien qu'il ne pourrait lutter avec cette armée, à demi vaincue, contre les républicains, qui s'avançaient, il reprit le chemin de la Vendée. Il rencontra l'ennemi à Dol, le vainquit, et essaya de ramener ses troupes vers les côtes; il n'y put réussir, et le parti royaliste fut perdu.

Son dernier exploit fut la prise du Mans, fait d'armes brillant mais stérile; car, dès le lendemain, la ville fut reprise par les bleus, et les Vendéens, taillés en pièces et dispersés. La Rochejacquelein et Stofflet en réunirent les débris, qui, comme nous l'avons dit, furent atteints et écrasés à Savenay.

Le prince de Talmont, tombé entre les mains des républicains, après le désastre du Mans, fut décapité à Laval, devant l'entrée principale de son château; d'Elbée, encore malade des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Chollet, fut tué à Noirmoutiers, avec deux mille royalistes, qui, en se rendant sans combat, avaient cru avoir la vie sauve. La Rochejacquelein, ne voulant pas survivre à la ruine de son parti, avait rassemblé autour de lui une petite armée, avec laquelle il s'exposait avec audace; après avoir fait payer cher sa défaite aux bleus, il fut tué par un fuyard, caché derrière une haie. Stofflet lui succéda, et devint le chef de la Haute-Vendée; Charette commandait dans la Basse.

Chaque jour de nouveaux soldats venaient se joindre à eux, et, malgré tous ses désastres, la Vendée était encore si redoutable, que la convention, informée des dissentiments qui existaient entre ces deux chefs, en profita pour traiter avec Charette.

La guerre n'avait pas cessé en Bretagne, et, pour être moins éclatante que celle de la Vendée, elle n'en était pas moins redoutable. Les Vendéens avaient livré de grandes batailles, en pris beaucoup de villes; les Bretons, ou plutôt les Chouans, car c'est ainsi qu'on les appelait, du nom de Jean Chouan, leur chef, n'eurent d'autres camps que les forêts, n'attaquèrent

que les détachements isolés, et se bornèrent à harceler et à disperser les corps envoyés contre eux. Le comte de Puysaie, après avoir organisé la chouannerie, partit pour Londres, où il s'assura les secours de l'Angleterre. Pendant son absence, ses lieutenants acceptèrent la paix aux mêmes conditions que Charette, et Stofflet suivit leur exemple. La convention s'engageait à laisser aux insurgés le libre exercice de leur religion, leur accordait des indemnités pour frais de guerre, les exemptait de tout impôt, leur reconnaissait le droit de se gouverner eux-mêmes, et ne mettait à tous ces avantages qu'une condition, la soumission à la république.

Les guerres civiles ont toujours favorisé le brigandage. A côté des véritables armées royalistes s'étaient formées des bandes de pillards, prenant le nom de Vendéens et de Chouans. Tandis que les autres mettaient bas les armes, ils continuèrent de troubler le pays, et, provoquant la répression des républicains, ils ramenèrent les hostilités. Le général Hoche fut chargé du commandement des armées de la convention de l'Ouest, et il eut à déployer, pour remplir sa mission, autant de ruse que de valeur. Il déconcerta les Vendéens soumis à Stofflet; ceux qui obéissaient à Charette et à Puysaie lui donnèrent plus de mal.

L'Angleterre envoya à l'insurrection la flotte qu'elle lui avait promise; ce secours consistait surtout en armes et en munitions. Quatre mille émigrés, pourtant, avaient pris passage sur ses navires, et ils battirent une escadre républicaine en vue des côtes de Belle-Isle. Bien que la flotte fût attendue en Vendée, elle débarqua dans les derniers jours de juin 1793, à la presqu'île de Quiberon, s'empara du fort de Penthièvre, et fut rejointe par dix mille Chouans.

Cette descente, à laquelle les bleus ne s'attendaient pas, les consterna; mais Hoche sut se conserver tout son sang-froid, fit rapidement ses dispositions, et s'avança vers les émigrés. Ceux-ci avaient commis une grande faute: la Bretagne entière était

royaliste, elle se fût levée en masse pour les soutenir; s'ils eussent parcouru hardiment le pays; mais quand la population les vit cantonnés dans la presqu'île de Quiberon, elle se tint tranquille. Le comte d'Artois, qui devait commander l'expédition, n'était pas rentré en France; et les Bretons, que de longues guerres avec les Anglais avaient fait leurs ennemis, ne se souciaient pas de se joindre à eux pour combattre les bleus. Hoche n'avait pas perdu de temps; il parut à l'entrée de la presqu'île lorsqu'on délibérait encore sur le meilleur parti à prendre, et il la ferma par une ligne de retranchements.

Le comte de Puysaie, se voyant sans vivres, bloqué par cette armée, comprit qu'il fallait ou qu'il se résignât à périr, ou qu'à force d'audace il traversât les lignes ennemies. Après avoir attendu en vain les troupes royalistes, il tenta ce dernier moyen de salut. Il fut repoussé avec perte. Hoche, profitant de son succès, s'empara du fort de Penthièvre, et refoula les blancs dans Quiberon. La trahison acheva leur défaite: ils avaient eu l'imprudence de laisser dans cette place la garnison qui s'était soumise à eux; une partie de cette garnison s'entendit avec les bleus. A onze heures du soir, pendant qu'un orage affreux battait les navires anglais et les éloignait de la côte, Hoche se mit en mouvement et attaqua la place de front, tandis qu'un détachement, tournant le fort à la faveur du reflux, entra par la porte qui lui était livrée. Maître de Quiberon, le général républicain courut à la côte. Sept à huit cents hommes s'y rangèrent en bataille, pour protéger le départ des autres. Mais tous s'étant jetés sans ordre dans les légères embarcations envoyées par l'escadre, la plus grande partie sombrèrent en sortant du port. Ceux qui restaient sur le rivage se défendaient avec la rage du désespoir. Rendez-vous, s'écrièrent les bleus, las de cette héroïque résistance. Le jeune de Sombreuil, qui commandait les royalistes, pressé par les cris de ceux qui n'avaient pu trouver place sur les barques anglaises, ordonna aux siens de poser les armes, après avoir déclaré, toutefois, qu'il ne voulait pour lui-même ni de la liberté ni de

la vie qu'on leur promettait. Hoche instruisit la Convention de sa victoire, en lui demandant de statuer sur le sort des prisonniers. La barbare Convention ordonna qu'ils fussent tous fusillés. Tallien fut chargé de faire exécuter cette atroce sentence; et les sept cent onze émigrés qui s'étaient rendus furent mis à mort près d'Auray, dans un champ qui s'appelle encore aujourd'hui le Champ-des-Martyrs.

Charette voulait les venger; mais affaibli par tant de pertes, et commençant à désespérer du succès, les Vendéens ne retrouvaient plus leur ancienne énergie; Hoche, d'ailleurs, plus modéré que ses prédécesseurs, n'irritait pas les populations par des ravages inutiles; il se contentait de sévir contre tous ceux qu'il trouvait les armes à la main, et faisait observer à ses soldats la plus exacte discipline. Stofflet, après une longue indécision, recommença les hostilités au mois de janvier 1796. Charette et lui attendaient de l'Angleterre un nouveau secours; mais ce secours ne parut point; et, après quelques escarmouches insignifiantes, Stofflet, vendu par des traîtres, fut saisi et amené à Angers, où on le fusilla. Son dernier soupir fut le cri de : Vive le roi ! Stofflet, de garde-chasse, était devenu général; et ses talents, sa valeur, sa grandeur d'âme le placent au rang des plus fameux chefs royalistes.

Charette essaya de lutter encore; mais, serré de plus près que jamais, traqué de forêts en forêts, il fut blessé et pris quelques semaines après Stofflet. On le conduisit à Nantes, où il devait être fusillé. Arrivé au lieu de l'exécution, il ne voulut ni se mettre à genoux ni se laisser bander les yeux. Il découvrit sa poitrine, commanda le feu, et tomba en criant : Vive le roi !

Après sa mort, les Vendéens et les Chouans ne firent plus que de faibles efforts, que Hoche comprima facilement; et, peu à peu, la tranquillité se rétablit dans les provinces qui, depuis quelques années, avaient été le théâtre de ces tragiques événements. La Bretagne, qui avait combattu pour son Dieu et pour

son roi, comme la Vendée, mais qui avait aussi combattu pour son indépendance, retomba sous l'administration commune, et fut définitivement attachée à la France.

QUIBERON. — BELLE-ISLE. — AURAY.

Visitons maintenant le pays dont nous venons de faire l'histoire. Après avoir contemplé les monuments druidiques de Carnac, entrons dans la presqu'île de Quiberon. C'est une étroite langue de terre dont le fort de Penthièvre occupe le point le plus resserré. La petite ville de Quiberon est située tout-à-fait à l'extrémité de la presqu'île, en face de Belle-Isle, et n'a, pour attirer le voyageur, que les tristes souvenirs que nous venons d'effleurer.

Embarquons-nous la pour Belle-Isle. Le temps est beau, la mer si calme, qu'on croirait voir un grand lac dont une légère brise vient rider l'onde. Qui pourrait résister à la tentation de faire une petite promenade sur cet Océan, si terrible quand la vague vient, en mugissant, battre les rochers de la côte, et si séduisant quand ses flots semblent venir humblement lécher les pieds de ces mêmes rochers. Notre traversée, d'ailleurs, ne sera pas longue; et la côte ne sera pas dérobée à nos regards, que nous aurons franchi la ceinture de granit qui défend des envahissements de la mer ce fertile et riant séjour.

Belle-Isle, qu'on a sans doute nommée à cause de la douceur de son climat et de la richesse de son sol, a environ dix lieues de circonférence; c'est la plus grande des îles de l'Océan qui appartiennent à la France. Elle forme un canton divisé en quatre communes : le Palais, Blangar, Locmarin et Sauzon; le Palais en est le chef lieu. Les îles de Houat et de l'Hoedic, éloignées de quelques lieues de Belle-Isle, en sont une dépendance. Belle-

Isle produit d'excellent grain, et a des pâturages où on élève annuellement sept à huit cents chevaux de belle espèce. Elle a huit mille habitants. C'est à Belle-Isle que furent transportés, après les funestes journées de juin 1848, ceux qui avaient pris part à cette sanglante insurrection. Belle-Isle appartient, sous Louis XIV, à Fouquet, surintendant des finances, dont madame de Sévigné raconte la disgrâce.

Retournons à terre et remontons jusqu'à Auray. Voici le Champ-des-Martyrs, fléchissons le genou et prions, non-seulement pour les victimes, mais, ainsi que la religion nous l'ordonne, pour les bourreaux. A vrai dire, ceux qui prononcèrent la sentence méritent seuls cet odieux nom ; ceux qui l'exécutèrent ne furent que des instruments, dociles mais innocents, de cette inutile barbarie. C'est là peut-être que s'éteignit, dans le sang d'une foule de seigneurs, de chevaliers et d'hommes d'armes, la longue querelle de Jean de Montfort et de Jeanne de Penthièvre.

SAINTE-ANNE-D'AURAY.

La ville d'Auray a eu sa part de deuil et de gloire, vous le voyez ; mais un bien petit nombre de ceux qui s'y rendent aujourd'hui y viennent pour recueillir ces grands souvenirs, et contempler les lieux où ces faits se sont accomplis. Non, ce qui attire à Auray une foule de visiteurs, ce n'est ni la défaite de Charles de Blois, ni la vaillance de Du Guesclin, ni la mort des émigrés, c'est une chapelle dédiée à sainte Anne, chapelle où, chaque jour, on vient implorer, par l'intercession de la mère du Sauveur, la miséricorde du ciel. Voyez ce pauvre malade qui marche appuyé au bras de deux amis, ce vieillard aveugle que guide un enfant, cette jeune mère qui porte dans

ses bras son nouveau-né, cet infirme qui se traîne à grand'peine, tous vont porter leurs douleurs au pied de cet humble autel, et si tous n'en reviennent pas guéris, tous en reviendront consolés. Regardez plus loin : voici un brillant équipage ; une jeune fille en descend, puis une femme dans tout l'éclat de sa beauté, un homme dans toute la force de l'âge. Que vont-ils faire dans cette chapelle ? Qu'ont-ils à demander à Dieu ? Dieu ! Est-ce que, quand on est si riche, on n'est pas toujours heureux ? Suivez-les, et peut-être trouverez-vous une réponse à cette question. Ils s'agenouillent sans rien voir de ce qui les entoure, si ce n'est la sainte image de la Dame protectrice qu'ils viennent invoquer. La jeune fille prie avec une angélique ferveur ; ses joues se colorent, et ses yeux, levés vers le ciel, rayonnent de foi et d'espérance. Oh ! combien ce qu'elle implore ainsi doit lui tenir au cœur, et combien la sainte qu'elle supplie doit être propice à ses vœux ! Sa mère, car c'est sa mère qui est près d'elle, la regarde avec douleur ; mais, en la voyant prier si ardemment, elle se dit : « Mon Dieu ! vous l'exaucerez ; » et elle aussi se recueille et prie. Plus loin, à l'ombre d'un pilier, son père s'est prosterné ; il cache son visage dans ses mains, et ne doute pas qu'à travers ses doigts on puisse voir filtrer une larme. Non, il n'est pas heureux, cet homme dont peut-être vous enviez le sort ; car il faut une douleur bien amère pour courber ainsi son front et le jeter tout en pleurs sur la dalle du sanctuaire ; il faut que ni son or, ni son crédit, ni ses nombreux amis ne puissent rien au chagrin qui le dévore, pour qu'il vienne à cette chapelle bénie solliciter le secours d'en haut. Son fils se meurt... Il a appelé auprès du lit de souffrance les plus habiles médecins ; il a offert la moitié de sa fortune à qui lui rendrait cet enfant bien aimé ; la science s'est déclarée impuissante... Alors la mère, dont les angoisses étaient plus cruelles peut-être encore que les siennes, a dit : « Puisque les hommes ne peuvent rien, adressons-nous à Dieu, qui peut tout... Plus d'un malade a recouvré la santé ; plus d'un aveugle, la vue ; plus d'un muet, la parole ; plus d'un cœur désolé, la résigna-

tion et la paix, en invoquant la Vierge Marie et sa bienheureuse mère... Allons à Sainte-Anne d'Auray !...

Et, confiant la garde de ce fils chéri à quelque parent, quelque ami, ils sont partis, emmenant leur jeune fille, car ils savent que Dieu écoute la prière de l'innocence. Pendant une demi-heure, ils restent là, humbles, recueillis, suppliants ; et, à mesure que leur cœur se répand devant le Seigneur, la consolation et l'espoir y descendent. « Il vivra ! dit la mère en se levant, Dieu nous le rendra ; car sa bonté est aussi grande que sa puissance. — S'il est vrai, mor Dieu ! la moitié de ma fortune, que j'offrais au médecin assés habile pour le guérir, je l'emploierai à orner ce saint temple et à soulager les malheureux, s'écrie le père en embrassant sa fille.

Les chevaux vont trop lentement, à leur gré ; ils arrivent en fin, l'enfant qu'ils ont laissé mourant leur sourit, leur tend les bras : le médecin qui veille à son chevet ne peut s'expliquer l'heureuse crise grâce à laquelle il est sauvé ; mais ses parents la comprennent, et, dans l'ivresse de leur jote, ils publient que c'est à Dieu et à sainte Anne-d'Auray qu'ils doivent la guérison de leur fils.

De toutes parts on accourt vers la chapelle, car le nombre de ceux qui souffrent, de ceux qui pleurent, de ceux qui pleurent en secret surtout est immense. Riches, pauvres, grands de la terre, mendiants, entourent l'autel, confient leurs douleurs à la sainte patronne de ce lieu révééré, et chacun, en contemplant les nombreux *ex-voto* qui décorent les murailles, se dit : « Pourquoi n'obtiendrais-je pas ce que tant d'autres ont obtenu ? »

C'est le jour du pardon, ou fête de sainte Anne, qu'il faudrait voir la ville d'Auray. On s'y rend de tous les points de la Bretagne ; car dans toute la province, où pourtant les pèlerinages sont nombreux, pas un ne jouit d'une aussi grande réputation. Mais, si beaucoup y viennent pieusement, d'autres, il faut bien l'avouer, y sont amenés par la curiosité, par l'amour du bli-

str ; car, après la prière, c'est le plaisir qui règne en maître dans cette foule.

Voici ce qu'on m'a conté de l'origine de cette chapelle. Au village de Pleuneret, il y avait une église consacrée à la Vierge, église qui devait remonter bien haut ; car, vers l'an 668, elle tombait déjà de vétusté. On la respectait ; mais, le pays étant sans cesse ravagé par les guerres, on ne songeait ni à en relever les murailles, ni à en réparer les autels. Chaque année en enlevait une pierre, et, sans le lierre qui s'y était attaché et qui les soutenait, tout se fût écroulé. Vers l'an 1620, quelques débris de cette église étaient encore debout, le champ qui les entourait appartenait à un laboureur nommé Nicolazic, homme juste et pieux, qui, chaque fois que les travaux de la saison l'y ramenaient, ne manquait pas de faire sa prière sur les ruines de la maison du Seigneur. La bénédiction d'en haut descendait sur le champ, la grêle l'épargnait, et personne, dans tout le pays, n'avait une aussi magnifique récolte que Nicolazic. Il le voyait, et, sachant que ce n'était pas seulement à son travail qu'il le devait, il avait soin de faire part aux pauvres de son abondance. Il recueillait les orphelins, donnait place à sa table aux vieillards, portait en secret du grain aux familles nécessiteuses, et amassait devant Dieu un trésor de bonnes œuvres.

Un jour qu'il labourait ce champ, en chantant un vieux refrain du pays, son attelage refusa d'avancer ; il eut beau l'animer du geste et de la voix, il eut beau recourir à son fouet, rien n'y fit. Au lieu de s'emporter et de jurer, Nicolazic voulut aider ses bœufs, mais il s'aperçut que le soc de sa charue heurtait une lourde masse ; il fit reculer l'attelage ; s'emparant alors d'un hoyau, il creusa tout autour de cet objet, et, à force de patience, il parvint à découvrir une statue qui, sans doute, avait appartenu à l'église, et que le temps n'avait point endommagée. Il la retira de terre, et, fléchissant un genou devant cette image, qu'il reconnut pour être celle de la mère de la vierge Marie : « Sainte Anne, dit-il, bénissez-moi, et que

tous ceux qui s'adresseront à vous en obtiennent secours et protection.

Puis il emporta, avec un profond respect, la statue dans sa maison. Les amis, les voisins, furent invités à fêter cette trouvaille, et chacun fut admis à contempler la sainte image, qu'on avait déposée dans la plus belle chambre du logis, sur un autel fait d'une table, couverte d'une nape de lin et ornée de fleurs des champs. Pas un de ceux qui la vinrent voir ne se retira sans avoir fait sa prière; le Breton est sincèrement chrétien, et tout ce qui tient au culte de Dieu, tout ce qui surtout a la double consécration de la religion et du temps est l'objet de son profond respect. Tout le village eut bientôt visité la maison de Nicolazic; ceux qui, malades, avaient dû renoncer à s'y rendre voulurent y aller aussi; on les y conduisit, on les aida à s'agenouiller devant la statue; mais, ô prodige! on n'eut pas besoin de les aider à se relever, ni à regagner leur lit: ils étaient guéris. Le bruit s'en répandit: ce ne fut plus seulement le village, ce fut tout le pays de Vannes qui accourut chez le pieux laboureur, et les miraculeuses guérisons continuèrent si bien que le vieux recteur de Pleuneret résolut de faire bâtir, sous l'invocation de sainte Anne, une chapelle au lieu même où Nicolazic avait trouvé cette précieuse image. Et comme il était pauvre, il prit le bâton du voyageur et alla solliciter les dons des fidèles. La reconnaissance versa entre ses mains des sommes considérables, et, trois ans plus tard, on bénit, avant même qu'elle fût entièrement achevée, l'église qu'on avait réédifiée et la chapelle de Sainte-Anne, où la statue fut transférée en grande pompe au milieu d'un innombrable concours de peuple.

Un couvent de Carmes s'établit près de l'église. Madame Anne d'Autriche, qui était alors reine de France, fit de grands dons à cette communauté et à la chapelle de sa sainte patronne, dont la renommée alla croissant. Nicolazic, après la découverte de la statue, vécut encore vingt ans, honoré et aimé de tous; puis, quand Dieu eut rappelé son âme, on inhuma son corps au lieu

même où s'était arrêtée sa charrue, au pied d'un pilier de la nouvelle église.

LORIENT ET SES ENVIRONS.

Lorient, ville située au fond de la baie de Saint-Louis, à l'embouchure de la rivière de Scorff, est grande, bien bâtie, et entourée de fortifications. Ses rues sont larges, bien pavées, tirées au cordeau, et bordées de constructions élégantes. La long de son port s'étendent des quais magnifiques, sans cesse couverts de marchandises, car un grand nombre de vaisseaux viennent y prendre ou y déposer leur chargement.

Ce port est précédé d'une rade, où de fortes escadres peuvent mouiller en sûreté.

Cette ville importante n'était encore, au milieu du dix-septième siècle, qu'un village habité par des pêcheurs. Il fut donné, en 1666, à la compagnie des Indes, dont les armements se faisaient alors au Havre. Soixante ans plus tard, cette société fit de Lorient son entrepôt et sa place d'armes; elle l'agrandit et l'embellit jusqu'en 1770, époque à laquelle, la compagnie étant dissoute, l'intendant de la marine de Brest vint à Lorient prendre possession, au nom du roi, de la place, des magasins qui y étaient renfermés, et des vaisseaux qui se trouvaient dans son port.

Port-Louis, fortifié par Vauban, est un petit port situé à l'embouchure du Blavet. L'île de Groix n'en est éloignée que de deux lieues. C'est l'île la plus considérable de nos côtes après Belle-Isle. Son sol n'est autre chose qu'un rocher, dont le point le plus élevé est à cent vingt pieds du niveau de la mer. La couche de terre végétale y est si mince, surtout au midi et à l'ouest, que l'on n'y trouve guère que des landes. L'autre partie produit de beau froment et des lentilles capables de tenir
Bretagne.

ter plus d'un Esau. Presque tous ses habitants sont marins et renommés pour leur intrépidité. On trouve dans le roc de cette île un assez grand nombre de cavernes, dont les principales sont la Grotte-aux-Pigeons, la Grotte-aux-Moutons, le Trou-de-Tonnerre et le Trou-d'Enfer.

Hennebon, l'héroïque ville de Jeanne de Montfort, a un port sur le Blavet et cinq mille habitants.

PONTIVY.

Pontivy est une ville ancienne qui, comme beaucoup de cités bretonnes, doit son origine à un monastère où se retira saint Josse, frère du roi Judaël. Hoël III, leur père, avait laissé vingt-deux enfants, qui presque tous embrassèrent la vie religieuse. Judaël, lui-même, après avoir gouverné habilement ses États, alla mourir en une abbaye où il avait passé sa jeunesse, pendant que Salomon II jouissait du pouvoir, dont lui Judaël, avait été injustement dépouillé. Le vieux château des ducs de Rohan, qu'on voit à Pontivy, concourut, avec le monastère, à former la ville. Ce château, détruit et rebâti plusieurs fois pendant les guerres, fut reconstruit en 1483.

Pontivy, tout-à-fait au centre de la Bretagne, sur la rive gauche du Blavet, avait attiré l'attention de Napoléon. Il y ordonna d'immenses travaux, et accorda aux habitants le droit de substituer à cet ancien nom celui de Napoléon-Ville; la chute de l'empereur vint arrêter les travaux commencés, et enlever à la cité les espérances d'agrandissement qu'elle avait conçues. La nouvelle ville, qui est un prolongement de l'ancienne, a quelques belles rues, une magnifique caserne de cavalerie, une prison, l'hôtel de la sous-préfecture, des places publiques et des promenades.

Pontivy a des carrières de beau granit, et fait le commerce de grains, de fils, de toiles, de chevaux et de grains.

Non loin de Baud, non loin de l'arrondissement de Pontivy, on voit, sur un monticule où était autrefois le château de Quinipili, une colossale statue de femme, qu'on nomme la Vénus-Armoricaine, et plus souvent la Vénus-de-Quinipili. C'est une grossière ébauche dont la tête est couverte de la coiffure bretonne, et au cou de laquelle prend une espèce d'étoile. On ne sait si on doit ce monument aux Romains, s'il faut le faire remonter jusqu'aux druides, ou l'attribuer tout simplement à quelque ciseau inexpérimenté. La superstition s'en est emparée comme d'un grand nombre de pierres de la Bretagne, et l'on y fait des pèlerinages peu religieux.

Locmisé, à quelque distance de Baud, a deux athlètes qu'on serait tenté d'attribuer au même sculpteur que la Vénus-de-Quinipili.

PLOERMEL.

Cette ville doit son origine à un château qu'y firent bâtir les ducs de Bretagne. Au dixième siècle, c'était une ville importante et assez bien fortifiée. Charles VII s'en empara, en 1487, et la livra au pillage; le duc François II la reprit l'année suivante, et en fit raser les fortifications. On les rétablit plus tard, et Henri IV, dans la guerre qu'il eut à soutenir contre le duc de Mercœur, lors de son avènement au trône, prit d'assaut la ville et le château de Ploërmel. Aussi l'ancienne ville a-t-elle en grande partie fait place à des constructions modernes, à deux places publiques, à des rues larges et bien percées. On y compte six mille habitants. Ploërmel possède les tombeaux des

ducs Jean II et Jean III. Tout près de la ville se trouve un étang de trois lieues de circonférence, dont les eaux, alimentées par la rivière de Duc, qui le traverse, s'échappent en bondissant au milieu des rochers, et forment une belle cascade.

Josselin, à une lieue de Ploërmel, montre avec orgueil son vieux château. C'est un chef-d'œuvre d'architecture gothique, un véritable bijou tombé de l'écrin de la féodalité. Placées sur un roc à pic, baignées par les eaux de l'Ouest, les ruines de ce château, qui appartenait aux ducs de Rohan, excitent l'admiration de tous les voyageurs.

Entre Ploërmel et Josselin, à égale distance de ces deux villes, au milieu d'une lande couverte de bruyères, s'élevait jadis le chêne de Mi-Voie, témoin de l'héroïque combat des Trente. Ce vieux chêne fut abattu au temps des guerres de la ligue, et quand la paix fut rétablie, une croix s'éleva au lieu où avaient été ses puissantes racines. En 1775, cette croix fut détruite; mais on la releva, et l'on y grava l'inscription suivante :

*A la mémoire perpétuelle
de la bataille des Trente, que Monseigneur le maréchal
de Beaumanoir a gagnée en ce lieu
le XVII mars, l'an MCCCL.*

La révolution de 95 n'épargna pas cette croix; mais, en 1815, le conseil d'arrondissement de Ploërmel et le conseil général du Morbihan votèrent une somme de trois mille francs pour l'érection du monument qu'on y voit aujourd'hui. C'est un obélisque, haut de quinze mètres, large d'un mètre soixante centimètres à sa base, et d'un mètre à son sommet. Il occupe le centre d'une étoile plantée de pins et de cyprès, et porte cette inscription en français et en bas-breton :

*Sous le règne de Louis XVIII,
roi de France et de Navarre,*

*le conseil général du département du Morbihan a élevé ce
monument à la gloire des XXX Bretons.*

La date du combat et le nom des combattants sont gravés sur les deux faces de l'obélisque.

COMBAT DES TRENTÉ.

Messire Robert de Beaumanoir voyant que, contre la loi du traité conclu avec l'anglais d'Agworth, Bembroug, son successeur, ravageait les campagnes, se rendit, comme nous l'avons dit, au château qu'il occupait, muni d'un sauf conduit qui lui avait été accordé. Chemin faisant, il rencontra des paysans que les Anglais chassaient devant eux à coups de fouet, et qu'ils avaient durement enchaînés. Cette vue l'indigna, et, arrivé auprès de Bembroug, il lui dit : « Chevalier d'Angleterre, vous faites grand péché de travailler pauvres, qui sèment le blé, qui vous fournissent de la chair et du vin. S'il n'y avait pas de laboureurs, il faudrait, je vous dis ma pensée, que les nobles quittassent l'épée pour la houe et le fléau, et ce serait grande peine, car ils n'y ont pas été accoutumés. Rappelez-vous donc, Bembroug, le traité d'Agworth, et laissez en paix ces pauvres gens qui n'en ont déjà que trop enduré. — Taisez-vous, Beaumanoir, répondit Bembroug, avant peu les Anglais seront maîtres de tout le duché de Bretagne, qu'ils laisseront à Jean de Montfort, et notre sire Edouard se fera couronner roi de toute la France. — Faites un autre songe, dit fièrement Beaumanoir, ceci est mal songé. Et si vous voulez savoir qui est le plus fort et le plus brave des Anglais ou des Français, prenez-en cent, ou soixante, ou trente compagnons, j'en prendrai autant, et, à jour convenu, nous nous battons. »

Bembroug accepta le défi, fixa à trente le nombre des combattants, et choisit parmi ses plus vaillants hommes. Beaumanoir assembla les nobles de son parti, et les instruisit de l'engagement pris avec les Anglais. Ces seigneurs en eurent grande joie, et jurèrent que l'ennemi n'aurait pas d'eux un denier pour rançon, qu'ils seraient vainqueurs, ou qu'ils mourraient; puis ils prièrent Beaumanoir de désigner ceux qui prendraient part à ce combat.

Ce choix fait, et le jour venu, Beaumanoir et ses compagnons reçurent l'absolution de leurs péchés, ouïrent la messe, et s'approchèrent de la table sainte avec grande ferveur. Beaumanoir encouragea ses guerriers à combattre vaillamment, en leur représentant la joie que leur victoire causerait à toute la France. Bembroug en fit autant, et promit aux Anglais qu'ils seraient vainqueurs; les prophéties de Merlin, qu'il avaient consultées, le lui ayant affirmé.

Bembroug arriva le premier au lieu marqué pour le combat, sous le chêne de Mi-Voie, entre Ploërmel et Josselin. Mais lorsqu'il commençait à railler les Français de leur retard, ils parurent; soit que l'Anglais se sentit intimidé à la vue de leur allure martiale, soit qu'il hésitât à prendre sur lui la responsabilité de cette journée, il proposa à Beaumanoir de remettre la partie jusqu'à ce qu'ils eussent consulté le roi de France et celui d'Angleterre. Beaumanoir prit, avant de lui répondre, l'avis de ses compagnons; mais pas un d'eux ne consentit à différer le combat; ce que voyant Bembroug, il dit à leur chef: — Messire, vous faites grande folie de vouloir ainsi mettre à mort la plus fine fleur du duché; quand ils ne seront plus, vous n'en trouverez point qui les puissent remplacer. — Ne pensez pas, répliqua Beaumanoir, que j'aie amené ici la plus noble chevalerie de Bretagne. Ni Caval, ni Rochefort, ni Giac, ni Montfort, ni Quintin, ni une foule d'autres, non moins illustres, n'y sont. J'ai de bons chevaliers, il est vrai; mais j'ai surtout la fleur des écuyers, et chacun d'eux a juré Dieu et la

Vierge, que vous et les vôtres seriez pris ou morts avant l'heure de complies.

Bembroug, alors se tournant vers les siens, leur dit: Les seigneurs bretons ont tort, frappez sur eux, et que pas un ne vous échappe.

Le signal du combat donné, les deux troupes s'avancèrent l'une contre l'autre. Le premier choc fut défavorable aux Bretons, et lorsque, après une lutte terrible, ils prirent, d'accord avec leurs adversaires, quelques instants de repos, ils n'étaient plus que vingt-cinq contre trente; deux des leurs étaient morts; les trois autres étaient prisonniers. Beaumanoir releva leur courage, conféra l'ordre de chevalerie à Geoffroi de la Roche, qui le demandait, et les ramena à l'ennemi plein d'une ardeur nouvelle.

Bembroug saisit Beaumanoir à bras le corps, et le somma de se rendre, en lui promettant la vie. Beaumanoir se dégage de son étreinte, et lui répond que, s'il plaît à Dieu, à la Vierge et à saint Yves, ce sera lui, Bembroug, qui perira dans ce combat. Alain Keranrais et Geoffroi du Bois viennent à son aide. Alain renverse Bembroug, et Geoffroi le perce de son épée.

Les trois prisonniers de Bembroug recouvrent la liberté par cette mort, et rejoignent leurs compagnons. Les Anglais, effrayés de cette perte, étaient perdus sans l'intrépidité de Croissant, qui les rassura: C'est moi qui vous commande, dit-il, vengeons Bembroug, et mettons tout à mort. Nous serons vainqueurs avant le coucher du soleil! Le combat commença plus furieux que jamais; Beaumanoir est blessé. Épuisé par la fatigue d'un long jeûne, car les chevaliers jeûnaient le vendredi, et ce jour était un samedi, par la chaleur et la perte de son sang, l'illustre chef demanda à boire. « Bois ton sang, Beaumanoir, lui répond l'un des siens. »

A cette sublime réponse, le maréchal retrouve toute son énergie, et fond comme un lion sur les Anglais. Ceux-ci se tenaient si serrés, qu'il était impossible de les entamer; Guillaume de Montauban, chaussant alors ses éperons, s'élança sur

son cheval, et feint de s'enfuir. Ami Guillaume, que fais-tu ? s'écrie Beaumanoir, cette lâcheté sera éternellement reprochée à toi et aux tiens. Combats de ton côté, Beaumanoir, répond Guillaume, je combattrai du mien. Et, lançant son cheval au milieu des Anglais, il les sépare et les livre à ses compatriotes.

Les Bretons, sans perdre de temps, les attaquent, les pressent, et portent de si terribles coups, que la plupart des Anglais restent sur le champ de bataille. Les autres se rendent et sont conduits au château de Josselin. Beaumanoir n'avait perdu que quatre hommes. Les autres étaient presque tous blessés, mais ils s'étaient couverts de gloire. Parmi eux, Tinténiac surtout mérita le prix de la vaillance. Le meilleur combattant anglais fut Croquart ; mais il est juste de dire que tous, vainqueurs et vaincus, avaient fait des prodiges de force et d'audace. Thomas Bélifort, adversaire des Bretons, était armé d'un marteau de fer qui pesait vingt-cinq livres, ce qui fait dire au bon poète de ce temps-là que :

Cil qu'il ataint à coup dessus son hasterel,
Jamais ne mangera de miche ne de gastel.

Beaumanoir garda pour cri de guerre la fameuse réponse : « Beaumanoir, bois ton sang. » Le combat des Trente fut célébré par tous les ménestrels, combla de joie la cour de France ainsi que tous les vrais Bretons, et abaissa l'orgueil des Anglais.

COTES-DU-NORD.

Le département des Côtes-du-Nord appartient en partie, par les mœurs et le langage, à la Haute-Bretagne, c'est presque dire à la France ; mais le pays de Lannion et celui de Tréguier tiennent, sous ce rapport, à la Basse-Bretagne. L'arrondisse-

ment de Dinac sert de gradation entre ces deux parties et porte le nom de Moyenne-Bretagne.

Le climat des Côtes-du-Nord est doux et tempéré, mais très-humide et sujet à de fréquentes variations atmosphériques. Le sol se compose, jusqu'à trois lieues environ de la côte, d'une terre excellente, à cause de l'engrais qu'elle reçoit du goémon et des autres plantes marines ; il est beaucoup moins fertile dans l'intérieur du pays : on y trouve des landes et de grandes forêts ; mais, à l'exception de ces landes, il produit partout des grains de bonne qualité, des fruits, du lin et du chanvre renommés. On y trouve des pâturages, où l'on nourrit beaucoup de gros bétail et où l'on élève une belle race de chevaux ; on y exploite des mines de fer et de plomb, des carrières de marbre et de beau granit.

SAINT-BRIEUC.

Cette ville doit son nom et son origine à un monastère qu'y fonda, l'an 480, un moine anglais, fuyant les persécutions des Saxons. La sainteté de sa vie attira sous ses ordres une foule de chrétiens résolus à se consacrer au service de Dieu. On leur bâtit des cellules, une église, et bientôt les habitations se groupèrent autour de la demeure de ces bons pères, et formèrent, avec le temps, une ville dont le fondateur resta le patron. L'histoire de cette ville est peu riche en événements. Elle paraît n'avoir jamais été fortifiée ; ce qui ne la préserva pas, sans doute, des désastres de la guerre, mais ce qui contribua à la laisser dans l'oubli.

Elle est agréablement située et environnée de montagnes à l'embouchure du Gouet ; mais elle est mal bâtie, mal percée, et un grand nombre de ses maisons sont en bois. Son port, qu'on

omme le Legué, est très-sûr et d'un abord facile; il est bordé de beaux quais, de vastes magasins et de chantiers de construction. La distance qui le sépare de la ville diminue de jour en jour, et bientôt Saint-Brieuc n'aura pas de plus beau quartier que celui qui reliera la cité au port, dont elle était distante d'un quart de lieue. A toutes les marées, la mer reflue jusqu'à une lieue et demie de la jetée; mais, comme le flot y remonte ensuite de quinze à vingt pieds, les bâtiments de quatre cents tonneaux peuvent y entrer. Près du port, sur une pointe de terre, on voit les restes de la tour de Cesson, bâtie en 1595 pour défendre l'entrée du Gouet; elle est entourée d'un double fossé creusé dans le roc; elle sert aux marins de point de reconnaissance; car, élevée de deux cent vingt-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer, elle est aperçue de plus de six lieues.

Saint-Brieuc a les plus brillantes courses de chevaux de toute la Bretagne: elles se tiennent, chaque année, dans la première quinzaine de juillet. Cette ville arme beaucoup de vaisseaux pour les colonies et pour la pêche de la morue au banc de Terre-Neuve; elle commerce en grains, lin, chanvre, légumes, beurre et miel.

Quintin, petite ville, à quatre lieues de Saint-Brieuc, non loin de la belle forêt de Lorges, fabrique d'excellentes toiles fines.

Lamballe, ville forte et ancienne, a vu mourir La Noue Bras-de-Fer, le compagnon bien-aimé de Henri IV, pendant les guerres de la ligue.

François de La Noue était breton, et l'un des meilleurs capitaines de son temps. Les excès des Guises l'ayant jeté dans le parti calviniste, il y combattit avec une admirable valeur. Il perdit un bras dans une bataille et le fit remplacer par un bras de fer, dont il apprit à se servir comme de celui qui lui avait été enlevé, ce qui lui valut son surnom. Ce qui distingua surtout ce guerrier ce fut sa douceur; plus d'une fois il termina à l'amiable des différends que d'autres n'eussent pu éteindre qu'en versant beaucoup de sang; il empêcha ses soldats vain-

queurs de se livrer au pillage, et sut toujours soustraire les innocents à leur fureur. Son désintéressement égalait sa valeur et sa modération: au siège de Senlis, en 1599, l'argent et les munitions manquant à ses troupes, il engagea, pour leur en procurer, son propre domaine. Tant que j'aurai une goutte de sang et un pouce de terre, disait-il, l'un et l'autre appartiendront à mon pays. Quand le duc de Mercœur eut soulevé la Bretagne contre Henri IV, La Noue y accourut. Les royalistes assiégèrent Lamballe, contre son avis; il s'élança le premier sur la brèche, et fut atteint d'une balle à la tête. Il mourut quelques jours après, pleuré des royalistes et des ligueurs, car il avait su se concilier l'estime de ses adversaires et l'amour de son parti.

Jugon a joué un rôle dans les différentes guerres de la Bretagne; c'était une ville importante, s'il faut en croire ce proverbe: Bretagne sans Jugon, chape sans chaperon. Ses environs renferment de beaux étangs.

Matignon est une petite ville, située non loin du cap Fréhel; on ne s'y arrête pas; mais on va voir les ruines du vieux château du Guildo, au village de même nom, peu distant de cette ville. Ces ruines contribuent à faire du lieu où elles sont situées un des points les plus tristes et les plus sauvages de la côte. Elles rappellent d'ailleurs le souvenir d'un fratricide.

GILLES DE BRETAGNE.

François I^{er}, duc de Bretagne, avait un frère nommé Gilles, qui avait été élevé à la cour de Londres. Envoyé par son aîné en ambassade, dans cette même cour, Gilles ne se méfia pas assez de l'affection intéressée que lui témoignait Henri VI, et il devint suspect à François, qu'il acheva d'aggraver contre lui, en réclamant une partie du duché. François ne voulut rien ajouter

à son apanage, et Gilles, ayant, sur ces entrefaites, conclu un riche mariage, réclama de nouveau et menaça son frère de la vengeance de Henri VI, s'il ne voulait pas faire droit à sa demande. Pour prouver son mécontentement, il alla s'enfermer au château-fort du Guildo, qui lui appartenait. Les courtisans profitèrent de son absence pour exagérer ses torts, et persuadèrent au duc de le faire arrêter. Celui-ci, n'osant prendre sur lui l'odieuse de cette action, en chargea le roi de France, son oncle.

Charles VII, qui combattait depuis longtemps les Anglais et qui les haïssait, consentit volontiers à leur enlever Gilles, qui se disait leur ami. Quatre cents Français se rendirent, sur son ordre, au Guildo. Gilles, sans méfiance, ordonna qu'on ouvrit les portes et qu'on traitât magnifiquement les gens d'armes de son oncle. Il vint s'enquérir auprès d'eux des nouvelles du roi, et sa surprise fut extrême lorsqu'il apprit que Charles les avait chargés de l'arrêter. Les hommes d'armes firent main basse sur toutes les richesses renfermées au Guildo, et le conduisirent à Dinan, où ils le remirent entre les mains du duc François.

En vain, le connétable Arthur de Richemont, oncle des deux princes, essayait-il d'obtenir le pardon de Gilles, François fut inflexible. Il fit traîner son frère de château en château, et le fit comparaitre devant les Etats, qui, toutefois, ne le condamnèrent point, sa culpabilité ne leur paraissant pas démontrée. Malgré cet arrêt, François continua de retenir Gilles en prison. De temps en temps, ce jeune prince lui adressait des lettres pleines de respect et d'affection, dans lesquelles il protestait qu'il n'aurait jamais aucune relation avec les Anglais; mais ses gardiens, payés par Arthur de Montauban, son ennemi, remplaçaient ces lettres par d'autres remplies d'aigreur, de reproches et de menaces. Ils allèrent même jusqu'à mettre sous les yeux du duc une lettre supposée, par laquelle le roi d'Angleterre promettait à Gilles de lui envoyer trente mille hommes.

François témoigna alors le désir d'être débarrassé de son

frère, et le chancelier, autant pour condescendre à ce désir que pour plaire à Arthur de Montauban, son parent, dressa l'ordre de faire mourir Gilles, et le présenta au garde des sceaux pour qu'il eût à le sceller. Celui-ci, qui se nommait Eon le Baudouin et qui était un homme craignant Dieu, s'y refusa; le chancelier le scella lui-même, et dépouilla de sa charge celui qui avait osé résister.

Les gardiens de Gilles, ou plutôt ses bourreaux, le tenaient enfermé au château de la Hourdoinaye. Dès qu'ils eurent reçu cet ordre, ils envoyèrent, dit la chronique, chercher du poison en Italie. Car cette méchante façon de faire mourir les hommes par le poison était encore si peu commune en France, que ceux qui voulaient s'en servir étaient obligés d'en aller quérir au-delà des Alpes. Après avoir éprouvé la force de ce poison sur plusieurs animaux, ils en mêlèrent dans les aliments du prince; mais, à leur grande surprise, il n'en ressentit aucun mal. Ils résolurent alors de le laisser mourir de faim, et ils réfléchirent que cela conviendrait bien mieux, parce qu'on pourrait croire qu'il était mort de maladie. « Pour couvrir plus aisément leur méchanceté, ils le mirent en une salle basse du château, regardant sur les douves, sombre et obscure. Auquel lieu étant, ils furent longtemps sans lui donner vivres quelconques, et tellement que le pauvre prince, voyant à travers la grille de sa prison passer quelqu'un sur le bord du fossé, était contraint de crier à la faim, et de demander du pain pour l'amour de Dieu et de miséricorde; mais il n'y avait homme qui osât faire contenance de l'ouïr. Il se trouva un jour une pauvre femme, voisine du château, qui, passant sur ce fossé, ouït ce cri et s'avança à la clameur de ce pauvre homme de pitié, et, se laissant couler dedans la douve, remontant par le terrain à l'endroit de la grille de la chambre basse, pesa sur la fenêtre du pain tel qu'elle avait, et fit cela à couvert quelque temps, tellement qu'il en fut nourri par le temps de six semaines. Voyant à la fin qu'il ne se pouvait plus soutenir et que sa mort était délibérée, il pria cette pauvre femme de lui faire venir quelque homme de

religion, homme de bien, disant se vouloir confesser, ce qu'elle fit, lui menant à une heure secrète un religieux cordelier, auquel, par le travers de la grille, il se confessa et fit ce qu'il pût, de dernière prévoyance, lui faisant plainte de l'injure qu'on lui tenait. Il se dit que, pour le dernier propos, il chargea ce religieux, l'adjurant d'aller devant le duc, son frère, et lui dire l'état auquel il l'avait laissé et les maux qu'il souffrait et avait souffert par son commandement, à tort et injustement ; qu'il savait bien, comme il disait, qu'il était impossible, par le moyen des hommes, d'en faire preuve ni prétendre raison, et que le duc, son frère, avait imbu tous les hommes et fait clore toute audience à son secours, mais qu'il en attendait le jugement de Dieu et sa justice, devant lequel il appelait le duc, son frère, et chargea le religieux de le dénoncer. » Il fixa, dit-on, le terme de quarante jours, « avec cette impression de l'esprit de Dieu qui fait pénétrer les mourants dans l'avenir. »

Il tardait tant à ses geôliers d'en finir avec lui, que, ne pouvant attendre qu'il succombât, ils entrèrent dans sa chambre, le 25 avril 1450, et le trouvèrent au lit, très-affaibli de sa longue disette; ils lui mirent une serviette au cou et s'efforcèrent de l'étrangler ; le prince, tout malade qu'il était, se défendit quelque temps à l'aide d'une grosse flûte dont il blessa l'un de ses bourreaux. Mais ils consommèrent leur crime en l'étouffant entre deux inatelats. Aussitôt qu'ils lui eurent ôté la vie, ils lui bouchèrent le nez et les oreilles, de peur qu'il ne sortit du sang de son corps, et, l'ayant couché dans un beau lit, comme s'il était décédé de sa mort naturelle, allèrent chasser le lièvre avec quelques gentilshommes qu'ils avaient invités exprès à cette partie de plaisir, afin de prouver leur absence quand on apprendrait la mort du prince. En effet, pendant qu'ils chassaient, un garçon qu'ils avaient instruit de ce qu'il avait à dire, vint leur apprendre que monseigneur Gilles avait été trouvé mort dans son lit. Ils en parurent très-affligés, et prièrent la compagnie de venir au château. Mais on les connaissait assez pour deviner d'abord que cette chasse n'avait été qu'un jeu

pour couvrir leur crime ; on en eut horreur, et tout le monde les quitta comme d'infâmes parricides. L'abbé de Boquien, ayant appris cette mort, alla lever le corps avec les moines de son abbaye, et l'y enterra le plus honorablement qu'il put. Geoffroi de Beaumanoir et quelques gentilshommes des environs assistèrent aux obsèques. On couvrit le lieu de la sépulture d'une tombe de simple ardoise, sur laquelle on mit la figure de Gilles de Bretagne, en relief de bois.

Tel est le récit lamentable qu'on trouve dans les vieux chroniqueurs bretons, de la prison et de la mort de Gilles de Bretagne.

Lorsqu'on vint annoncer au duc François que son frère n'était plus, il était occupé, avec le connétable Arthur de Richemont, au siège d'Avranches, ville dont les Anglais s'étaient emparés ; il feignit une grande douleur ; mais à travers cette douleur hypocrite, Arthur entrevit le crime, et lui en fit de grands reproches. L'armée entière en fut consternée ; mais chacun prit le parti de dissimuler. Avranches repris par les Français et les Bretons réunis, François fit célébrer au Mont-Saint-Michel, un service solennel en l'honneur de son frère, et retourna en Bretagne avec son armée.

Cependant le religieux qui avait reçu la confession de Gilles, n'oubliait point la mission dont il l'avait chargé. Aussitôt qu'il eut appris la mort de ce malheureux prince, il se mit en route pour aller trouver François. Il le rencontra non loin de ce même fort du Guildo, où il avait fait arrêter son frère ; il s'approcha de lui, et lui adressa ces paroles :

« François, duc de Bretagne, monseigneur, j'ai oui en confession monseigneur Gilles de Bretagne, votre frère, peu de jours avant son trépas, lequel me charge de vous annoncer que, de par lui, comme appelant de vous, de défaut de droit, des truels traitements et injustices dont il n'a pu demander raison, et de la mort horrible dont vous l'avez fait mourir ou avez souffert qu'il mourût, par faute de justice, j'eusse vous à assigner, du jourd'hui en quarante jours, à comparoir en personne, par

devant Dieu le créateur, pour voir réparer, en sa terrible justice, les torts et griefs que j'ai dits. Au nom de Gilles, votre frère, lâchement assassiné, François, duc de Bretagne, au tribunal de Dieu je vous appelle ! je vous appelle ! je vous appelle !... »

Après avoir parlé ainsi, le moine se couvrit le visage de son capuchon et s'éloigna. Lorsque le duc, revenu de son trouble voulut le revoir, on le chercha à Saint-Michel et aux environs ; mais on ne put le retrouver.

François, frappé de la sentence prononcée contre lui, et peut-être aussi de repentir, devint si triste, que sa santé, qui jusqu'alors avait été excellente, s'altéra, et qu'avant les quarante jours du délai fixé par le moine, il alla rejoindre son frère (1451).

DINAN

Dinan est une ville très-ancienne ; elle était jadis défendue par un château-fort, dont les restes servent aujourd'hui de prison, et elle est encore entourée de murailles très-épaisses. C'est une des plus jolies villes de la Bretagne ; elle est située sur une montagne escarpée, élevée de cent quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la Rance, qui baigne le vallon. Cette rivière communique avec Saint-Malo, au moyen du flux, et des vaisseaux de soixante-dix à quatre-vingt-dix tonneaux peuvent arriver jusqu'à Dinan. Quelques vieilles rues s'y voient encore, mais plusieurs beaux quartiers y ont été construits ; la place Du Guesclin est très-belle, ainsi que la promenade qui l'avoi-sine. Les anciens fossés de la ville ont aussi été convertis en promenades.

Cette place fut plus d'une fois dévastée par les Normands et les Anglais ; elle fut prise par Du Guesclin en 1375, par Olivier de Clisson en 1379 ; elle fut donnée comme place de sûreté par

Henri III au duc de Mercœur, et elle se rendit au maréchal de Brissac en 1598.

Dinan est aujourd'hui une ville d'entrepôt ; elle exporte beaucoup de bois, de planches, de grains, de beurre, de cidre et de toiles, et elle reçoit des ardoises, du plâtre, des meules, du sel, et différents autres objets. Son territoire produit de lin d'une qualité supérieure, dont on fabrique les belles toiles de Bretagne.

C'est dans l'église de Saint-Sauveur de Dinan qu'est déposé le cœur du bon connétable.

Près de châteauneuf, à quelques lieues nord de Dinan, se trouve un creux ou un abîme appelé la Mare-de-Saint-Coulman. Quelquefois l'eau y est fort basse ; mais dans les temps pluvieux elle y arrive en si grande abondance, que cette mare devient un lac qui n'a pas moins de deux lieues de circonférence. Quand l'air est calme et la nuit sereine, on entend parfois, dans cet abîme, une espèce de mugissement que les gens du pays appellent le Beugle-de-Saint-Coulman. Il est produit par les cris sourds d'une espèce de héron qu'on nomme en Bretagne gallereau ou gallerand. Cet oiseau se tient caché dans les roseaux des marais, pour chercher les petits poissons et les grenouilles, et c'est pour les faire sortir de leur retraite qu'il enfonce son bec dans la vase en poussant ce sourd mugissement.

Broons n'en n'est qu'un village, mais c'est dans ce village qu'est né Du Guesclin.

BERTRAND DUGUESCLIN.

Bertrand était fils de Robert Du Guesclin, seigneur de la Motte-Broons, chevalier de bonne noblesse, mais peu riche, et de Jeanne de Malemains, tout aussi noble et aussi pauvre que son mari. Il naquit en 1320, au château de la Motte-Broons, et ni son père ni sa mère n'entrevirent, à sa naissance, ses brillantes destinées ; la seule chose qui lui frappa fut la laideur de cet enfant, laideur qui s'augmenta encore à mesure qu'il grandit. Il avait la taille courte et un peu tortue, la tête énorme, le nez épaté, les yeux verdâtres, le teint basané, et pour comble de malheur, il n'avait rien qui pût faire oublier sa disgracieuse figure. Doué d'une force extraordinaire, il l'employait à imposer silence aux railleurs ; et, tout fier de cette force, il ne cherchait que l'occasion de la prouver. Il avait trois frères et six sœurs ; comme il était leur aîné et qu'il eût rougi de maltraiter un plus faible que lui, il les laissait en paix ; mais il était la terreur des jeunes paysans de la Motte-Broons et même des valets de son père. S'il eût été moins laid, ou si on ne lui eût point reproché cette laideur comme un défaut, il eût été plus doux et se fût fait aimer, car il avait un excellent cœur ; mais, comme au moindre quolibet il entrait en fureur, on prenait à tâche de le harceler, et l'on en avait fait ce qui s'appelle un méchant garnement.

Son plaisir le plus grand était de rassembler une armée de petits vauriens, de les séparer en deux camps ; il était le chef d'un parti, choisissait pour l'autre celui de tous les polissons qui lui semblait le plus fort et le plus hardi, puis il donnait le signal : les coups de poing, les coups de pied, les coups de bâton tombaient comme grêle, et le combat ne finissait que quand ses adversaires demandaient grâce. Alors il reprenait, tout sanglant et les vêtements en désordre, mais tout fier de son succès, le chemin de la maison paternelle, où l'attendait des répriman-

des et des punitions bien méritées. Souvent aussi, à la tête de cette troupe de petits bandits, il allait, sans scrupule, dévaster des jardins, et ne rentrait au logis qu'après avoir été vendre son butin. Son père et sa mère s'affligeaient beaucoup de le voir ainsi, et, désespérant de le corriger, ils pleuraient le jour où cet enfant leur était né et priaient Dieu de le leur reprendre, car ils craignaient qu'après leur avoir donné tant de chagrin pendant son enfance, il ne devînt plus tard la honte de leur nom.

Un jour, raconte son historien, il revint tout écopé, couvert de sang, les habits déchirés, et il trouva la famille à table. On lui donna un morceau de pain, et on l'envoya dîner dans un coin de la salle ; sa mère le gronda, ses frères et ses sœurs rirent de son accoutrement. Bertrand avait supporté en silence les remontrances maternelles, mais les railleries des autres l'exaspérèrent. Il s'élança vers eux, l'œil en feu, et s'écriant : « Place à votre aîné ! » il les bouscula tous, s'assit au haut bout de la table, prit à plein poing dans les plats, mangea comme un ogre, et finit par renverser d'un coup de pied la table, les sièges et la vaisselle.

Il retourna ensuite s'asseoir sur le plancher, et écouta les plaintes et les reproches de sa mère, désolée d'une telle conduite. Les valets s'occupaient à réparer tout ce désastre, ses petites sœurs ramassaient les débris de leurs assiettes, ses frères pleuraient, lorsqu'une religieuse, amie de la maison, entra et demanda ce qui s'était passé. La dame Du Guesclin le lui dit et la religieuse, appelant auprès d'elle le terrible enfant, lui reprocha doucement sa faute. Elle releva ses cheveux, essuya son visage couvert de poussière et de sang, le prit sur ses genoux, l'embrassa et consola sa mère en lui disant que cet enfant était béni de Dieu, qu'il serait un jour le premier homme de France, et n'aurait pas son pareil sous tout le firmament.

Qu'on se figure la joie de la mère et l'étonnement de Bertrand, qui n'avait jamais reçu que des reproches et entendu que de sinistres prophéties. Il en fut si touché qu'il fit mettre à table

la bonne religieuse et la servit de ses mains avec un empressement plein de violence, mais inspiré par un mouvement du cœur dont la dame Du Guesclin lui sut gré. Et, comme elle avait foi aux paroles de cette sainte femme, elle ordonna à ses vassaux de respecter Bertrand ; à ses frères et à ses sœurs de ne point oublier qu'il était leur aîné ; elle lui parla elle-même avec tendresse, et voulut qu'il fût toujours vêtu proprement.

Bertrand en fut reconnaissant ; pendant quelques jours il se contentait, mais bientôt la violence de son caractère reparut. Né pour la guerre, il ne pouvait rester en repos.

Il reprit donc le cours de ses exploits ; mais il devenait fort ; ses camarades n'étaient plus en état de lutter avec lui ; il les blessait sans le vouloir. On se plaignit au sire Du Guesclin, qui, ne voyant pas d'autre moyen de se rendre maître de Bertrand, l'enferma dans une salle de son château.

Ce qu'il souffrit pendant les quatre mois qu'il y demeura, personne ne pourrait le dire ; ce fut sans aucun doute le plus dur temps de sa vie. Il avait formé bien des projets d'évasion ; mais les murailles étaient épaisses et la porte de chêne était solide. Un jour qu'il se désespérait, la servante qui lui apportait à manger ne referma pas cette porte aussitôt que d'habitude. Bertrand s'élança, repoussa la servante et l'enferma à sa place. Il rencontra un valet de ferme conduisant un cheval, il sauta sur le cheval et s'enfuit jusqu'à Rennes, où il avait un oncle, vieux batailleur, qui l'accueillit à bras ouverts et se montra enchanté de son équipée.

Là, Bertrand vécut à sa fantaisie, chevauchant du matin au soir, suivant son oncle partout où il y avait quelque coup à donner ou à recevoir, et se faisant déjà la réputation d'un champion redoutable. Sa tante continuait la tâche commencée par la dame Du Guesclin, elle s'efforçait de le rendre plus traitable et d'en faire un homme craignant Dieu. Elle le trouvait docile chaque fois que la fougue de son caractère ne l'emportait pas malgré lui ; elle avait surtout la joie de le voir généreux et plein de

compassion pour ceux qui souffraient ; mais dès qu'il trouvait l'occasion de batailler, Bertrand lui échappait.

Ces occasions, qui se trouvent encore en Bretagne, y étaient très-fréquentes au temps dont nous parlons. Sans compter le fameux jeu de la soule, dont nous parlerons plus tard, il y avait la course et des luttes qu'on pouvait regarder comme de véritables combats. Un dimanche, qu'il devait y avoir une de ces luttes sur la place de Rennes, la bonne tante, qui ne voulait pas que Bertrand y parût, le conduisit au sermon ; mais, pendant qu'elle faisait pieusement sa prière, il s'esquiva et courut rejoindre les lutteurs. Il arrivait un peu tard. Un jeune homme, après avoir vaincu douze fois, promenait un dernier regard de défi sur l'assistance, et, personne ne se présentant plus, il allait recevoir le prix, qui consistait en un chapeau à plumes, lorsque Bertrand parut et s'élança dans la lice. Il avait affaire à un adversaire digne de lui ; la lutte dura longtemps, à la grande joie des spectateurs ; mais Bertrand, dont la force était extrême, enleva son rival de terre, la renversa et fut proclamé vainqueur. Mais, dans l'effort qu'il avait fait, lui-même avait perdu l'équilibre et s'était ouvert le genou en tombant sur une pierre. Il fallut qu'on le relevât pour lui donner le chapeau, il le remit à son adversaire et regagna la maison de son oncle, qui le rendit à son père dès qu'il fut guéri.

Bertrand avait treize ans, et la raison commençait à lui venir ; le seigneur Du Guesclin lui donna un mauvais cheval et lui permit de le suivre aux tournois de la noblesse. C'était pour cet enfant extraordinaire le sujet d'une grande joie et d'une grande douleur. Le choc des armes, l'éclat des fanfares, les applaudissements de la foule, les beaux coups de lance des chevaliers le transportaient ; mais il voyait et il entendait tout cela sans pouvoir y prendre part, et il retournait plus triste au manoir paternel.

Quatre ans s'écoulèrent ainsi : Bertrand était devenu docile aux avis de son père, et se montrait plein de tendresse pour sa mère ; toutefois, il attendait impatiemment le jour où il serait

libre de les quitter pour suivre le métier des armes. Or, en ce temps-là, le mariage de madame Jeanne de Penthièvre et de monseigneur Charles de Blois fut l'occasion de grandes réjouissances, au nombre desquelles les tournois ne furent point oubliés. Le seigneur Du Guesclin devait y combattre ; son fils l'accompagna monté sur son roussin ; car il n'avait encore ni armure ni beau destrier. Il regardait de tous ses yeux ce spectacle ; car, bien qu'il eût assisté déjà à plusieurs passes d'armes, il n'avait jamais vu pareille magnificence ; son cœur battait, ses yeux brillaient, et, sans pouvoir s'en empêcher, il applaudissait chaque fois qu'un des champions portait ou paraît quelque coup remarquable. Ces applaudissements attirèrent sur lui l'attention de ses voisins, puis de la foule, et ce fut à qui lancerait le meilleur mot sur son accoutrement, sur son visage, sur sa monture. Bertrand n'avait jamais pu supporter la plaisanterie, et peu s'en fallut qu'il ne tombât à grands coups de poing ou de bâton sur cette railleuse populace ; mais, jetant un regard sur son cheval et sur ses vêtements, il se vit si ridicule, que la honte chassa la colère, et qu'il sentit des larmes de dépit lui monter aux yeux. Un de ses parents sortait de la lice, Bertrand le reconnut ; il s'élança sur ses pas, le suivit jusque chez lui, et, se jetant à ses pieds, le conjura, au nom de Dieu, de lui prêter, pour une heure seulement, son cheval et ses armes.

Le bon chevalier, qui connaissait la vaillante humeur de Bertrand, sourit à cette prière et consentit à armer le jeune homme après lui avoir dit, toutefois, de ne pas oublier que jamais combattant n'avait vu le dos de sa cuirasse. Ivre de joie, Bertrand s'élança sur le noble coursier, et, la visière baissée, traverse au galop les rues où naguère il était passé si triste et si confus, au milieu des quolibets de la foule.

Il va défier l'une des meilleures lances ; tous deux s'avancent dans la lice, le signal est donné ; mais, du premier coup, Bertrand tue le cheval et culbute le cavalier. Quinze autres seigneurs se présentent l'un après l'autre ; Bertrand triomphe de tous les quinze, aux applaudissements des spectateurs, qui

brûlent de connaître le nom de ce vaillant inconnu. Un nouvel adversaire s'avance pour venger la défaite des chevaliers de Rennes, c'est le sire Du Guesclin. Bertrand le reconnaît à son écusson, s'incline devant lui, et baisse sa lance jusqu'à terre. La curiosité redouble, et un chevalier normand se charge de découvrir le visage de l'inconnu ; d'un coup de lance il enlève, en effet, sa visière ; mais Bertrand s'approche de lui, le saisit, l'enlève de son cheval, et le renverse au milieu de la lice.

Bertrand est proclamé vainqueur ; son père l'embrasse, au bruit des applaudissements, et lui promet de lui donner désormais de l'argent, des chevaux, des armes, et tout ce qui lui sera nécessaire pour aller de par le monde, acquérir gloire et renom.

Une petite troupe se réunit bientôt autour du jeune homme, et Bertrand, qui, par haine des Anglais, avait embrassé le parti de Charles de Blois, commença de guerroyer rudement contre eux. On ne pourrait dire, toutefois, que jamais il n'attaqua que ses ennemis ; quand il n'avait pas de quoi solder ses compagnons, il rançonnait, comme presque tous les capitaines de ce temps-là. Il se rendit à l'armée de Charles, en compagnie d'Yves Charruel, qui devait, quelques années plus tard, se distinguer au combat des Trente ; et bientôt la valeur et la force de ce jeune écuyer furent en grande estime chez les Français et chez leurs ennemis.

Lorsqu'il eut reçu l'ordre de chevalerie, il vit sa troupe s'augmenter, et, comprenant qu'il ne pouvait rester pauvre, il résolut de s'enrichir aux dépens des Anglais. Ayant appris que Robert de Bembroug, qui occupait le château de Fougeray, en était sorti avec une partie de ses troupes pour aller harceler Charles de Blois, il rassembla ses hommes, leur fit prendre des habits de toile par dessus leur armure, les chargea de bourrées, de bûches, et, leur donnant l'exemple en se chargeant d'un énorme fagot, il partagea son monde en quatre bandes, et s'approcha du château. Quelques soldats de Bertrand s'étonnaient de cette hardiesse ; mais comme il était toujours le premier au

péril, et qu'il leur donnait conuance par la promesse qu'il leur faisait que bientôt ils allaient être les maîtres du manoir, ils n'osaient faire paraître leur crainte. Les habitants du château prirent les Bretons déguisés pour des bûcherons cherchant à vendre leur marchandise. Les Anglais avaient besoin de bois; le gardien, accompagné seulement de trois valets, baissa le pont-levis et ouvrit la porte avec confiance. Bertrand, aussitôt, et ceux qu'il commandait y jetèrent leur fardeau pour empêcher qu'on ne la refermât. Bertrand tua le portier d'un coup d'épée, et s'écria de sa voix formidable : « Guesclin ! » Les Anglais, voyant cette ruse de guerre, furent en un instant réunis au nombre de deux cents. Ils attaquèrent Bertrand et sa troupe avec une extrême vigueur, les uns à coups de traits, les autres armés de tout ce qu'ils pouvaient saisir. Un écuyer anglais tua d'un coup de hache un homme de Bertrand; mais celui-ci le traversa de sa terrible épée avant même qu'il pût relever son arme. Puis s'emparant de cette hache, il la brandit au-dessus de sa tête en criant : « Guesclin ! » et il refoula les Anglais. Mais ceux-ci, bien supérieurs en nombre et revenus de leur surprise, faillirent lui faire payer cher son audace. Heureusement pour lui, une centaine d'hommes d'armes du parti de Charles de Blois pénétrèrent dans le château et dégagèrent Du Guesclin; tous les Anglais furent tués, et le castel tomba au pouvoir de Bertrand. Mais à peine avait-il eu le temps de panser ses blessures, que Bembroug revint avec ses gens; les Bretons sortirent au devant de lui et taillèrent en pièces tous les Anglais qui voulurent leur résister. Du Guesclin fut dès lors regardé comme le premier capitaine de son temps.

L'an 1397, eut lieu le siège de Rennes. La ville était réduite à la dernière extrémité; un de ses bourgeois courut à Nantes pour solliciter des secours de Charles de Blois, après avoir, par de fausses nouvelles, mis en émoi le camp des Anglais. Bertrand, l'ayant rencontré, le prit pour un espion; mais quand il lui eut appris ce qui se passait dans la ville, le vaillant capitaine résolut de la sauver. Dès le point du jour, il tombe sur le camp des

Anglais, il brûle leurs tentes et s'empare de leurs provisions, qu'il introduit dans la place, à la grande joie de la population affamée. Du Guesclin paya richement les charretiers, leur défendit, sous peine de mort, d'amener des vivres aux Anglais et leur ordonna d'aller de sa part saluer le duc de Lancastre.

Les charretiers s'acquittèrent fidèlement de cet ordre : « Six duc, lui dirent-ils, Bertrand se recommande à vous et jure par Dieu qu'il vous verra le plus tôt qu'il pourra, et a assez à vivre lui et ses gens, et quand il vous plaira des vins de la cité, il vous en enverra, et du boschet aussi, pour vous adoucir votre cœur. »

Lancastre, en réponse, envoya un héraut inviter Bertrand à dîner; la surprise du héraut fut grande lorsqu'il aperçut Du Guesclin; il le trouva plus semblable à un brigand qu'à un chevalier, tant il avait peu de soin de son accoutrement; mais Bertrand lui donna un jupon de soie tout neuf et cent florins d'or; puis il le pria de répéter son message, car le vaillant capitaine ne savait ni lire, ni écrire, ni compter. Il se rendit à l'invitation de Lancastre, avec quatre de ses compagnons.

Le duc le reçut courtoisement, lui fit grande chère et lui offrit le commandement de son armée, s'il voulait abandonner le parti de Blois; Du Guesclin lui répondit qu'il ne savait pas trahir; et Lancastre en resta là. Guillaume Bembroug, frère de celui à qui Bertrand avait enlevé le château du Fougeray, lui proposa alors de briser avec lui trois fers de glaive, trois fers de hache et trois fers de dague. « Six, si besoin vous prend, » dit Du Guesclin, ravi; et il reprit le chemin de Rennes, après avoir reçu du duc un magnifique cheval.

Le jour fixé pour le duel, il entendit la messe et se rendit au lieu convenu. Bembroug était prêt, et toute l'armée anglaise attendait avec impatience le combat dont elle allait être témoin. Dès le premier choc, Bertrand perça le bouclier et la cotte de mailles de son adversaire; il lui demanda alors s'il persistait à vouloir briser les trois fers, l'avertissant que si tel était son avis, « le diable v serait. » L'Anglais répondit qu'il le voulait, Bretagne.

et, après quelques instants de lutte, Du Guesclin lui passa son épée au travers du corps.

Quelques temps après, le siège de Rennes fut levé, et une trêve fut conclue entre les deux partis, mais, deux ans plus tard, la guerre se ralluma; Lancastré revint en Bretagne, et, suivi de Jean de Montfort, il alla mettre le siège devant Dinan. Du Guesclin s'était jeté dans la place avec son frère et il s'y défendait si vaillamment que les Anglais conclurent un armistice avec lui. Olivier, son frère, étant allé se promener hors de la ville, fut pris par Thomas de Cantorbéry. Dès que Bertrand l'eut appris, il courut au camp ennemi et se présenta devant le duc; celui-ci l'accueillit à merveille et voulut qu'il se rafraîchît; mais le Breton répondit qu'il ne boirait ni ne mangerait qu'on ne lui eût rendu son frère, dont Cantorbéry s'était emparé sans respect pour la trêve jurée. Lancastré fit mander ce seigneur, qui refusa de se dessaisir de son prisonnier, et jeta son gant à Du Guesclin. Bertrand le releva, en déclarant qu'il ne prendrait que trois soupes au vin en l'honneur de la sainte Trinité, avant d'avoir tiré vengeance de cette déloyauté.

Ses amis voulaient l'empêcher de se battre, redoutant quelque trahison de la part des Anglais; mais une noble demoiselle de Dinan, nommée Tiphaine Ragueneil, prédit qu'il serait vainqueur dans ce duel, et comme on la croyait fée, tant elle était savante, chacun fut rassuré. Quant à Du Guesclin, il rit de la prédiction et dit à ceux qui la lui racontèrent, qu'il ne fallait point se rapporter aux paroles de femmes, et que celui qui y ajoutait foi n'avait pas plus de raison qu'une brebis.

Le duel eut lieu sur cette place de Dinan qui porte encore aujourd'hui le nom de Champ Du Guesclin. Le duc de Lancastré y entra avec ses principaux seigneurs, moyennant des otages; on leur prépara de brillantes estrades, et chacun vint voir le combat, comme s'il se fût agi d'un tournoi à armes courtoises. Bertrand, ayant fait sauter l'épée de son adversaire, descendit de cheval et la jeta hors de la lice; l'Anglais, sans lui laisser le temps de remonter à cheval, le poursuivit; et comme le

Breton s'asseyait pour ôter les armes qui l'empêchaient de courir, il s'élança pour le fouler aux pieds malgré l'invitation que Du Guesclin lui avait faite de descendre, afin qu'ils pussent combattre loyalement. Le Français enfonça son épée dans le poitrail du cheval, qui renversa son cavalier. Bertrand fondit alors sur lui, et il l'eût tué, si les seigneurs anglais ne l'eussent prié de le rendre au duc, et si celui qui commandait à Dinan, n'eût joint ses instances aux leurs. Le duc remercia Bertrand de sa courtoisie, condamna Thomas de rendre au Breton son prisonnier, à lui donner mille livres, son cheval et ses armes; puis il chassa ce seigneur de son camp, en disant qu'il n'avait pas besoin d'un traître.

Une trêve signée quelque temps après permit à Bertrand de quitter la Bretagne et de se faire connaître du roi Charles V, dont il devait être le plus vaillant capitaine. Il y revint pourtant, assista, comme nous l'avons dit, à la bataille d'Auray, où périt Charles de Blois, et où lui-même fut obligé de se rendre à Jean Chandos, un des plus vaillants seigneurs anglais. Charles V avança quarante mille francs sur sa rançon, qui avait été portée à cent mille. Du Guesclin s'acquitta du reste et rendit même cette somme au roi, lorsque la guerre l'eut enrichi.

Il y avait en France une multitude d'aventuriers pillards, de toute langue, de toute nation, qui prenaient les forteresses, ravageaient les campagnes, rançonnaient les voyageurs, et ne vivaient que de vols. Charles, connaissant l'habileté de Du Guesclin, le chargea de l'en débarrasser. Du Guesclin, depuis que la paix était faite en Bretagne, était lui-même fort embarrassé de sa troupe; il saisit donc avec joie l'occasion de l'occuper. Il n'eût pu détruire ce ramassis de bandits, qu'on appelait les grandes-compagnies, il s'en fit le capitaine, les disciplina et les mena en Espagne.

Pierre le Cruel y régnait. Il avait fait empoisonner Blanche de Bourbon, sa femme, belle-sœur de Charles V, et ce monarque, irrité, avait promis des secours à Henri de Trastamare, pour l'aider à détrôner Pierre, son frère. Bertrand passa donc

les Pyrénées et mena si rudement la guerre que Pierre s'enfuit en Aquitaine auprès du prince de Galles. Celui-ci le ramena en Castille, gagna la bataille de Navarette, et remit son protégé sur le trône. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour les Français, dans cette journée, c'est que Du Guesclin y fut prit. Le prince Noir le traita avec toutes sortes d'égards et l'emmena à Bordeaux sans le faire garder, se contentant de la promesse que le Breton lui avait faite de ne point chercher à fuir.

Du Guesclin était incapable de trahir cette parole; pourtant il souffrait cruellement de son inaction, surtout depuis qu'il savait que les grandes compagnies étaient rentrées en France; il fit savoir adroitement au prince Noir qu'on l'accusait de ne pas vouloir laisser aller Bertrand, de peur que celui-ci le vainquit à son tour. Le prince de Galles, blessé de ce qu'on pût avoir une pareille idée, fit aussitôt venir son prisonnier. Bertrand n'était point embelli; lorsqu'il avait son armure et que son regard brillait du feu de la vaillance, on ne songeait pas à le retrouver laid; mais lorsqu'il parut devant Edouard et sa cour, le vêtement qu'il portait lui était si peu favorable, que le prince se mit à rire de sa tournure. Mais ce fut l'affaire d'un instant. Il s'informa de la santé de Bertrand.

— Elle serait meilleure si vous le vouliez, lui répondit le prisonnier; j'entends assez les souris et les rats; mais il y a longtemps que je n'ai ouï le chant des oiseaux, et j'irai joyeusement l'ouïr dès qu'il vous plaira.

Le prince lui offrit alors la liberté, à la condition qu'il ne porterait plus les armes contre Pierre; Du Guesclin répondit qu'il mourrait plutôt que de faire une semblable promesse. Edouard s'attendait à cette réponse, et tout aussitôt il parla de mettre son prisonnier à rançon.

— Je suis un pauvre chevalier, dit Du Guesclin; mais dites quelle somme vous exigez, et, si je ne puis la fournir, je retournerai en prison.

— Fixez-la vous-même à si petit prix que vous voudrez, dit le prince, jaloux de se montrer généreux.

— Je paierai cent mille doubles d'or, répondit Du Guesclin.
— Cent mille doubles d'or! s'écria le prince; mais c'est la rançon d'un roi.

— Je ne puis me taxer à moins, répondit Du Guesclin. Le roi de France et Henri de Transtamare, que je remettrai sur le trône, paieront cette somme, et, s'ils ne pouvaient la fournir tout entière, il n'y a pas une fileuse en France ni en Bretagne qui ne voulût filer pour la compléter.

Le prince et sa cour furent ravis d'une si noble fierté; la princesse de Galles vint, dit-on, à Bordeaux pour voir le héros breton, et lui offrit, sur sa cassette, le commencement de cette énorme rançon, qui fut payée entièrement dans un bref délai.

Du Guesclin repassa en Espagne; il fit des prodiges d'habileté, de force, d'audace et de valeur, et, ainsi qu'il l'avait dit au prince de Galles, il replaça la couronne sur la tête de Henri de Transtamare.

Cette guerre terminée, Charles V rappela Bertrand. Il se bâta de repasser les Pyrénées, et il fut accueilli avec enthousiasme et reconnaissance par les populations qu'il avait délivrées des grandes compagnies et qui avaient écouté avec admiration le récit de ses brillants faits d'armes. Le roi le chargea de mettre fin aux exactions des Anglais qui ruinaient les seigneurs et les bourgeois d'Aquitaine. Bertrand se distingua tellement dans cette guerre, que Charles l'éleva à la dignité de connétable de France; Henri de Transtamare lui avait déjà conféré celle de connétable de Castille et le titre de duc de Moulins.

Jean IV, fils de Jean de Montfort, alors paisiblement établi en Bretagne, se déclara pour les Anglais contre le roi de France et leur ouvrit la porte du royaume, en leur offrant le passage dans ses Etats. Un grand nombre de seigneurs bretons désapprouvèrent cette alliance et passèrent au service de Charles V. De ce nombre fut Olivier de Clisson, qui avait été élevé à la

cour d'Angleterre avec Jean, et qui avait perdu un œil en combattant pour lui à la bataille d'Auray.

Bertrand et Olivier, réunis pour la même cause, se jurèrent la fraternité d'armes ; c'est-à-dire qu'ils s'engagèrent à s'aider, à se soutenir réciproquement, à s'avertir des complots dont ils pourraient avoir connaissance, à se défendre l'un l'autre comme deux véritables frères. Ce pacte fut juré sur l'Évangile et scellé par le mélange de leur sang dans une coupe, que chacun d'eux porta à ses lèvres.

Les succès du connétable furent des plus rapides : il enleva le Poitou aux Anglais, les poursuivit en Normandie et s'empara de presque toutes les places de Bretagne. Jean fut réduit à s'enfuir en Angleterre. Il revint bientôt avec une nouvelle armée ; mais, battu sur tous les points, il fut obligé de quitter une seconde fois son duché, et passa quatre années à errer loin de ses domaines. Mais quand Charles V, pour profiter de ses victoires, entreprit de réunir la Bretagne à la couronne de France, il se fit dans cette province un revirement général. L'amour de la nationalité se réveilla dans tous les cœurs ; les seigneurs qui avaient abandonné leur duc le supplièrent instamment de revenir, et se préparèrent à combattre les Français comme ils avaient naguère combattu les Anglais.

Jean reçut en Bretagne l'accueil le plus enthousiaste ; les Bretons savaient que lui seul pouvait sauvegarder cette indépendance dont ils étaient si jaloux. Jeanne de Penthièvre, même, oubliant ses anciens griefs et la mort de Charles de Blois, son époux, vint à sa rencontre. Il entra en triomphe dans Rennes, et se rendit à Vannes, où tous les gentilshommes vinrent se réunir à lui. Du Guesclin et Clisson restèrent dévoués à Charles V ; mais Bertrand, ne retrouvant plus, pour combattre, ses parents, ses amis, ses frères, la force dont il avait tant de fois fait preuve, conjura le roi d'entrer en accommodement avec la Bretagne ; le roi, prêtant l'oreille aux envieux que Du Guesclin devait à sa haute faveur, conçut quelques soupçons sur la fidélité du connétable. Celui-ci en fut instruit et renvoya sur-

le-champ à Charles l'épée, insigne de son rang. Le roi comprit quelle perte il ferait si un guerrier si brave et si habile cessait de commander ses armées ; il appela Du Guesclin auprès de lui et le pria de reprendre cette épée pour chasser les Anglais de la Guyenne. Bertrand y consentit et dit à Charles :

« Sire, vous m'envoyez en Gascogne à mon grand contentement ; car il ne faut pas que je vous nie que, pour vous être et avoir toujours été très-fidèle serviteur, je ne pouvois, avec le consentement de mon cœur, faire la guerre aux lieux où j'étais. C'est le pays auquel Dieu me fist naître, où sont mes parents et amis de sang, je ne puis que je n'en retienne quelque chose, qui n'est pas à dire que je n'y eusse fait mon devoir ; mais il se peut faire par autre sans moi. Et faut, sire, que je vous dise que vous m'avez osté beaucoup de moyen de vous servir, m'ayant naguères osté mes Bretons. Mon aigle ne volera plus, ayant perdu ses ailes.

Bertrand retrouva toute son ardeur contre les Anglais ; il s'empara d'un grand nombre de places, et vint assiéger Château-Randon. Les fatigues qu'il se donna pour en hâter la prise lui causèrent une fièvre pernicieuse, et, dès les premières atteintes, il sentit que son mal était mortel. Il réunit autour de lui les principaux capitaines, les pria de bien servir le roi, et leur recommanda de se rappeler toujours ce que, dans sa jeunesse, il avait quelquefois oublié : que les laboureurs, les femmes, les enfants, les gens d'église, ne devaient pas souffrir des maux de la guerre, et qu'ils n'avaient affaire qu'à ceux qui avaient l'arme au poing. Puis il leur dit adieu à tous, appela son frère d'armes, Olivier de Clisson, lui remit l'épée de connétable, en le chargeant de la rendre au roi, de lui dire combien il regrettait de n'avoir pu chasser tout à fait les Anglais du royaume, et lui recommander sa femme et son frère. Du Guesclin avait épousé cette noble demoiselle Tiphaine Ragueneil, qui lui avait annoncé le succès dans son duel avec Thomas de Cantorbéry, et elle s'était montrée digne de lui, en s'oubliant

elle-même pour ne songer qu'à la gloire de son illustre époux.

Du Guesclin attendit la mort en héros et en chrétien, s'occupant des travaux de siège, et se préparant à paraître devant Dieu. Il rendit le dernier soupir le jour même où la place avait promis de capituler. Le gouverneur tint la parole qu'il lui avait donnée : il se rendit à la tente où l'on avait placé son cadavre, et, fléchissant le genou, déposa à ses pieds les clefs de la ville.

La nouvelle de la mort du bon connétable, car c'est ainsi qu'on appelait Du Guesclin, parcourut rapidement la France, et frappa douloureusement le roi. Il ordonna que le corps de ce grand homme fût embaumé, transporté à Saint-Denis, et inhumé dans le tombeau des rois. Bertrand traversa la France au milieu des larmes du peuple, et jamais hommage ne fut plus sincère ni mieux mérité. Les regrets de la cour se joignirent à ceux des provinces, si l'on en croit ces vers d'un contemporain :

Les princes fondirent en larmes
Des mots que l'évêque montrait ;
Car il disait : Pleurez, gens d'armes,
Bertrand qui tretous vous aimait.
On doit regretter les faits d'armes
Qu'il parfit au temps qu'il vivait.
Dieu ait pitié, sur toutes âmes,
De la sienne, car bonne était.

Charles V suivit de près le bon connétable au tombeau. Il mourut des suites d'un poison lent que le roi de Navarre lui avait fait prendre lorsqu'il n'était encore que dauphin.

OLIVIER DE CLISSON.

Charles V, avant de mourir, avait confié à Clisson l'épée de connétable, autant pour rendre hommage à la mémoire de Du Guesclin, dont Olivier avait été le frère d'armes, que pour récompenser sa valeur. Le nouveau connétable fut envoyé en Bretagne, où il remporta plusieurs victoires ; mais, quand il eut à combattre dans le pays de Nantes, où il était né, il éprouva ce qu'avait ressenti Du Guesclin, et essuya quelques échecs. La mort de Charles rendit à Jean la paisible possession de la Bretagne ; mais ce prince se nuisit beaucoup dans l'esprit de ses sujets, par son attachement aux Anglais. Pressé de les expulser de ses domaines, il agit avec tant d'irrésolution, qu'il mécontenta également les Bretons et les étrangers, et se fit un ennemi de Richard, roi d'Angleterre, qui proposa à Jean de Penthièvre, fils de Charles de Blois et de Jeanne de Penthièvre, alors captif à Londres, de l'aider à enlever la Bretagne à Jean IV. Il mettait à ces offres une condition que le prisonnier ne voulait point accepter : c'était de faire hommage de la Bretagne aux monarques anglais.

Olivier de Clisson, qui depuis longtemps haïssait Jean IV, fit, de son côté, des propositions à Jean de Penthièvre, et ces propositions furent accueillies. Clisson s'engagea à payer à Richard la rançon du jeune prince, à lui donner sa fille en mariage, et à faire revivre les droits de Jeanne de Penthièvre sur le duché. Lorsque Jean IV fut instruit de ce complot, il entra dans une grande colère ; mais, comme il n'était pas le plus fort, il prit le parti de dissimuler, et fit bon visage au connétable. Celui-ci l'imita ; on eût pu les croire les meilleurs amis du monde. Tous deux étant à Vannes où se tenaient les états, Jean engagea Olivier à visiter avec lui le château de l'Hermine, qu'il faisait construire. Quand ils l'eurent presque entièrement parcouru, ils arrivèrent à la porte d'une grosse tour où le duc

invita le connétable à entrer le premier, comme pour lui faire politesse. Mais Clisson n'en eut pas plus tôt franchi le seuil, que la porte se referma sur lui, et qu'il fut étroitement enchaîné par des hommes qu'on y avait apostés. Les seigneurs qui accompagnaient Jean le supplièrent en vain de rendre la liberté à celui dont il venait de s'emparer d'une si déloyale manière; il ne voulut pas les écouter, et il fit jeter en prison celui d'entre eux qui insista le plus.

Son plus grand désir était d'être débarrassé du connétable, et il donna, à l'un de ses gentilshommes l'ordre de le faire périr pendant la nuit. Ce gentilhomme, seigneur de Bazvalan, le conjura de ne point exiger de lui un si terrible service, ou de lui accorder au moins quelques jours de délai; car il espérait que, pendant ces quelques jours, la colère du duc se calmerait. Jean rejeta sa prière, et le menaça de le faire mourir, s'il lui résistait.

Bazvalan se retira, et Jean se réjouit de la pensée de n'avoir plus à lutter contre l'ancien compagnon de son enfance, devenu son mortel ennemi. Mais la nuit porte conseil; le duc l'éprouva. Il réfléchit à la tâche qu'il allait imprimer à son nom, il réfléchit surtout aux embarras que ce crime allait lui susciter avec la cour de France, qui ne manquerait pas de venger le connétable, et, se repentant d'avoir donné de si cruels ordres, il fit mander Bazvalan, dès le point du jour, et lui demanda des nouvelles du connétable. Bazvalan répondit que, pour ne pas déplaire au duc, il avait noyé Clisson, et l'avait fait enterrer dans son jardin.

Jean en témoigna un grand regret, et, après avoir chassé le gentilhomme de sa présence, s'abandonna au plus violent chagrin, sans vouloir recevoir personne et sans prendre aucune nourriture.

Bazvalan le laissa faire, mais, le soir venu, il reparut devant lui, l'engagea à se consoler, et finit par lui avouer qu'il avait osé lui désobéir, et que Clisson vivait encore. La joie du duc fut

extrême, à cette nouvelle; il embrassa le courageux serviteur, et le remercia du service important qu'il lui avait rendu. Toutefois, il ne mit le connétable en liberté que moyennant une forte rançon et l'abandon de toutes les places que celui-ci avait prises en Bretagne.

Clisson livra ses beaux écus d'or, trop heureux encore d'échapper à la vengeance du duc, rendit ses châteaux-forts qu'il ne tarda pas à venir reprendre l'épée à la main, et maria sa fille Marguerite à Jean de Penthièvre. Une réconciliation eut lieu enfin entre ces deux ennemis, réconciliation qui n'était qu'une comédie habilement jouée devant le roi de France. Peu de mois après, Pierre de Craon voulut assassiner Clisson, il réclama l'assassin, qui s'était réfugié auprès de Jean IV, dont il était le parent et l'ami; Jean répondit qu'il ne savait rien ni ne voulait rien savoir de ce qui s'était passé, et le roi partit pour la Bretagne avec toute son armée.

C'est alors que, pour le malheur de la France, Charles VI perdit la raison dans la forêt du Mans. Cette démence ouvrit les portes à la guerre civile, à l'invasion anglaise, et réduisit ce beau royaume en tel état, qu'il fallut, pour le sauver, que Dieu, dans sa miséricorde, lui envoyât Jeanne d'Arc.

Le connétable fut destitué et exilé de la cour par le duc de Bourgogne, oncle du roi. Ce fut une grande faute; car Olivier de Clisson était le premier guerrier de France, et le seul qui eût pu détourner l'orage dont elle était menacée. Jean IV avait aidé à cette disgrâce, et l'on vit alors éclater entre lui et Olivier, aussi puissant que lui-même, une guerre qui désola la Bretagne, et finit par le traité de Tours, en 1398, après avoir duré trois ans.

Jean mourut en 1399, et Marguerite de Clisson supplia son père de rendre à Jean de Penthièvre, son mari, le duché de Bretagne. Le connétable lui ayant demandé par quels moyens on y pourrait réussir, Marguerite lui conseilla de faire mourir les fils du duc défunt. Une telle proposition révolta si fort Olivier,

que, s'étant saisi d'une bûche, il eût assommé sa fille si elle ne se fût enfuie.

La guerre éclata, en 1405, entre l'Angleterre et la France. Clisson se souvint qu'il avait été connétable de ce dernier royaume; il leva et équipa à ses frais douze cents hommes, qu'il embarqua sur trente navires commandés par plusieurs seigneurs bretons. Ces navires marins battirent la flotte anglaise, lui enlevèrent quarante vaisseaux, firent mille prisonniers, pillèrent Jersey, Guernesey, et allèrent brûler Plymouth. Les Anglais s'en vengèrent en mettant à feu et à sang les environs de Penmarch. Nous avons dit le rôle que la ville de Saint-Malo joua dans cette guerre. Revenons à Olivier.

Le jeune duc Jean V, héritier de la haine de son père contre le connétable, le laissa accuser de différents crimes dont il était innocent, et, en particulier, de magie et de sorcellerie; Olivier conserva sa liberté qu'en lui payant cent mille livres. Quelque temps après, le connétable mourut, laissant encore une immense fortune. Il ne fut pas honoré, comme Du Guesclin, des larmes du peuple; mais il doit être cité, après lui, comme le plus grand homme de guerre de son siècle.

ARTHUR DE RICHEMONT

Arthur était frère de Jean V, devenu duc de Bretagne par la mort de Jean IV, lorsqu'il n'avait encore que douze ans. Arthur en avait huit; mais il donna, lors du couronnement de son frère, une preuve de ce qu'on devait attendre un jour de lui. Olivier de Clisson avait été choisi pour conférer au nouveau duc l'ordre de chevalerie. Dès que cette cérémonie fut terminée, le petit Arthur s'approcha de son frère, et lui dit: « Mon frère, notre père nous disait qu'on peut bailler aux autres l'épée de chevalier quand on l'a reçue; or donc je vous prie de

me la bailler pour que je l'emploie à la défense de notre pays de Bretagne. » Les seigneurs et les évêques applaudirent aux nobles paroles de l'enfant, le noble duc tira son épée, Arthur s'agenouilla devant lui, et fut fait chevalier.

Les querelles des Armagnacs et des Bourguignons ensanglantaient la France; dès que les jeunes princes bretons furent en état de combattre, ils prirent parti pour les Armagnacs. Arthur se distingua de bonne heure par sa vaillance, et devint le mortel ennemi des Anglais alliés aux Bourguignons. Il se battit comme un lion à la bataille d'Azincourt, et il y fut fait prisonnier. Henri VI le retint longtemps en Angleterre, comme la plupart des nobles seigneurs français. Aussitôt qu'il eut recouvré sa liberté, il reçut de Charles VII l'épée de connétable, et se distingua autant par les courageux efforts qu'il fit pour tirer Charles de son apathie, que par ses exploits. On sait que le jeune roi, livré tout entier à ses plaisirs, accueillait la nouvelle des échecs de son armée avec une indifférence qui fit dire à ses courtisans qu'il était impossible de perdre plus gaiement une couronne. Pour prix de ses services, Arthur fut disgracié, et, sans l'intervention de Jeanne d'Arc, les Anglais s'emparaient de toute la France.

Richemont, désavoué par son maître, s'était retiré en Bretagne. Il assembla un corps d'armée pour marcher contre les Anglais, et rejoignit la Pucelle à Orléans. Comme tous les seigneurs de ce temps, il avait d'abord refusé de croire à la mission de Jeanne; de son côté, l'héroïne avait été indisposée contre lui par les ennemis que le connétable avait à la cour, et qui le lui avaient représenté comme un sujet rebelle. Dunois la désabusa, et, comme la pieuse guerrière ne désirait rien tant que le salut de son gentil roi, elle fit le plus respectueux accueil au connétable. « Jeanne, lui dit Richemont, j'ai entendu parler de vous; je ne sais si vous venez de Dieu ou du diable; mais, de quelque part que vous veniez, je ne vous crains point; car Dieu connaît mon bon vouloir; et si vous êtes de par le diable, je vous crains encore moins, et faites du mieux ou du

pire que vous pourrez. » Jeanne réconcilia le connétable avec le roi, et la vaillante épée de Richemont ne contribua pas peu au désastre des Anglais.

Jean V, duc de Bretagne, étant mort, François, son fils aîné, lui succéda. Nous avons vu comment il se débarrassa de son frère Gilles, et comment il mourut. Pierre, son autre frère, le remplaça, et ne laissa pas de postérité. La couronne de Bretagne revint alors à Arthur de Richemont, frère de Jean V ; mais il n'en jouit pas longtemps. Sa mort fut, dit-on, causée par la haine de ses anciens ennemis, les courtisans de Charles, qui lui firent prendre un poison lent, lorsqu'il vint à Vendôme faire hommage au roi de son duché de Bretagne.

LOUDÉAC. — GUINGAMP. — LANNION.

La petite ville de Loudéac est le chef-lieu d'un arrondissement ; mais elle n'a rien de remarquable. Elle date cependant du x^e siècle, et servait alors de rendez-vous de chasse sous le nom de Loupiat. On y compte près de mille métiers pour la fabrication des toiles. C'est là le commerce de tout l'arrondissement ; c'est aussi celui de Guingamp et de ses environs.

Guingamp était une des villes les plus considérables du domaine des Penthièvre, famille dont plusieurs fois nous avons trouvé le nom dans l'histoire de Bretagne. Jean de Penthièvre, marié, comme nous l'avons dit, à Marguerite de Clisson, essaya de ressaisir le duché qu'il regardait comme son héritage ; il échoua ; et, plus tard, ses descendants vendirent à Louis XI, roi de France, leurs droits sur cette province. Charles VIII, ayant succédé à son père, ratifia ce marché et fit valoir, les armes à la main, des prétentions auxquelles son mariage avec Anne de Bretagne, héritière du dernier duc, put seule le faire renoncer.

Guingamp est situé au milieu de vastes et grasses prairies, sur une rivière qu'on appelle le Trieux. Cette ville était autrefois fortifiée, et quelques pans de la muraille d'enceinte sont encore debout. On y voit une église assez remarquable : elle est surmontée d'un clocher à la flèche élancée, et d'une tour carrée recouverte d'un dôme. Une grande et belle rue traverse la ville, et sur la place publique se trouvent de vastes halles et une jolie fontaine. Les environs offrent d'agréables promenades. Guingamp fut pris, en 1448, par les troupes de Charles VII, et, en 1591, par le prince de Dombes, envoyé en Bretagne pour combattre les ligueurs.

Lannion, petite ville située sur le Guer, a un port peu éloigné de l'Océan, et fait un grand commerce de grains, de chanvre, de sapins du nord, de vins de Bordeaux et de denrées coloniales. C'était autrefois la capitale d'un comté ; elle était fortifiée, et elle fut prise, en 1546, par les Anglais, qui la mirent feu et à sang.

Tréguier était jadis le siège d'un évêché et la capitale du pays de Tréguier.

Le pays de Tréguier et le comté de Lannion faisaient partie de la Basse-Bretagne, et lui appartiennent encore par les mœurs et le langage de leurs habitants, que cependant la civilisation française tend chaque jour à détrôner.

Non loin de Tréguier est le village de Lanleff, où l'on remarque un temple dont l'origine a été longtemps l'objet des discussions des savants. C'est un édifice circulaire à double enceinte concentrique, dont l'une est en partie détruite. L'enceinte intérieure est percée de douze arcades voûtées en plein cintre et décorées de pilastres. Douze colonnes de grandeurs diverses sont adossées à la muraille, une entre chaque arcade ; les quatre plus hautes correspondent aux quatre points cardinaux. L'enceinte extérieure, distante de l'autre de neuf pieds, a aussi douze colonnes, sur lesquelles devait autrefois reposer une voûte. Ce temple sert de vestibule à l'église du village. Les uns prétendent que c'est un monument druidique, d'autres une

construction romaine, d'autres encore un hospice pour les pèlerins qui revenaient de la Terre-Sainte; ceux-ci en font un baptistère; ceux-là, enfin, et c'est leur opinion qui triomphe, une église bâtie par les Templiers.

Le département des Côtes-du-Nord a moins de monuments mégalithiques que le Morbihan; on y trouve cependant des menhirs et des dolmens, des tumulus et des pierres branlantes. Lancerf possède le tumulus le plus remarquable, et l'île de Bréhat, située à six lieues à peu près de Tréguier, la pierre branlante la plus connue.

Les côtes sont, dans toute l'étendue du département, hérissées de rochers. La mer en a ébréché quelques-uns, et les formes qu'elle leur a données leur ont fait choisir des noms significatifs, tels que la Dent-de-Gargantua, la Flèche-de-Garrot.

FINISTÈRE

Le Finistère, formé de l'ancienne Cornouaille et de l'ancien comté de Léon, est le département breton par excellence. Enfermé entre la partie des Côtes-du-Nord et celle du Morbihan, qui ont mieux conservé les mœurs antiques, et entre deux mers, il a été moins accessible à cette civilisation qui tend à tout niveler et à faire disparaître les nuances originelles des peuples.

Il doit son nom, qui signifie de la terre, selon les uns, à une petite chapelle située à l'extrémité de la pointe Saint-Mathieu, et dédiée à Notre-Dame-de-Grâce-Fin-de-Terre; selon les autres, il ne le doit qu'à sa position avancée dans la mer, où il est, en effet, la dernière terre de France.

Ce pays est un des plus pittoresques qu'on puisse visiter; il présente une grande variété d'aspect: ici c'est un terrain aride, ce sont des landes immenses, de noires montagnes, de sombres

forêts; là, au contraire, c'est un paradis terrestre, des blés verdoyants, des vergers en fleurs, des ruisseaux, des côteaux, des vallons, de riantes cités, tout cela disposé comme le pourraient souhaiter le peintre et le voyageur.

Les montagnes d'Arès et les montagnes Noires forment deux chaînes distinctes qui traversent ce département. Leurs plus hauts sommets atteignent de deux cent cinquante à trois cents pieds. Les côtes sont défendues des fureurs de l'Océan, beaucoup plus fréquentes et plus terribles dans ces parages que dans le reste de la Bretagne, par d'énormes masses de granit; le littoral est sablonneux, et l'intérieur des terres est maigre et peu fertile du côté des montagnes. Les productions du Finistère sont à peu près les mêmes que celles des départements voisins; on y nourrit beaucoup de bétail, et on y élève des chevaux estimés. On y trouve des mines d'argent, de fer, de plomb, de houille, des tourbières et des carrières d'ardoises, de grès et de granit. Les toiles et le poisson salé sont les principaux objets de son commerce.

Ce pays, connu autrefois sous le nom de Terre-d'Occismor (mer d'Occident), était habité par un peuple allié des Venètes, hardi, fier, courageux et indomptable. Nul ne résista plus longtemps aux armes de César, et, en changeant de nom, les Occismiens ne changèrent point de caractère. Lorsqu'il s'agit de soutenir leurs droits, de conserver leur nationalité, de chasser l'étranger de leur pays, nous retrouvons en armes les paysans de Cornouaille et de Léon, en 1793, nous les voyons encore saisir leurs fusils, dire adieu à leurs foyers, et s'en aller chouanner en récitant dévotement le chapelet, ou en chantant un vieil air breton:

Er re goch hay er mène heol noget, etc.

Les vieillards, les jeunes filles et les petits enfants, et tous ceux qui ne peuvent aller se battre, diront, en allant se coucher, un Ave et un Pater pour les Chouans.

L'Armorique a été le berceau de la musique et de la poésie du moyen-âge. Les lais et les sônes bretons avaient une grande réputation, et ils la méritaient par la grâce naïve, le charme de l'imagination et la vérité du sentiment. C'est dans la Cornouaille, c'est-à-dire dans les arrondissements de Quimper et de Châteaulin, que se sont surtout conservés les airs et les chants populaires de la vieille Bretagne.

C'est là qu'on retrouve au plus haut degré l'attachement au pays, aux coutumes de ses pères, et à la foi qui les a soutenus et consolés. Les monuments religieux y sont innombrables ; les villages ont, comme les villes, de magnifiques églises et des calvaires admirables, devant lesquels le paysan, revenant du travail, ne manque jamais de s'agenouiller.

Ces calvaires sont des croix élevées soit dans les cimetières, soit dans les champs. Le piédestal qui les supporte ressemble souvent à un autel, chargé d'un groupe sculpté représentant soit la vierge Marie recevant dans ses bras le divin crucifié, soit quelque autre scène de la passion du Sauveur. Sur les branches de la croix se trouvent encore, outre le Christ et les deux larrons, un certain nombre de figures, en sorte qu'un de ces calvaires est souvent orné de près de quarante statues.

La Cornouaille est encore divisée comme elle l'était jadis, c'est-à-dire que, d'un canton à l'autre, les usages, les costumes et les caractères diffèrent singulièrement. Ces diverses nuances de caractère semblent dépendre de causes physiques : ainsi, l'habitant des montagnes est vif, gai, grand parleur ; celui des bords de la mer est sombre, silencieux, et comme plongé dans la continuelle méditation que fait naître la vue de ce magnifique et terrible Océan. Le paysan des landes est sauvage ; celui du riant pays de Quimperlé est expansif et ami du plaisir. Quant aux costumes, ce sont autant de variétés du même type : pour les hommes, braies larges et flottantes attachées au genou, habits larges serrés par une ceinture de cuir ou d'étoffe, grandes guêtres, souliers à boucles, chapeau rond, bas de forme et large de bords, d'où s'échappe une abondante et longue chevelure.

Pour les femmes, jupes amples et superposées, corsage de velours ou d'écarlate lacé sur la poitrine, fichu de mousseline, coiffe à longues barbes, tantôt encadrant le visage, tantôt se relevant sur le sommet de la tête.

Les laboureurs forment l'aristocratie des campagnes. Ils vivent en famille, comme vivaient leurs pères au temps de la féodalité. Mais il est une classe peut-être plus respectée encore que la leur, c'est celle des mendiants. La considération qu'on leur porte vient d'un sentiment tout religieux : ce sont les membres souffrants de Jésus-Christ ; ce sont les bien-aimés de Dieu ; on les accueille, on les fête, on leur donne la première place à la table, au foyer, et bienheureuse est la maison où ils viennent demander l'hospitalité.

Ces maisons ne sont rien moins que brillantes, pour la plupart. Le Breton vit de peu : un pain grossier, de la bouillie de sarrasin, du porc salé, composent ordinairement sa nourriture, et, pourvu que ces mets soient largement arrosés de cidre, il n'en souhaite pas d'autre. Beaucoup de maisons de campagnes nous sembleraient inhabitables. Une pièce, séparée de l'étable par quelques pieux qui soutiennent une légère clôture, en est le seul appartement, et tout une famille, composée du père, de la mère, d'une demi-douzaine d'enfants, et quelquefois d'un aïeul, s'y loge et y vit galement. Vous allez penser que cette pièce, si vaste qu'elle soit, doit être encombrée de lits. Il n'en existe qu'un ; mais ce lit, assez semblable à un énorme habut, a autant d'étages que l'exige le nombre de ceux dont il doit abriter le sommeil. Le rez-de-chaussée de cet édifice appartient de droit à l'aïeul, ou, à défaut de l'aïeul, au père de famille ; les filles viennent ensuite, et les fils s'aident d'une échelle pour arriver à l'étage supérieur. Tous ces lits sont indépendants les uns des autres, et clos de manière à ce que chacun soit tout-à-fait chez soi. Un coffre renfermant les vivres, quelques escabeaux et une table grossière, dans laquelle sont quelquefois, mais rarement aujourd'hui, creusés les assiettes des convives, complètent l'ameublement.

Eh bien ! si triste et si chétive que vous paraisse cette vie, le Bas-Breton la trouve heureuse ; si pauvre que vous semble sa maison, il l'aime ; c'est son patrimoine. Son père est mort dans ce lit, il veut y mourir ; le voisinage de l'étable ne le gêne point ; l'été, ses bœufs ou ses moutons paissent dans les prairies ; l'hiver, il profite de la douce chaleur qu'ils répandent autour d'eux ; il est pauvre, et, sans cette ressource, lui et ses enfants souffriraient du froid.

L'habitant de la lande aime son sauvage pays ; celui de la côte, le bruit des tempêtes ; celui des belles vallées, ses frais et riants ombrages. Chacun d'eux tient au sol qui l'a vu naître ; s'il en est éloigné, il y reste par le cœur ; il languit sur un sol étranger ; et, s'il ne peut venir retremper ses forces aux âpres parfums de sa terre natale, il meurt en la pleurant.

On dit qu'un de leurs chants populaires, surtout celui qui commence par ces mots : *An ini coz*, produit, sur les soldats bretons qui l'entendent en pays étranger, le même effet que le *Ranz des Vaches* sur les Suisses éloignés de leurs montagnes ; il leur inspire un si grand désir de revoir leur patrie, qu'ils tombent en proie à la nostalgie, s'ils ont le courage de ne pas désertier. La rencontre d'un compatriote, quelques mots échangés dans la langue maternelle, sont pour le Breton exilé le plus grand de tous les bonheurs. Cet attachement au sol natal a conservé longtemps l'indépendance de la Bretagne, et, aujourd'hui encore, il aide ses habitants à garder intacts leurs vieilles mœurs et leurs saintes croyances.

La principale vertu du Bas-Breton est la résignation à la volonté de Dieu ; c'est ce pieux sentiment d'humilité et de soumission qui le fait vivre content de son sort et qui lui fait voir la mort sans terreur. Sa vie s'écoule au milieu de pénibles travaux et de privations de toutes sortes ; quelques fêtes de famille seulement en égalent le cours. Quand vient la saison des récoltes, les laboureurs s'entraident ; le voisin prête à son voisin ses bœufs, son char et ses bras ; il ne reçoit aucun salaire ; mais, quand les grains de celui-ci seront rentrés, son tour

viendra, et il recevra l'aide qu'il a prêtée. Des repas copieux, dans lesquels figurent des crêpes fraîches et le meilleur cidre de la cave, des danses sur le pré ou dans la grange, font de cet échange de services un véritable plaisir.

La lutte, la boxe, la course à pied, la course en sacs, la galoche, la main chaude, le palet, le décollement de l'oise ou du coq sont les amusements des jeunes gens. Mais, entre tous les jeux auxquels ils se livrent, celui qu'ils affectionnent le plus, c'est la soule, appelée, dans le Finistère et le Morbihan, *mallerder* ou *mellat*. Ce jeu était, avant la révolution, un droit féodal, en certains jours de réjouissances, dans plusieurs lieux de la Basse-Bretagne. La soule est un ballon de cuir rempli de bourre, de son, de foin, qu'on prend souvent soin de graisser par dehors pour le rendre plus glissant. On lance ce ballon en l'air, à l'aventure et de toutes ses forces. Les habitants de dix paroisses, séparés en deux camps, les hommes mariés dans l'un, les garçons dans l'autre, tendent à la fois les mains pour le recevoir, et, lorsqu'il tombe à terre, se le disputent vivement. Celui qui l'a attrapé doit le porter vers tel ou tel but, ou le loger en une maison, au milieu des efforts qu'on fait pour le lui ravir. Lorsqu'il a été assez fort et assez adroit pour le conserver et remplir toutes les conditions fixées d'avance, il reçoit le prix de la lutte, au milieu des applaudissements frénétiques de la foule. Ce prix consiste ordinairement en un ruban, un chapeau, un mouton.

Ce jeu, qui dégénère en un véritable combat, fut interdit, en 1696, par le parlement de Rennes ; mais on ne respecta pas longtemps cet arrêt. La passion des Bas-Bretons pour ce divertissement l'emporta sur la crainte des peines prononcées contre ceux qui s'y livreraient, et on les vit de nouveau poursuivre la soule à travers les landes, les torrents, les ravins, et jusque dans la mer. De nouvelles défenses furent faites ; mais ni les efforts du parlement, ni ceux des préfets chargés de l'administration de ce pays n'ont réussi à en bannir entièrement cet exercice dangereux.

Les pardons ou les fêtes de la Basse-Bretagne sont fort nombreux; les principaux sont ceux de Saint-Jean du-Doigt et de Saint-Mathurin, où l'on a élevé de fort belles fontaines; celui de Notre-Dame-de-Bon-Secours, et surtout celui de Sainte-Anne-d'Auray, dont nous avons déjà parlé. Quand vient le jour de ces fêtes, on s'y rend en foule: le matin est donné à la prière; mais on oublie trop souvent, après avoir rempli cet acte religieux, la tempérance et la modestie qui devraient régner dans les lieux où des chrétiens s'assemblent en l'honneur d'un saint qu'ils révèrent. C'est dans les pardons surtout qu'ont lieu les luttes de tout genre que nous avons signalées comme si chères aux Bas-Bretons.

Hors ces jours de joie, sa vie s'écoule laborieuse et uniforme au sein de sa famille, presque toujours très-nombreuse. Il y est chéri et respecté comme un oracle; il aime aussi tendrement ses enfants, et s'efforce de graver en eux l'amour de Dieu et de leur pays, et il est rare qu'il n'y réussisse point; car l'exemple, on le sait, est la plus efficace des prédications. Ce qu'ils vénèrent le plus après Dieu, c'est M. le recteur; c'est le nom qu'ils donnent à leur curé. Le clergé breton a jadis, dans les temps anciens, d'un pouvoir presque illimité. Le calendrier du pays est couvert des noms de ses évêques et de ses abbés, qui se firent souvent les protecteurs de la liberté publique et les défenseurs de leurs ouailles. Si les recteurs ne jouissent pas de la même puissance que leurs devanciers, ils n'ont rien perdu du respect religieux avec lequel on écoutait jadis les ministres du Seigneur. C'est lorsqu'ils virent leurs prêtres menacés des fureurs révolutionnaires que les Bas-Bretons devinrent soldats, et s'unirent à Jean Chouan pour combattre les républicains.

Après le prêtre, vient l'enfant nouveau-né. S'il est orphelin, il n'a rien à craindre, tous les bras lui seront ouverts; car on est persuadé qu'en accueillant ce petit ange qu'aucune faute n'a souillé, on attire sur sa maison les bénédictions du ciel. Presque toujours on suspend au cou des nouveaux-nés un morceau de pain noir, symbole de l'humble vie qui les attend.

Cette pratique ne manque pas de poésie; et il en est une autre qui, bien qu'empreinte d'une sorte de superstition, n'en est pas moins touchante: quand un jeune enfant lui est enlevé, la mère donne un bonnet au petit Jésus pour qu'il daigne sourir dans le ciel à celui qu'elle pleure.

Quand le Bas-Breton est dangereusement malade, quand les prières faites pour lui ont été inutiles, on ne craint pas de lui faire connaître sa position; il faut, avant tout, sauver son âme, et l'on sait, d'ailleurs, qu'il recevra cette nouvelle avec calme, en disant: « Que la volonté de Dieu soit faite! » Il ne songe plus qu'à se préparer à la mort; le recteur est appelé, et sa présence console le malade au lieu de l'effrayer. Quand vient l'heure où il doit recevoir le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction, tout le village se réunit, s'agenouille autour du lit en récitant dévotement son chapelet pour le mourant. La cérémonie terminée, tous ceux que nul devoir pressant n'appelle au dehors, assistent à l'agonie; et si, au milieu de ses souffrances, le moribond venait à oublier que le terme en est proche ou essayait de se rattacher à la vie, cet oubli et ces efforts dureraient peu: les bonnes femmes qui l'entourent lui répètent à chaque instant qu'il n'ira pas loin désormais, et l'engagent à recommander son âme à Dieu. Les mendiants, qui savent qu'il y aura table ouverte chez le défunt, accourent au premier bruit du danger, afin de ne rien perdre d'une telle aubaine, et récitent, comme les autres, leurs prières. Si l'on pleure, c'est en silence: les petits enfants seuls, effrayés de cette lugubre scène, font entendre des cris. Quand la mort est enfin arrivée, le défunt est exposé au milieu des cierges allumés, et on le veille presque toujours pendant deux nuits. Le jour de l'inhumation, il est cousu dans son linceul et cloué dans sa bière, en présence de toute sa famille. S'épargner la douleur d'un pareil spectacle ou ne pas accompagner le mort à la dernière demeure, ce serait pour les parents manquer à un devoir sacré. Tout le village assiste à l'enterrement comme à l'administration des derniers sacrements, et suit avec une religieuse tristesse la

bière déposée sur une charrette, et trainée par les bœufs que le défunt conduisait au travail.

Les mariages se concluent par ambassadeurs, et ce sont les mendiants qu'on charge de cette fonction. Quand l'union projetée convient aux deux familles, cet ambassadeur présente le prétendant chez la future. On se met à table, on boit au même pichet, on se sert du même couteau, on fait l'inventaire des richesses de la maison, on se donne une poignée de main, et l'on fixe le jour du mariage. Ce jour-là se débite, devant la maison de l'épouse, un dialogue populaire. L'ambassadeur réclame la mariée; on lui présente une vieille femme, puis une jeune, puis une enfant, et l'on finit par lui accorder enfin celle qu'il demande. Ce dialogue, ainsi que toutes les chansons des fiançailles et des noces, datent de plusieurs siècles; nos Bas-Bretons ne s'en aperçoivent pas, puisque leur idiome est toujours l'ancienne langue celtique. Cette langue s'est augmentée, il est vrai, de mots nouveaux, de mots français, dont on a seulement changé la terminaison.

Ces chants populaires sont pleins de naïveté et de charme. M. de la Villemarqué en a publié un recueil dont nous regrettons de ne pouvoir transcrire ici quelques passages. C'est l'imagination des Armoricains qui a créé les fictions poétiques du moyen-âge et donné l'idée des héroïques romans de chevalerie, où se rencontrent, à chaque pas, des fées et des enchanteurs. La religion chrétienne, comme nous l'avons déjà dit, n'a pu encore détruire les superstitieuses croyances du druidisme; on va encore recueillir des talismans et des panacées au clair de la lune; on recommande aux enfants de ne point rester seuls le soir sur les portes, de peur que les nains et les fées ne les enlèvent; on se verse dans le cou et dans les manches l'eau des fontaines dans les pardons, afin de rétablir ses forces, enfin, dans la forêt de Broceliande, située dans la partie des Côtes-du-Nord qui avoisinent le Finistère, habite encore le fameux enchanteur Merlin, contemporain des exploits d'Arthur et du roi Hoël le Grand, le même dont Bembroug avait consulté les livres avant le combat des Trents.

QUIMPER.

On ignore l'époque précise de la fondation de cette vieille capitale du pays de Cornouaille. Elle est située à quatre lieues de l'Océan, sur le penchant d'une colline dont deux rivières baignent le pied. Elle était autrefois fortifiée; car elle est encore entourée de murailles et de tourelles dans sa partie la plus ancienne; l'autre partie offre de belles constructions modernes.

Quimper soutint un siège, en 1548, contre l'armée de Charles de Blois, qui la détruisit presque entièrement. Cette ville communique avec l'Océan; mais son port, d'un accès peu facile, ne peut recevoir de navires de plus de trois cents tonneaux. On y fabrique de la faïence, de la poterie de terre; on y pêche des sardines et l'on y fait le commerce de toile et de cuirs.

La cathédrale de Quimper est un très-beau monument d'architecture gothique, monument dont les détails sont admirables; mais qu'on a fort enlaïdi en voulant le réparer, lorsqu'on a couvert ses deux tours d'une sorte de flèche basse qui contraste avec les portions grandioses du reste de l'édifice. Cette cathédrale fut bâtie au xv^e siècle, sur les ruines d'une des plus anciennes de Bretagne, par les soins de l'évêque Bertrand de Rosmadec.

Quimper est appelé aussi Quemper Corentin, du nom de saint Corentin, son premier évêque.

« Saint Corentin, dit Albert le Grand, fut sauvé, par la grâce de Dieu, de la fureur des guerres qui eurent lieu entre Conan Mériadec et les garnisons romaines, guerres à la suite desquelles le pays recouvra son indépendance. Pour se livrer tout entier au service du Seigneur, il se retira dans une solitude, où il fut miraculeusement nourri. Tous les jours, raconte la merveilleuse légende, un petit poisson venait à fleur d'eau dans la fontaine de son ermitage; le saint le prenait sans qu'il essayât de fuir, en coupant un morceau pour sa pitance, rejetait le reste

Les Ducs de Bretagne.

dans l'eau, et retrouvait le lendemain le poisson tout entier. Le roi Gradlon, qui en ce temps-là tenait sa cour à Kemper, étant allé à la chasse du côté de l'ermitage, et se trouvant épuisé de fatigue et de faim, demanda au pieux solitaire s'il ne pouvait pas lui donner, ainsi qu'aux gens de sa suite, un peu de nourriture. « Oui, répondit-il, je vais vous en quérir. » Il courut à sa fontaine, appela son petit poisson, qui vint aussitôt, lui enleva une tranche du dos et la remit au maître-d'hôtel du prince, lequel maître-d'hôtel se prit à rire en voyant ce que le saint destinait à ses convives affamés. N'ayant toutefois rien autre chose, il prit le parti de le faire cuire, ne fût-ce que pour le roi ; mais, par un prodige dont chacun fut émerveillé, ce poisson se multiplia de telle sorte que tous les seigneurs en furent rassasiés.

Gradlon se prosterna alors aux pieds du saint homme et lui fit don d'une belle forêt et d'une maison qu'il y possédait. Coirentin fit de cette maison un monastère, où vinrent s'instruire dans la vertu les fils des gentilshommes du pays. Quelque temps après, le roi créa un évêché à Kemper, et transporta sa cour dans la ville d'Is. Il fit ensuite bâtir la cathédrale (celle qui tombait en ruines au xv^e siècle) et fit à saint Coirentin l'abandon d'un grand nombre de terres. Le pieux évêque resta le conseiller du roi, et parvint, dit-on, à rendre doux comme un agneau ce prince, qui d'abord s'était montré violent et cruel.

C'est là un mérite réel. Quant au petit poisson que chaque jour Dieu envoyait à son serviteur et à sa prodigieuse multiplication, nous y voyons une image de la sollicitude de la Providence et des prodiges qu'enfante la charité chrétienne.

Plougastel, près de Quimper, a l'un des plus beaux calvaires de toute la Basse-Bretagne.

Le Fouesnant est un petit port, non loin de Concarneau, autre port qui fait un commerce considérable.

Les Glenans, à huit lieues sud-ouest de Quimper et à trois lieues et demie des côtes, sont un groupe de treize petites îles dont les plus considérables sont celles de la Cigogne, de Pontfred et de la Loch. Elles sont environnées d'écueils où bien des

navires viennent se briser. Les habitants s'occupent à recueillir le varech dont la mer couvre leurs côtes et en fabriquent de la soude.

Penmarch, petite ville située sur la pointe du même nom, fut brûlée par les Anglais, ainsi que nous l'avons dit, en représailles des désastres causés par les hardis marins bretons dans l'île de Gersey, de Guernesey et dans la ville de Plymouth. Cette pointe est une réunion de rocs sauvages battus par les tempêtes, et dont la vue est d'une horreur sublime. La torche de Penmarch est un rocher séparé de la terre par un espace nommé le Saut-du-Meine, où la mer se précipite avec fureur. Le mugissement des flots qui battent ce rocher se fait entendre à deux lieues à la ronde.

En longeant la côte vers le nord, on ne voit que des masses de granit noirâtre, de formes bizarres et menaçantes, que les flots semblent faire trembler sur leurs bases, tant ils sont impétueux ; des cavernes se sont creusées dans l'intérieur de ces roches et rendent encore plus sinistre l'aspect de cette côte, qu'habitaient jadis les pilleurs de mer. Peut-être avez-vous entendu parler de cette population féroce qui, loin de frémir à l'approche des tempêtes, se réjouissait de leur venue, les appelait dans ses chants sauvages, et qui, au lieu de venir en aide aux navires en détresse, cherchait à les attirer au milieu des écueils ; qui, plutôt que de tendre la main au naufragé, l'assommait pour le dépouiller. Tout ce que la mer rejetait sur la plage le lendemain d'une de ces terribles commotions était leur butin ; ils vendaient comme esclaves les malheureux qu'ils ne tuaient pas ; car l'équipage, comme le vaisseau, faisait partie de l'épave et leur appartenait en vertu du droit de bris. Ils portaient si loin cette cupidité féroce, que les enfants, dit-on, coupaient avec leurs dents les doigts des noyés lorsque tous leurs efforts ne pouvaient arracher des doigts gonflés les anneaux dont ils étaient ornés. Aujourd'hui ces cruautés ont disparu ; mais on dirait, à voir ces farouches habitants des côtes aspirer les vents contraires et dévorer du regard l'Océan courroucé,

qu'ils ne peuvent oublier que la tempête fut longtemps pour eux une prodigue nourrice.

L'île de Sein, située dans ces dangereux parages, est un plateau rocailleux de trois quarts de lieue sur une largeur moindre d'un tiers. Il était jadis habité par les druides, qui, pour rendre leur autorité plus redoutable, aimaient à s'entourer des prestiges de la solitude et de la tempête, et choisissaient pour séjour les rochers de l'Océan ou la mystérieuse profondeur des forêts, aussi anciennes que le monde. Cette terre est aujourd'hui occupée par de pauvres pêcheurs dont on vante les mœurs douces et la bienveillante hospitalité.

L'île de Sein n'est qu'à deux lieues de la terre-ferme; mais les communications entre ces deux points sont très-difficiles. La pointe du Raz, cette presqu'île plus sauvage encore que celle de Penmarch, est terminée par un rocher de trois cents pieds d'élévation, d'où l'œil plonge sur un abîme, où la mer s'engouffre avec un épouvantable fracas. Cet abîme est nommé l'Enfer-de-Plogoff. Ce nom, et celui de baie des Trépassés, donnés à cette partie de l'Océan qui avoisine Raz, disent, mieux que toutes les descriptions, la terreur dont est saisi celui qui les contemple.

C'est non loin de cette pointe, si fameuse en naufrages, qu'existait jadis la ville d'Is, où le roi Gradlon transporta sa cour, pour laisser Quimper à saint Corentin : cette ville fut engloutie par l'Océan en punition de ses désordres, dit la légende. Gradlon fut sauvé par saint Gwenolet, l'un des plus célèbres disciples de l'évêque de Quimper; mais sa fille, nommée Dahut, qui avait donné l'exemple d'une vie licencieuse, périt dans sa fuite. Les prêtres allèrent longtemps dire la messe, une fois chaque année, sur les débris de cette belle cité; la population de la côte suivait en bateau et priait pour que le Seigneur la préservât d'un pareil sort.

La baie de Douarnenez, dans laquelle une foule de bateaux pêchent la sardine, occupe l'emplacement de la ville d'Is et de son territoire. Douarnenez en est le port principal.

CHATEAULIN.

Châteaulin est situé dans un vallon pittoresque, sur la rivière d'Aulne, au moyen de laquelle il communique avec l'Océan. Les barques de soixante à quatre-vingts tonneaux remontent avec la marée dans ce petit port, qui donne une certaine activité au commerce de la ville.

Châteaulin est mal bâti et n'a de remarquable que les ruines du château qui le domine; il fut élevé, en l'an 1000, par Budic, comte de Cornouaille. Les environs de cette ville sont agréables : on y trouve de vastes prairies, de belles plantations, et, çà et là, dans la campagne, des groupes de rochers s'élançant du sein de la verdure, qui produisent un très-bel effet.

La pêche du saumon et de la sardine, le commerce des bestiaux, du beurre et du poisson, voilà l'occupation des habitants peu nombreux de Châteaulin.

A une lieue à peu près de cette petite ville, près de la chapelle d'Eluans, on trouve deux sources intermittentes, dont l'eau jaillit avec beaucoup plus d'abondance quand la marée est haute que lorsqu'elle s'est retirée, ce qui fait supposer que ces deux sources sont alimentées par la mer, bien que l'eau en soit très-douce et très-limpide.

Carhaix, ville ancienne et souvent dévastée par les Normands, par les Anglais, par les guerres de la ligue, n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade, qui pourtant conserve encore quelques débris de sa gloire passée. Elle est située au milieu du sol aride sur lequel s'étendent les Montagnes Noires, dont elle occupe un des sommets.

Le Huelgoat, bourg de douze cents habitants, a une mine de plomb argentifère. Poullaouen possède la mine d'argent la plus riche de France; on en extrait annuellement six cents livres, et elle fournit, en outre, plus de huit mille quintaux de plomb.

L'arrondissement de Châteaulin renferme les plus remarquables des monuments celtiques, après ceux de Carnac. Dans la presqu'île de Camaret, à la pointe de Toulle-Inguet, se trouvent ces pierres, semblables à une armée de géants qui gardent la plage. Cette partie de la pointe est escarpée, vers la mer, comme un glacis de fortifications, et c'est sur ce glacis que sont placées, à une distance d'environ quarante pieds, ces soixante masses énormes, auxquelles viennent se joindre, pour former une espèce d'enceinte, vingt-quatre autres roches de granit, placées sur deux lignes. C'était là sans doute, comme le monument de Carnac, un lieu d'assemblée, un temple druidique.

Crozon, bourg situé près de la baie de Douarnenez, n'a rien de remarquable; mais on s'y rend pour voir les cavernes de la côte. Ces cavernes, dont quelques-unes ont près de cent pieds de profondeur et de quarante pieds de haut, servent de retraite aux oiseaux de mer, tels que les cormorans, les goélans, les mauves. Le jour y pénètre à peine, et l'on se sent saisi d'effroi en les parcourant. Les pêcheurs y entrent pour prendre les œufs de tous les oiseaux qui les habitent, après les en avoir fait sortir en poussant des cris aigus. Quelquefois aussi, pendant les grandes chaleurs, les gens du pays s'asseyent au bord de ces grottes pour se reposer et se rafraîchir; mais pendant l'hiver, et chaque fois qu'une tempête soulève les flots, la mer s'y précipite avec de terribles mugissements. Une de ces grottes, située à la pointe de la Chèvre, se nomme la Cave-du-Charivari, à cause des cris divers des oiseaux qui la remplissent.

Landeveneck, à quelques lieues de Crozon, possède les ruines du plus ancien monastère de Bretagne. Ce monastère fut fondé par le roi Gradlon, et illustré par les vertus de saint Gwenolé, son premier abbé. Les couvents se multiplièrent promptement en Bretagne; les moines défrichèrent les solitudes, enseignèrent au peuple à cultiver les terres mieux qu'elles ne l'avaient encore été, se livrèrent à l'étude des sciences, et formèrent au bien une multitude de jeunes gens qui leur furent confiés. Ils adoucirent les mœurs, en prêchant le pardon des

injures, l'humilité, la charité du divin Maître, et en donnant l'exemple des vertus dont ils recommandaient instamment la pratique. Bien des rois vinrent finir leurs jours dans ces pieuses retraites, et voulurent même expirer revêtus du saint habit de la pénitence.

BREST.

Brest, le plus beau port militaire de toute l'Europe, existait déjà du temps de César; Conan Mériadec le fortifia et y fit construire une église, sous l'invocation de la Trinité. Les Normands, les Anglais, les Espagnols cherchèrent tour à tour à s'en emparer, la beauté de sa rade et la sûreté de son port en faisant un point des plus importants de la Bretagne. En 1541, Jean de Montfort le prit à Charles de Blois, et ni Du Guesclin ni Clisson ne purent le reconquérir. Cependant, au XVII^e siècle, cette ville était encore petite et ne possédait aucun édifice; elle commença alors à s'agrandir, et le faubourg de Recouvrance fut créé. En 1680, le maréchal de Vauban l'entoura de fortifications; mais la ville ayant continué de s'accroître, il fallut, un siècle plus tard, former une nouvelle enceinte, et la population de cette ville n'a cessé d'augmenter depuis cette époque.

Brest est situé dans une anse spacieuse, au fond de la baie qui porte son nom; elle s'étend au pied et s'élève sur le penchant de deux collines. La ville haute a quelques belles rues; mais elle est si droite, si escarpée, que plusieurs quartiers ne communiquent à la ville basse que par un escalier. Cette dernière ville est régulière et propre dans la partie qui avoisine le port; mais ses vieux quartiers sont mal bâtis, tristes et sales. Le port peut contenir cinquante navires de guerre: il est dé-

fendu par des batteries formidables et par une citadelle. Quant à la rade, c'est l'une des plus belles et des plus sûres qu'on connaisse : elle n'a qu'une issue qu'on nomme le Goulet, et ce passage, bien fortifié, est regardé comme inaccessible aux flottes ennemies.

Brest a cinq bassins de construction, dont quatre sont taillés dans le roc ; un arsenal, un chantier, des ateliers, des casernes, et un bagne qui peut recevoir quatre mille condamnés.

C'est un spectacle navrant que celui de tous ces malheureux que la société a rejetés de son sein, et dont trop peu, hélas ! subissent leur peine avec le désir d'expier ainsi leur faute, et d'obtenir, sinon le pardon des hommes, du moins celui de Dieu. Si jamais vous visitez un bagne, vous serez émerveillés des charmants petits ouvrages que les forçats exécutent : ce sont de petites figurines sculptées avec une patience extrême ; des vases, des chapelets de coco ; des pendules, des écritoirs en coquillages ; des boîtes à ouvrage recouvertes en paille de couleurs différentes, et coupée, déchiquetée et collée de manière à former d'assez jolis tableaux. Ils vendent ces petits ouvrages aux voyageurs qui visitent l'établissement ou aux marchands de la ville, moyennant une légère rétribution. C'est là l'emploi des heures de loisir. Pendant le reste de la journée, chacun des condamnés est occupé du genre de travail auquel le métier qu'il occupait jadis le rend propre.

Brest a un beau cabinet d'histoire naturelle, le jardin de la Marins et de très-agréables promenades. On fabrique, dans cette ville, des cordages pour les vaisseaux, des chapeaux vernis et beaucoup de cuirs. On y arme un grand nombre de bâtiments pour la pêche de la morue, du maquereau et de la sardine.

Le Couquet était jadis une ville très-commerçante ; mais elle n'a plus rien de son ancienne splendeur. Elle est située à l'entrée de la pointe Saint-Mathieu, où l'on admire les ruines d'une belle abbaye du même nom.

Landerneau, au milieu d'une vaste campagne, a un port

sur la rivière d'Elorn : ce port peut recevoir des vaisseaux de quatre cents tonneaux.

A un quart de lieue de Landerneau, on trouve la chapelle de Benzit, qui renferme un tombeau orné, dans son contour, d'arabes gothiques, remplies d'écussons armoriés : ce tombeau est celui d'Olivier de La Palue, qu'on y voit couché, revêtu de son armure, les mains jointes sur la poitrine et les pieds posés sur un lion. Cette statue est fort bien exécutée.

A peu de distance de Landerneau, il faut aussi visiter les ruines de la Roche-Maurice, ancienne demeure du roi Morvan, dont la lutte contre Louis-le-Débonnaire mit la Bretagne à deux doigts de sa perte. Cette forteresse est située sur un rocher des plus escarpés. Du haut de ses tours à demi-écroulées, on découvre un admirable panorama : l'Elorn, fuyant entre deux rangées d'arbres ; de riches moissons, de beaux troupeaux, des bouquets de bois, et le village, dont l'église est une véritable merveille.

C'est dans le Finistère que doit venir celui qui veut savoir combien la foi trouve de ressources ; car la plupart de nos villes enviraient avec raison, au plus humble de ses villages, le temple élevé, par ce peuple sincèrement chrétien, à la gloire de l'Éternel.

Le Finistère ne possède pas de plus belle et de plus célèbre église que celle de Notre-Dame-de-Folgat. Cet édifice d'architecture gothique fut bâti par le duc Jean V, avec le concours de ses barons et de tous les habitants du pays. Folgat signifie fou du bois, et, pour nous expliquer d'où vient ce nom, il nous suffira d'ouvrir la vie des saints de Bretagne, d'Albert le Grand, dont nous n'avons encore eût nulle page plus charmante :

« Environ l'an de grâce 1550, vivait, au territoire de Les-Newen, un pauvre idiot, nommé Salau, qui signifie Salomon, lequel avait l'esprit si grossier qu'encore qu'il fût envoyé de bonne heure aux écoles, jamais il ne put apprendre autre chose que ces deux mots : *Ave, Maria*, lesquels il récitait continuellement. Ses parents étant décedés, il fut contraint de mendier

sa vie. Il faisait sa demeure dans un bois, près d'une fontaine, n'usant d'autre lit que la terre froide, sur laquelle il se couchait, à l'ombre d'un arbre tortu, qui lui servait de ciel et de pavillon. Il était pauvrement vêtu, deschaux (pieds nus) la plupart du temps. Il allait, tous les matins, à la ville de Les-Newen, où il entendait la sainte messe, pendant laquelle il prononçait continuellement : *Ave, Maria*, ou bien, en son langage : *Ytroun guerhez Mari !* c'est-à-dire, ô dame Vierge Marie ! La messe ouïe, il allait mendier l'aumône par la ville de Les-Newen, puis, s'en retournant à son hermitage, rompait son pain, le trempait dans l'eau de la fontaine, et le mangeait sans autre assaisonnement que le nom de Marie, qu'il répétait à chaque morceau. Lorsqu'il faisait froid, il se plongeait dans l'eau de la fontaine jusqu'aux esselles, et y demeurait longtemps, chantant toujours quelque couplet ou rythme breton en l'honneur de Notre-Dame ; puis, ayant repris ses accoutrements, il montait dans son arbre, et, empoignant une branche, se berçait en l'air, criant à pleine tête : *O Maria ! ô Maria !* Les villageois du voisiné, voyant ses déportements, le jugèrent fou, et ne l'appelaient-on partout autrement que Salaün-ar-Fol, c'est-à-dire Salomon le Fou. Une fois il fut rencontré par une bande de soldats, qui couraient la poule sur la campagne, lesquels l'arrêtèrent et lui demandèrent : Qui vive ? Je ne suis, dit-il, ni Blois ni Montfort, mais vive la Vierge Marie ! A ces paroles, les soldats se prirent à rire, et, l'ayant fouillé, ne lui trouvant rien qui leur fût propre, le laissèrent aller. Il mena cette espèce de vie pendant l'espace de trente-neuf ou quarante ans. Enfin, environ l'an 1858, il tomba malade et ne voulut pour cela changer de demeure, quoique les habitants des villages circonvoisins lui offrissent leurs maisons. Il demanda le curé de Guic-Ellean, auquel il se confessa, et, peu après, décéda paisiblement le 1^{er} de novembre. Mais Dieu fit paraître, aux yeux de tous, combien cette dévotieuse affection qu'il portait à la glorieuse Vierge Marie lui avait été agréable. Car, comme on ne parlait plus de Salaün et que sa mémoire semblait avoir été

ensevelie dans l'oubliance, aussi bien que son corps dans la terre, Dieu fit naître sur sa fosse un lis blanc, beau par excellence, lequel répandait de toutes parts une fort agréable odeur et, ce qui est de plus admirable, c'est que dans les feuilles de ce lis étaient écrites, en caractères d'or, ces paroles : *Ave, Maria !* Le bruit de cette merveille courut, en moins de rien, par toute la Bretagne, de sorte qu'il s'y transporta une infinité de monde pour voir cette fleur miraculeuse, et lors fut avisé par les ecclésiastiques, nobles et officiers du duc, qu'on fouirait tout à l'entour de sa tige, pour savoir d'où elle prenait sa racine, et trouva-t-on qu'elle procédait de la bouche de Salaün, ce qui redoubla l'étonnement de tous les assistants, voyant un témoignage si grand de la sainteté de celui qu'ils estimaient fou. »

Celui qui contemple cette magnifique église ne sait ce qu'il doit le plus admirer de ses hardis clochers, de ses élégants portiques, de ses riches sculptures ; mais ce qui surtout fait de Notre-Dame-du-Folgoat un chef-d'œuvre, c'est son jubé, dont le travail témoigne, non moins que le fameux tombeau des Carmes, du talent des Lamballays, auxquels Jean V en confia l'exécution.

Ces Lamballays étaient une corporation d'ouvriers, ayant ses règlements et ses privilèges. C'est à eux qu'on doit les calvaires et les clochers sculptés du Finistère.

FIN